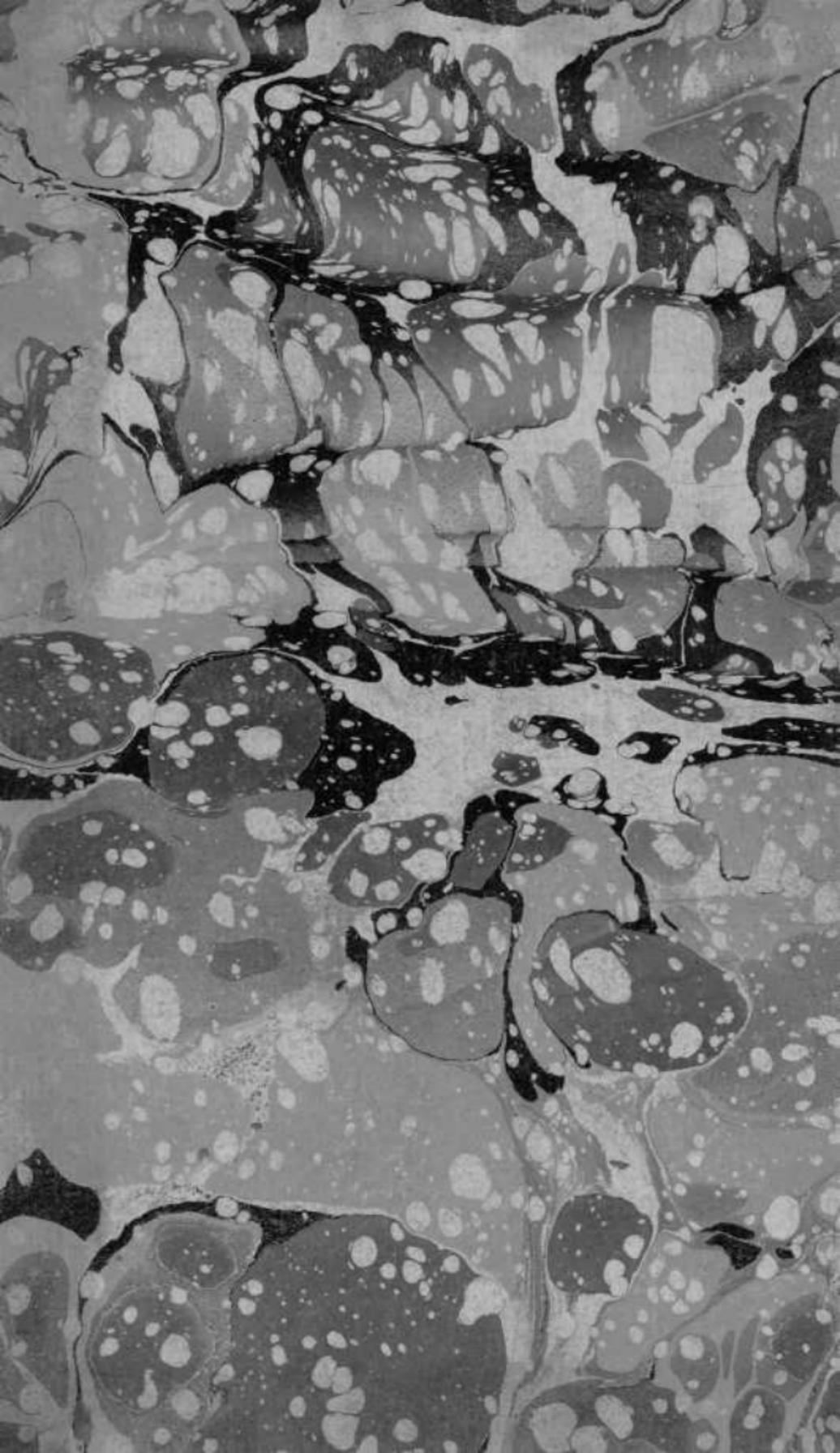
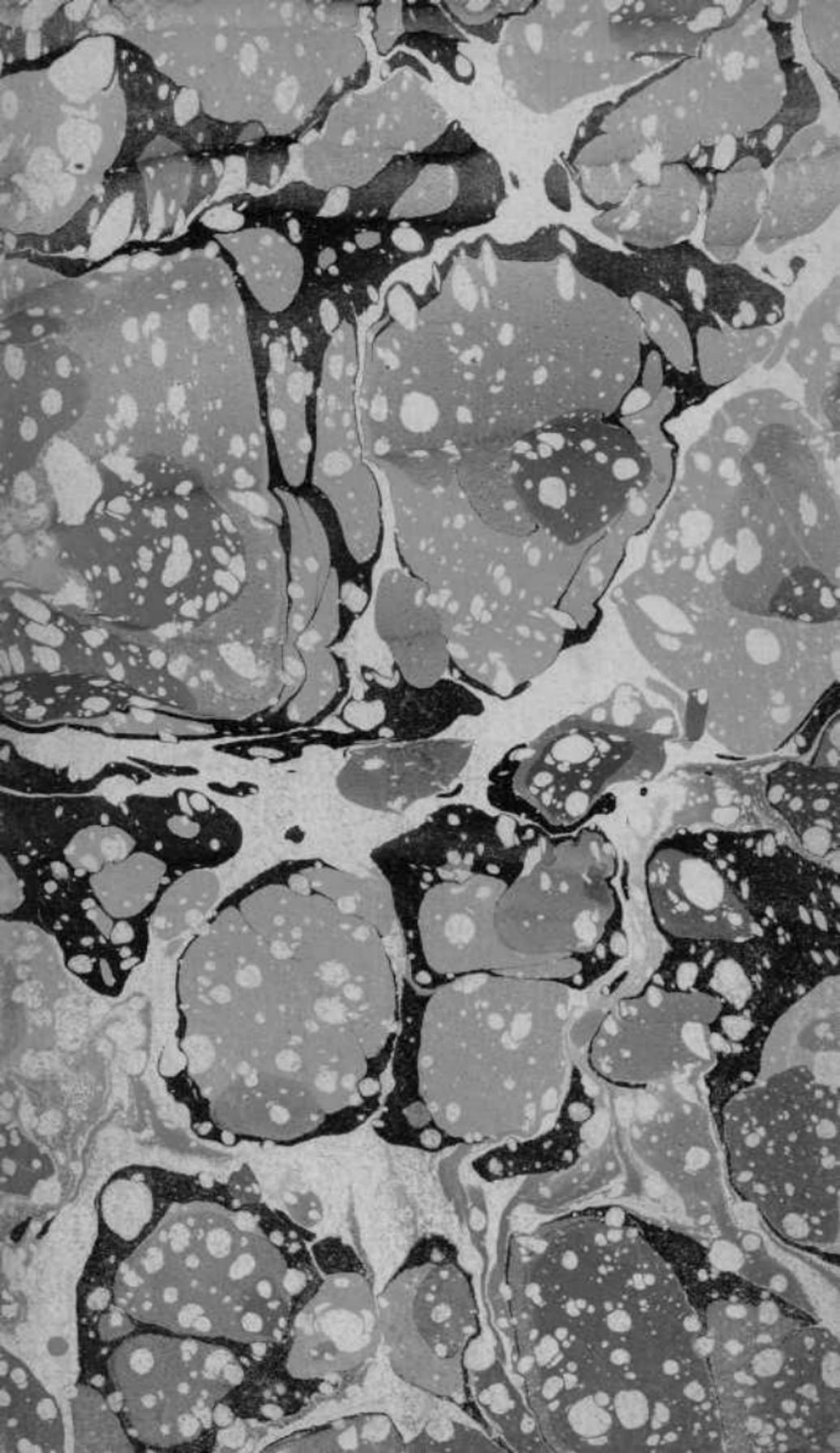


1871

4





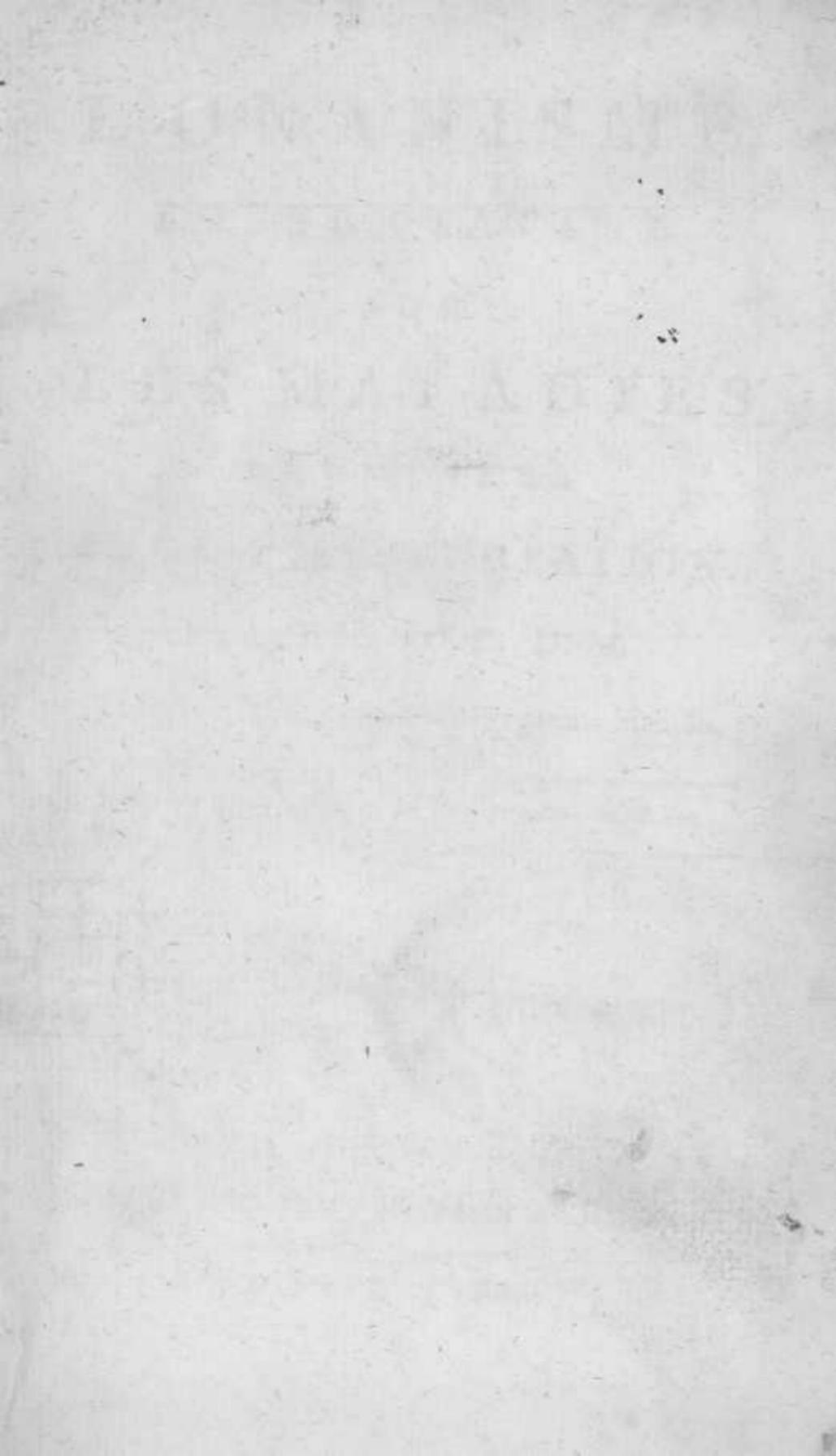


Signl.<sup>a</sup> Top.<sup>a</sup>

Est. 74

Tab. 4

Núm. 138



A-5-114

# L'ONANISME.

DISSERTATION

SUR

# LÈS MALADIES

PRODUITES

# PAR LA MASTURBATION.

PAR TISSOT, D. M.

Nouvelle Édition considérablement augmentée.

---

Extinctum propriis vivere criminibus. GALL.

---

BIBLIOTECA  
DEL  
INSTITUTO PROVINCIAL

SORIA A PARIS,

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON.

---

AN VIII. (1800.)





---

---

## P R É F A C E.

**J**E sentis les défauts de l'original latin de ce petit Ouvrage en le composant ; j'en fis mes excuses, et j'indiquai mes raisons de justification dans la Préface. Ces défauts me frappèrent encore plus vivement après l'impression ; et je les ai trouvés intolérables , en examinant une traduction française qu'on desiroit que je revisse.

Outre beaucoup d'observations nouvelles à ajouter, il falloit remédier à des fautes d'ordre considérables , et donner une juste étendue à des articles qui n'étoient que des premiers linéamens , presque incapables de faire saisir ce que j'avois voulu dire.

Tant de corrections rendoient l'Ouvrage à-peu-près neuf, et beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette

entreprise en langue vivante , et tous les désagrémens qu'elle entraînoit , ne m'échappèrent pas. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité , dont cette entreprise bien exécutée (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait) pouvoit être à l'humanité , qui pût me décider ; et c'est en effet le seul qui m'a décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables ; leur considération afflige et humilie ; il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence , et à adoucir les misères qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été, si j'eusse écrit en latin , c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes et les expressions sont déclarés indérens par l'usage. Il m'en auroit infiniment coûté, s'il eût fallu me dispenser de cette attention ; et cette disposition , dont j'ose

me glorifier, m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été, si malheureusement elle m'eût manqué; cependant je l'ai encore trouvé hérissé de difficultés. J'ose assurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet Ouvrage toute la bienséance dans les termes dont il étoit susceptible. Il y a des écueils inséparables de la matière; comment les éviter? Falloit-il se taire sur des objets aussi importans? Non, sans doute. Les Auteurs sacrés, les Pères de l'Eglise qui, presque tous, écrivoient en langues vivantes, les Auteurs ecclésiastiques, n'ont pas cru devoir garder le silence sur les crimes obscènes, parce qu'on ne pouvoit pas les désigner sans mots. J'ai cru devoir suivre leur exemple; et j'oserai dire, avec saint Augustin : *Si ce que j'ai écrit scandalise quelque personne impudique, qu'elle accuse plutôt sa turpitude, que les paroles dont j'ai été*

*obligé de me servir pour expliquer ma pensée sur la génération des hommes. J'espère que le lecteur pudique et sage me pardonnera aisément les expressions que j'ai été obligé d'employer.*

J'ajouterai à ce que dit ce saint homme, que j'espère mériter la reconnaissance et l'approbation des gens vertueux et éclairés, qui connoissent la turpitude de l'univers, et qui loueront sinon mes succès, au moins mon entreprise.

Je n'ai pas touché, non plus que dans la première édition, la partie morale; et cela par la raison d'*Horace* :

— Quod Medicorum est  
Promittunt Medici.

Je me suis proposé d'écrire des maladies produites par la masturbation, et non point du crime de la masturbation; n'est-ce pas d'ailleurs assez en

prouver le crime , que de démontrer qu'elle est un acte de suicide ? Quand on connoît les hommes , on se persuade aisément qu'il est plus aisé de les détourner du vice par la crainte d'un mal présent , que par des raisonnemens fondés sur des principes dont on n'a pas assez de soin de leur inculquer toute la vérité. Je me suis appliqué ce qu'un homme , dont notre siècle se glorifiera chez la postérité la plus reculée , fait dire à un Religieux : *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la prière à un homme qui ne croit pas en Dieu , la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'âme. L'entreprise est laborieuse , et les rieurs ne sont pas pour nous* (1). *Marphurius* doutoit de tout , *Scanarelle* lui donna des coups de bâton , et il crut.

Ces Zoïles de la Société et de la Lit-

(1) Lettres Persanes , 49.

térature, qui ne font rien, et qui blâment tout ce qu'on fait, oseront dire que cet Ouvrage est plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, et qu'il le fera connoître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point; on s'avilit en leur répondant. Mais il est des âmes foibles, quoique vertueuses, sur lesquelles ces discours pourroient faire impression; je leur dois cette réflexion générale; c'est que mon Livre est à cet égard-là dans le cas de tous les livres de morale: il faut les interdire tous, si c'est multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les Livres saints, ceux des Pères, ceux des Casuistes doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle est d'ailleurs la jeune personne qui s'avisera de lire un ouvrage sur une matière de médecine dont elle ignore le nom? Il est à souhaiter qu'il devienne familier aux personnes appelées à diriger l'éducation;

il leur servira à démêler de bonne heure cette détestable habitude, et les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront nécessaires pour en prévenir les suites.

Ceux qui n'entendent pas le latin, trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue ; je leur répondrai qu'il n'y en a point qui ne soit lié à sa matière, puisqu'il n'y en a aucun qui ne m'ait été rappelé par la chaîne des idées. J'ai cependant fait ensorte partout qu'on pût les sauter sans interrompre le fil du discours. Ceux qui les entendent m'en sauront gré : le voyageur, au milieu des bruyères, est réjoui par la beauté d'une verdure. Enfin, si c'est un tort, il est léger ; et, dans un Ouvrage aussi ingrat, l'on peut permettre ce délassement à l'Auteur. S'il n'y en a pas de français, ce qui auroit été plus naturel, c'est peut-être la faute des Poètes plutôt que la mienne.

Cet Ouvrage , au reste , n'a rien de commun avec l'*Onania* anglais , que le sujet ; et , à deux pages et demie près que j'en ai tirées , cette rapsodie ne m'a fourni aucun secours. Ceux qui liront les deux Ouvrages sentiront , j'espère , la différence totale qu'il y a de l'un à l'autre : ceux qui ne liront que celui-ci , auroient pu être trompés par le rapport des titres , et portés à supposer quelque ressemblance entre les deux Livres ; heureusement il n'y en a aucune.

Les additions augmentent cette nouvelle édition , presque d'un tiers , et je souhaite qu'elles soient accueillies favorablement par les personnes qui sont en état d'en juger. L'on me fera peut-être deux objections ; l'une , que j'ai ajouté un grand nombre d'observations et d'autorités , qui ne sont presque que des répétitions de celles qui se trouvoient déjà dans la pre-

mière ; l'autre , que , dans quelques endroits , je suis trop sorti de mon titre , et que j'ai envisagé le danger des plaisirs de l'amour sous un point de vue général. Je réponds à la première que , dans une matière comme celle-ci , où l'on doit moins espérer de convaincre par des raisons , que d'effrayer par des exemples , l'on ne peut pas trop en accumuler. Je réponds à la seconde , 1°. que , quand deux matières sont étroitement liées , plus on veut en isoler une , et moins bien on la traite ; 2°. que j'ai été bien-aise de rendre cet Ouvrage d'une utilité plus générale.

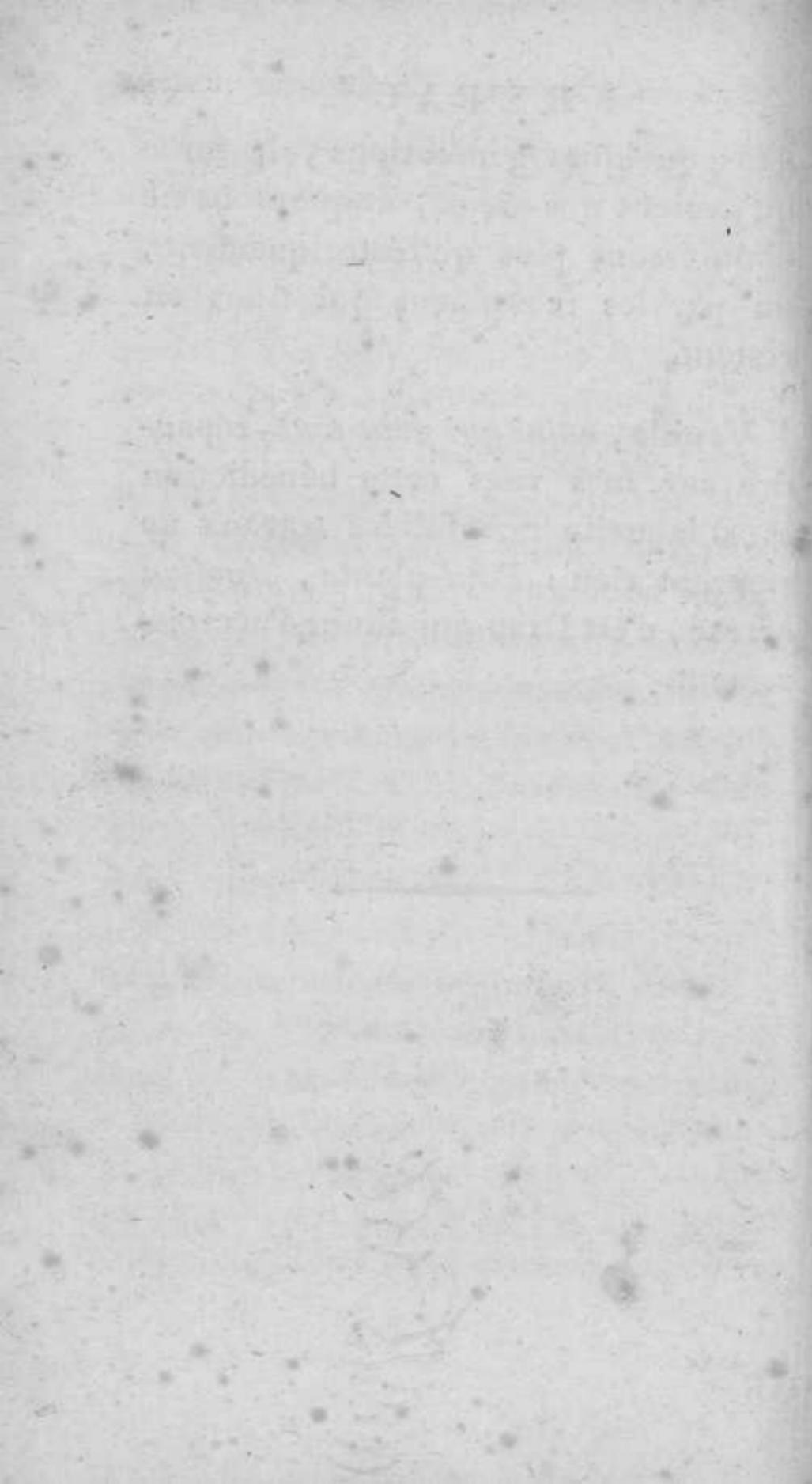
Quelqu'un m'a dit que c'est cette lecture qui a fait *horreur* à un Professeur illustre. Je ne puis pas le croire ; mais , si le fait est vrai , je le prie de vouloir bien lire cette Préface , sur laquelle il n'avoit sans doute pas jetté les yeux.

En écrivant sur l'inoculation, je me suis proposé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtrière, et j'ai la satisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien : en composant cet Ouvrage, j'ai espéré d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante peut-être que la petite-vérole, et d'autant plus à craindre, que, travaillant dans les ombres du mystère, elle mine sourdement, sans même que ceux qui sont ses victimes se doutent de sa malignité. Il étoit important de la faire connoître ; et j'ai actuellement plusieurs raisons pour croire que j'ai eu le bonheur d'être utile, que les yeux de la jeunesse se dessillent, et qu'elle apprendra peu-à-peu à connoître le danger en même-tems que le mal : ce seroit un des plus sûrs moyens de prévenir cette décadence dont on se plaint dans la nature humaine, et peut-être de lui rendre,

dans quelques générations , la force qu'avoient nos aïeux , et que nous ne connoissons plus qu'historiquement , ou par les monumens qui nous en restent.

Veuille , *celui qui peut tout* , répandre sur mes vues cette bénédiction sans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien : *Paul* plante , *Apollon* arrose , c'est DIEU qui donne l'accroissement.

---



---

---

## INTRODUCTION.

Nos corps perdent continuellement; et, si nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une foiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les alimens; mais ces alimens doivent subir dans nos corps différentes préparations, que l'on comprend sous le nom de nutrition. Dès qu'elle ne se fait pas, ou qu'elle se fait, tous ces alimens deviennent inutiles, et n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux que l'épuisement entraîne. De toutes les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus commune que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine, et en général des machines animales, que, pour que les alimens acquièrent ce degré de préparation nécessaire pour réparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette con-

dition manque , la digestion et la coction des alimens reste imparfaite , et d'autant plus imparfaite que l'humeur qui manque est plus travaillée et d'une grande importance.

Une nourrice robuste , qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures , peut fournir la même quantité de lait à son enfant , quatre ou cinq cents jours de suite , sans en être sensiblement incommodée , parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée ; c'est une humeur qui est presque encore étrangère , au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre , la liqueur séminale , qui influe si fort sur les forces du corps , et sur la perfection des digestions qui les réparent , que les médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affoiblissoit plus que celle de quarante onces de sang. L'on peut se faire une idée de son importance , en observant les effets qu'elle opère , dès qu'elle commence à se former ; la voix , la physionomie , les traits même

du visage changent , la barbe paroît , tout le corps prend souvent un autre air , parce que les muscles acquièrent une grosseur et une fermeté qui forment une différence sensible entre le corps d'un adulte et celui d'un jeune homme qui n'a pas passé la puberté. L'on empêche tous ces développemens , en emportant l'organe qui sert à la séparation de la liqueur qui les produit ; et des observations vraies prouvent que l'amputation des testicules , dans l'âge de la virilité , a procuré la chute de la barbe , et le retour d'une voix enfantine (1). Peut-on douter , après cela , de la force de son action sur tout le corps , et ne pas sentir par-là même combien de maux doit procurer la profusion d'une humeur si précieuse ? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la Genèse nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan* , sans doute pour nous transmettre

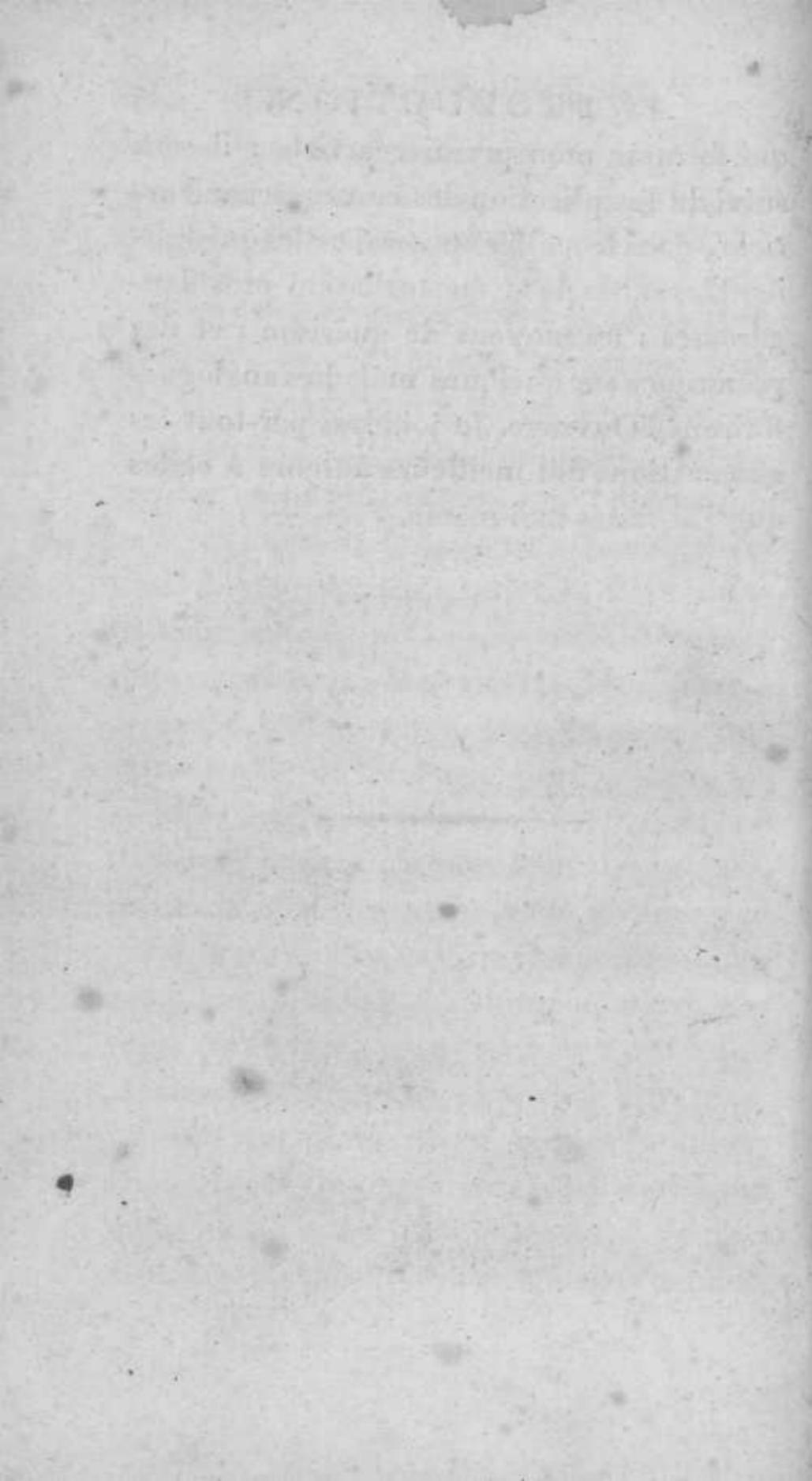
(1) BOERHAAVE prælectiones ad institut. Parag. 698, t. 2, p. 444, édit. Goett.

celle de son châtement ; et nous apprenons par GALIEN , que DIOGÈNE se souilla , en commettant le même crime.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendoient que de la quantité , ou étoient les mêmes , à quantité égale , il importeroit peu , relativement au physique , que cette évacuation se fit de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond , qu'on me permette encore cette expression ; mon sujet autorise des licences de cette espèce. Une quantité trop considérable de semence perdue dans les voies de la nature , jette dans des maux très-fâcheux , mais qui le sont bien davantage , quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidens que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent , sont terribles ; ceux que la masturbation entraîne le sont bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet Ouvrage ; mais la liaison intime qu'ils ont avec les premiers , empêche d'en séparer le tableau. C'est ce tableau commun

qui formera mon premier article : il sera suivi de l'explication des causes, second article, dans lequel j'exposerai celles qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses : les moyens de guérison ; et des remarques sur quelques maladies analogues finiront l'Ouvrage. Je joindrai par-tout les observations des meilleurs auteurs à celles que j'ai faites moi-même.

---



---

---

ESSAI  
SUR  
LES MALADIES  
PRODUITES  
PAR LA MASTURBATION.

---

ARTICLE PREMIER.

*Les Symptômes.*

---

SECTION PREMIÈRE.

*Tableau tiré des Ouvrages des Médecins.*

**H**YPOCRATE, le plus ancien et le plus exact des observateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consomption dorsale* (1).  
» Cette maladie naît, dit-il, de la moëlle de  
» l'épine du dos. Elle attaque les jeunes mariés  
» ou les libidineux. Ils n'ont pas de fièvre ; et,

(1) De morbis, lib. II, c. XLIX, Foës. p. 479.

» quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent et  
 » se consomment. Ils croient sentir des fourmis  
 » qui descendent de la tête le long de l'épine.  
 » Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou qu'ils  
 » urinent, ils perdent abondamment une li-  
 » queur séminale très-liquide : ils sont inha-  
 » biles à la génération, et ils sont souvent oc-  
 » cupés de l'acte vénérien dans leurs songes.  
 » Les promenades, sur-tout dans les routes  
 » pénibles, les essouffent, les affoiblissent,  
 » leur procurent des pesanteurs de tête et des  
 » bruits d'oreilles ; enfin une fièvre aiguë (*Li-  
 » biria*) termine leurs jours ». Je parlerai,  
 dans un autre endroit, de cette espèce de fièvre.

Quelques médecins ont attribué à la même cause, et ont appelé *seconde consommation dorsale d'Hypocrate*, une maladie qu'il décrit ailleurs (1), et qui a quelque rapport avec cette première. Mais la conservation des forces, qu'il spécifie particulièrement, me paroît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cause que la première. Elle paroît plutôt être une affection rhumatismale.

» Ces plaisirs, dit CELSE, dans son excellent  
 » livre sur la conservation de la santé, nuisent  
 » toujours aux personnes foibles, et leur fré-  
 » quent usage affoiblit les forces (2) ».

L'on ne peut rien voir de plus effrayant que

(1) De glandulis, Foës. p. 273.

(2) De medicâ, lib. I, cap. IX, c. I.

le tableau qu'ARETÉ nous a laissé des maux produits par une trop abondante évacuation de semence. » Les jeunes gens, dit-il, prennent » et l'air et les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides, et même imbéciles ; leurs corps se courbent, leurs jambes ne peuvent plus les porter ; ils ont un dégoût général ; ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie (1). « Dans un autre endroit, il met les plaisirs de l'amour dans le nombre des six causes qui produisent la paralysie (2).

GALIEN a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau et des nerfs, et détruire les forces (3) ; et il rapporte ailleurs qu'un homme, qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

PLINE, le naturaliste, nous apprend que Cornelius-Gallus, ancien Préteur, et Titus Étherius, chevalier Romain, moururent dans l'acte même du coït (4).

» L'estomac se déränge, dit AETIUS, tout le corps s'affoiblit, l'on tombe dans la pâleur,

(1) De signis et caus. diut. morb. liv. II, c. V.

(2) L. I. c. VII, pag. 34, édit. BOERHAAVE.

(3) Comm. tert. in lib. II. HYP. de morb. vulg. I, oper. t. III, p. 583.

(4) Historia mundi, lib. VII, c. VIII, p. 124.

» la maigreur, le desséchement, les yeux se  
» cavent (1) ».

Ces témoignages des anciens les plus respectables, sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. SANCTORIUS, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celui-ci affoiblissoit l'estomac, ruinoit les digestions, empêchoit l'insensible transpiration; dont les dérangemens ont des suites si fâcheuses, produisoit des chaleurs de foie et des reins, dispoit au calcul, diminueoit la chaleur naturelle, et entraînoit ordinairement la perte ou l'affoiblissement de la vue,

LOMNIUS, dans ses beaux commentaires sur les passages de CELSE (2), que j'ai cité, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations. « Les émissions fréquentes de se-  
» mence, relâchent, dessèchent, affoiblissent,  
» énervent et produisent une foule de maux; des  
» apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des  
» assoupissemens, des pertes de vue, des trem-  
» blemens, des paralysies, des spasmes, et toutes  
» les espèces de goutte les plus douloureuses » (3).

L'on ne lit point sans horreur la description que nous a laissé TULPIUS, ce célèbre bourgmestre et médecin d'Amsterdam. » Non-seu-  
» lement, dit-il, la moëlle de l'épine maigrit,

(1) Tetrab. III, Serm. III, c. XXXIV.

(2) Med. static. sect. 6, aph. 15, 19, 21, 23 et 24.

(3) Comment. de sanit. tuend. p. m. 37.

» mais tout le corps et l'esprit languissent éga-  
 » lement; l'homme périt misérablement. Sa-  
 » muel Vespertius fut attaqué d'une fluxion  
 » d'une humeur excessivement âcre, qui se  
 » jeta d'abord sur le derrière de la tête et la  
 » nuque; elle passa de là sur l'épine, les  
 » lombes, les flancs et l'articulation de la  
 » cuisse, et fit souffrir à ce malheureux des  
 » douleurs si vives, qu'il devint tout-à-fait dé-  
 » figuré, et tomba dans une petite fièvre qui le  
 » consumoit, mais pas assez vite à son gré, et  
 » son état étoit tel, qu'il invoqua plus d'une  
 » fois la mort avant qu'elle vint l'arracher à  
 » ses maux « (1).

Rien, dit un célèbre médecin de Louvain, n'affoiblit autant, et n'abrège autant la vie (2).

BLANCARD a vu des gonorrhées simples, des consommations, des hydropisies qui dépendoient de cette cause (3); et MUYs a vu un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrène spontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens (4).

*Les Mémoires des curieux de la nature* parlent d'une perte de vue : l'observation mérite d'être rapportée en entier. » L'on ignore, dit  
 » l'auteur, quelle sympathie les testicules ont  
 » avec tout le corps, mais sur-tout avec les

(1) Obs. Med. liv. III, c. XXIV.

(2) ZYPÆUS, fundam. med. Part. II, art. 6.

(3) Instit. medic. Part. II, c. XXVIII.

(4) Praxis chirurgica, Decur. I, obs. 4.

» yeux ». SALMUTH a vu un savant hypocondriaque devenir fou, et un autre homme se dessécher si prodigieusement le cerveau qu'on l'entendoit vaciller dans le crâne ; l'un et l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans, qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme, tomba tout-à-coup dans l'aveuglement, et mourut au bout de quatre mois (1).

» La trop grande dissipation des esprits animaux affoiblit l'estomac, ôte l'appétit ; et la nutrition n'ayant plus lieu, le mouvement du cœur s'affoiblit, toutes les parties languissent, l'on tombe même dans l'épilepsie » (2). Nous ignorons, il est vrai, si les esprits animaux et la liqueur génitale sont la même chose ; mais l'observation nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une très-grande analogie, et que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. HOFFMAN a vu les plus fâcheux accidens suivre la dissipation de la semence. » Après de longues pollutions nocturnes, dit-il, non-seulement les forces se perdent, le corps maigrit, le visage pâlit, mais de plus la mémoire s'affoiblit, une sensation continuelle de froid saisit tous les membres ; la vue s'obscurcit, la voix devient rauque (1) ; tout le

(1) Decur. II, ann. 5. Append. observ. 88, p. 56.

(2) SCHELAMMER, ars medendi univers. lib. II, spect. II, c. IV, parag. 23.

» corps se détruit peu-à-peu ; le sommeil , trou-  
 » blé par des rêves inquiétans, ne répare point ;  
 » et l'on éprouve des douleurs semblables à  
 » celles qu'on ressent après qu'on a été meurtri  
 » par des corps « (2).

Dans une consultation pour un jeune homme qui, entr'autres maux, s'étoit attiré, par la masturbation, une foiblesse totale des yeux, il dit : » qu'il a vu plusieurs exemples de gens » qui, même dans l'âge fait, c'est-à-dire, quand » le corps jouit de toutes ses forces, s'étoient » attirés non-seulement des rougeurs et des » douleurs extrêmement vives dans les yeux, » mais encore une si grande foiblesse de vue, » qu'ils ne pouvoient lire ni écrire quoi que ce » soit. J'ai même vu, ajoute-t-il, deux gouttes » sereines produites par cette cause (3) ». L'on verra avec plaisir l'histoire même de la maladie qui donna lieu à cette consultation. » Un » jeune homme s'étant livré à la masturbation » à l'âge de quinze ans, et l'ayant exercée » très-fréquemment jusqu'à vingt-trois, tom- » ba, pendant cette période, dans une si grande » foiblesse de tête et des yeux, que souvent » ces derniers étoient saisis de violens spasmes » dans le tems de l'émission de la semence. » Dès qu'il vouloit lire quelque chose, il éprou-

(1) Consult. Cant. 2 et 3, Cas. 102, t. III, p. 193.

(2) Même endroit, Cas. 103.

(3) Même endroit, Cas. 103.

» voit un étourdissement semblable à celui de  
 » l'ivresse ; la pupille se dilata extraordinaire-  
 » ment ; il souffroit dans l'œil des douleurs ex-  
 » cessives ; les paupières étoient très-pesantes,  
 » elles se colloient toutes les nuits, ses yeux  
 » étoient toujours baignés de larmes, et il s'a-  
 » massoit dans les deux coins, qui étoient très-  
 » douloureux, beaucoup d'une matière blan-  
 » châtre. Quoiqu'il mangeât avec plaisir, il  
 » étoit réduit à une extrême maigreur ; et, dès  
 » qu'il avoit mangé, il tomboit dans une espèce  
 » d'ivresse ». Le même auteur nous a conservé  
 une autre observation, dont il avoit été le té-  
 moin oculaire, et que je crois devoir placer ici.  
 » Un jeune homme de dix-huit ans, qui s'é-  
 » toit livré fréquemment à une servante,  
 » tomba tout-à-coup en foiblesse, avec un  
 » tremblement général de tous les membres, le  
 » visage rouge et le pouls très-foible. On le tira  
 » de cet état au bout d'une heure, mais il resta  
 » dans une langueur générale. Le même accès  
 » revenoit très-fréquemment avec une très-  
 » forte angoisse, et lui procura, au bout de  
 » huit jours, une contraction et une tumeur au  
 » bras droit, avec une douleur au coude qui  
 » redoubloit toujours avec l'accès. Le mal alla  
 » pendant long-tems en augmentant, malgré  
 » beaucoup de remèdes : enfin, HOFFMAN le  
 » guérit (1) ».

(1) De morbis ex nimiâ venere, parag. 13, oper. omn. suppl. secund. pars prim. p. 496.

BOERHAAVE peint ces maladies avec cette force et cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. » La trop grande perte de semence produit la lassitude, la débilité, l'immobilité, des convulsions, la maigreur, le desséchement, des douleurs dans les membranes du cerveau, émousse les sens, et surtout la vue, donne lieu à la consommation dorsale, à l'indolence, et à diverses maladies qui ont de la liaison avec celles-là (1) «.

Les observations que ce grand homme communiquoit à ses auditeurs, en leur expliquant cet aphorisme, et qui portent sur les différens moyens d'évacuations, ne doivent pas être omises. » J'ai vu un malade dont la maladie commença par une lassitude et une foiblesse dans le corps, sur-tout vers les lombes : elle fut accompagnée du jeu des tendons, de spasmes périodiques et de la maigreur, de manière à détruire tout le corps : il sentoit aussi de la douleur dans les membranes même du cerveau, douleurs que les malades nomment *ardeur sèche*, qui brûle continuellement en dedans les parties les plus nobles.

» J'ai vu aussi un jeune homme attaqué de la consommation dorsale. Il étoit d'une fort jolie figure, et malgré qu'on l'eût souvent averti de ne se point trop livrer aux plaisirs,

(1) Institut. p. 776 de la trad. de M. D. L. M.

» il s'y livra néanmoins , et il devint si difforme  
 » avant la mort , que cette grosseur charnue  
 » qui paroissoit au-dessus des apophyses épi-  
 » neuses des lombes , s'étoit entièrement af-  
 » faissée. Le cerveau même , dans ce cas , pa-  
 » roît être consumé ; en effet , les malades de-  
 » viennent stupides , ils deviennent si roides ,  
 » que je n'ai point vu une aussi grande immo-  
 » bilité du corps produite par une autre cause.  
 » Les yeux même sont si hébetés , qu'ils n'ont  
 » plus la faculté de voir (1) «.

DE SENAC peignoit , dans la première édi-  
 tion de ses *Essais*, les dangers de la masturba-  
 tion , et annonçoit aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante , à la fleur de leur âge. L'on peut voir , dans les éditions suivantes , les raisons de la suppression de ce morceau , et de quelques autres.

LUDVIG , en décrivant les maux qui sur-  
 viennent aux évacuations trop abondantes , n'oublie pas la spermatique. » Les jeunes gens  
 » de l'un ou de l'autre sexe , qui se livrent à la  
 » lasciveté , ruinent leur santé en dissipant des  
 » forces qui étoient destinées à amener leur  
 » corps à son point de plus grande vigueur , et  
 » enfin ils tombent dans la consommation (2) «.

DE GOTTER donne un détail des accidens les plus tristes , dépendans de cette cause ; mais il

(1) Comment. sur le même endroit , t. VII , p. 214.

(2) Institut. phisiol. parag. 870 et 872.

seroit trop long de le copier : je renvoie à son ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'est servi (1).

Après avoir rapporté la description de la consommation dorsale d'HYPOCRATE, telle qu'on l'a lue plus haut, VAN SVIETEN ajoute : « J'ai vu tous ces accidens , et plusieurs autres , dans les malheureux qui s'étoient livrés à de honteuses pollutions. J'ai employé , inutilement , pendant trois ans , tous les secours de la médecine pour un jeune homme qui s'étoit attiré , par cette infâme manœuvre , des douleurs vagues , étonnantes et générales , avec une sensation tantôt de chaleur , tantôt d'un froid très-incommode par tout le corps , mais sur-tout aux lombes. Dans la suite ces douleurs ayant un peu diminué , il sentoit un si grand froid dans les cuisses et dans les jambes , quoiqu'au tact ces parties parussent conserver leur chaleur naturelle , qu'il se chauffoit continuellement auprès du feu , même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. J'admiraï sur-tout , pendant tout ce tems , un mouvement continuel de rotations des testicules dans le scrotum ; et le malade éprouvoit , dans les lombes , la sensation d'un mouvement semblable , qui lui étoit très à charge (2) ». Ce détail nous laisse ignorer si ce malheureux termina sa vie au bout de

(1) De insensibil. pers. cap. ult.

(2) Aph. 586, t. II, p. 46.

trois ans, ou s'il continua à languir pendant quelque tems, ce qui est bien plus fâcheux : il n'y a cependant pas une troisième issue.

KLOEKOF, dans un très-bon ouvrage sur les maladies de l'esprit qui dépendent du corps, confirme, par ses observations, celle qu'on vient de lire. » Une trop grande dissipation de » semence affoiblit le ressort de toutes les parties solides ; de là naissent la foiblesse, la » paresse, l'inertie, les phthisies, les consommations dorsales, l'engourdissement et la dépravation des sens, la stupidité, la folie, les » évanouissemens, les convulsions (1) «.

HOFFMAN avoit déjà remarqué que les jeunes gens qui se livrent à l'infâme pratique de la masturbation, perdoient peu-à-peu toutes les facultés de leur âme, sur-tout la mémoire, et devenoient tour-à-fait inhabiles à l'étude (2).

LEVIS (3) décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici de son ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'âme. » Tous les maux qui naissent » des excès avec les femmes, suivent plus » promptement encore, et dans un âge tendre, » l'abominable pratique de la pollution de semence, qu'il seroit difficile de peindre avec » des couleurs aussi affreuses qu'elle le mérite : pratique à laquelle les jeunes gens se

(1) De morb. anim. ab infirm. medul. cereb. p. 3.

(2) Oper. omn. fol. t. III, p. 295.

(3) A practical. Essai upon the tables dorsalis, Lond. 1748, et troisième édit. 1758.

» livrent, sans connoître toute l'énormité du  
 » crime, et tous les maux qui en sont les suites  
 » physiques (1). L'âme se ressent de tous les  
 » maux du corps, mais sur-tout de ceux qui  
 » naissent de cette cause. La plus noire mélan-  
 » colie, l'indifférence pour tous les plaisirs  
 » (ne pourroit-on pas dire l'aversion?) l'im-  
 » possibilité de prendre part à ce qui fait le  
 » sujet de la conversation des compagnies dans  
 » lesquelles ils se trouvent sans y être; le sen-  
 » timent de leur propre misère, le désespoir  
 » d'en être les artisans volontaires, la nécessité  
 » de renoncer au bonheur du mariage, sont  
 » les idées bourrelantes qui contraignent ces  
 » malheureux à se séparer du monde, fort  
 » heureux si elles ne les portent pas à terminer  
 » eux-mêmes leur carrière « (2).

De nouvelles observations confirmeront plus  
 bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui  
 qu'a fait STORCQ, dans le bel ouvrage qu'il a  
 publié sur l'histoire et le traitement des mala-  
 dies, n'est pas moins terrible; mais je renvoie  
 à l'ouvrage même, dont aucun médecin ne  
 peut se passer, ceux qui voudront le voir (3).

Avant que de passer aux observations qui  
 m'ont été communiquées, je terminerai cette  
 section par le beau morceau qui se trouve  
 dans l'excellent ouvrage dont GAUBIUS a en-

(1) Ibid. pag. 12.

(2) Ibid. pag. 19.

(3) Medicus annuus, t. II, p. 215, etc.

richi la médecine. Non-seulement il peint les maux, mais il en indique les causes, avec cette force, cette vérité, cette sagacité et cette précision qui n'appartiennent qu'aux plus grands maîtres. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit.

» *Immoderata seminis profusio, non solum*  
 » *utilissimi humoris jacturâ, sed ipso etiam*  
 » *motu convulsivo, quo emittitur, frequen-*  
 » *tius repetito, imprimis lædit. Etenim sum-*  
 » *nam voluptatem universalis excipit virium*  
 » *resolutio, quæ crebro ferri nequit, quin*  
 » *enervet. Collatoria autem corporis quò magis*  
 » *emulgentur, eò plus humorum aliundè ad se*  
 » *trahunt, succisque sic ad genitalia derivatis,*  
 » *reliquæ partes depauperantur. Inde ex ni-*  
 » *miâ venere, lassitudo, debilitas, immobili-*  
 » *tas, incessus de lumbis; encephali dolores,*  
 » *convulsiones sensuum omnium, maximè vi-*  
 » *sus, habitudo, cæcitas, fatuitas, circulatio*  
 » *febrilis, exsiccatio, macies, tabes et pul-*  
 » *monica et dorsalis effeminatio Augentur hæc*  
 » *mala atque insanabilia fiunt ob perpetuum*  
 » *in venerem pruritus, quem mens, non mi-*  
 » *nus quàm corpus, tandem contrahit, quoque*  
 » *efficitur, ut et dormientes obscena phantas-*  
 » *mata exercent, et in tentiginem pronæ*  
 » *partes quavis occasione impetum concipiant*  
 » *onerique et stimulo fit quamlibet exigua re-*  
 » *parati spermatis copia levissimo conatu, et*

» vel fine hoc , de relaxatis oculis relapsura.  
 » Quocirca liquet, quare adolescentia florem  
 » adeò pessundet iste excessus (1) a.

---

## S E C T I O N I I.

### *Observations communiquées.*

**J**E ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu, me dit mon illustre ami ZIMMERMANN, un homme de vingt-trois ans, qui devint épileptique, après s'être affoibli le corps par de fréquentes masturbations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes, il tomboit dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivoit après les masturbations, dont il ne s'abstenoit point, malgré les accidens, et tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit passé, il éprouvoit des douleurs très-fortes aux reins et autour du coccyx. Cependant, ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque tems, je le guéris des pollutions, et j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les accès avoient déjà disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil, et une très-belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours

(1) Institut. Pathologiæ Medicinalis; auctore H. D. Gaubio, Lud. Bat. 1758.

suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans les rues mêmes, et on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, et baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi, quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgeant, sont-ils plus comptables de leur mort, sont-ils plus suicides que cet homme-ci ? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connoît un autre qui est dans le même cas : j'ai appris depuis qu'il avoit fini de la même manière. J'ai connu, c'est encore ZIMMERMANN qui parle, un homme d'un très-beau génie, et d'un savoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps étoit exactement dans l'état de celui du malade qui consulta BOERHAAVE (1), et que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivans à RAST le fils, célèbre médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avoit tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant

(1) Consult. Med. t. II, 36.

voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de six à sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'enleva bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentoit qu'il hâtoit sa mort, il se consolait, en disant qu'il iroit plutôt trouver son père, mort depuis quelques mois.

MIEGE, célèbre médecin de Basle, connu dans le monde savant par d'excellentes dissertations, et à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre du professeur STEHELIN, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé quelques observations intéressantes et utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet ouvrage, où elles seront mieux placées : c'est ici le lieu des deux autres. Le fils de M. \*\*\* , âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions, et d'une espèce d'épilepsie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation ; il a été traité inutilement par les médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connois aussi une jeune demoiselle de douze à treize ans, qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consommation, avec le ventre gros et tendu, une perte blanche, et une incontinence d'urine. Quoique les re-

mères l'aient soulagée, elle languit toujours, et je crains des suites funestes.

---

### SECTION III.

#### *Tableau tiré de l'Onania.*

DEPUIS la publication de cet ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus respectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entière créance aux faits de la collection anglaise, et que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, et la supposition d'un privilège impérial avoient fait prohiber la traduction allemande dans l'Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage; mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La première est que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition allemande. La seconde, que, quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, et que quelques-uns paroissent même porter ce caractère, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est que trop vrai. Enfin, une troisième considération qui m'a décidé, c'est ce que je trouve dans la même lettre de STEHELIN. J'ai reçu, dit-il, une lettre de HOFFMANN de Maestrich, dans laquelle il me marque avoir vu un masturbateur qui s'étoit déjà attiré une

consomption dorsale, qu'il traita sans succès, et qui fut guéri par les remèdes de l'ONANIA, dont le docteur BEKKERS, à Londres, doit être l'auteur, si bien guéri, qu'il est redevenu gros et gras, et qu'il a quatre enfans.

L'ONANIA anglais est un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeste qui se soit écrit depuis long-tems. On ne peut lire que les observations; toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités théologiques et morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidens les plus ordinaires, dont les malades se plaignent: la vivacité, l'expression énergique de la douleur et du repentir qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, et qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affaiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits; et les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour et sans style. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades Anglais, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'âme.

1<sup>o</sup>. Toutes les facultés intellectuelles s'affaiblissent, la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence; ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur

conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais sur-tout la vue et l'ouïe s'affoiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2°. Les forces du corps manquent entièrement: l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continu. Presque tous deviennent hypocondriaques ou hystériques, et sont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fâcheuses maladies; tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matières calcaires. La toux, la fièvre lente, la consommation sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives sont un autre objet des plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement.

4°. L'on voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même de vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poi-

trine , sur les cuisses , des demangeaisons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades se plaignoit même d'excroissances charnues sur le front.

5°. Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection : chez d'autres, la liqueur séminale se répand au moment du plus léger prurit et de la plus foible érection , ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle , qui abat entièrement les forces , et dont la matière ressemble souvent , ou à une sanie fétide , ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les disuries , les stranguries , les ardeurs d'urine , l'affoiblissement de son jet font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très-douloureuses aux testicules , à la verge , à la vessie , au cordon spermatique. Enfin , ou l'impossibilité du coït , ou la dépravation de la liqueur génitale , rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés long-tems à ce crime.

6°. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées , et quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres , d'autres d'hémorrhoides ou d'un écoulement de matière fétide par le fondement. Cette dernière observation me rappelle le jeune

homme dont parle HOFFMANN, qui, après chaque masturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

---

## SECTION IV.

### *Observations de l'Auteur.*

**L**E tableau qu'offre ma première observation est terrible ; j'en fus effrayé moi-même la première fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors, plus que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D\*\*\*\*, horloger, avoit été sage, et avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans : à cette époque, il se livra à la masturbation, qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, et l'éjaculation étoit toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connoissance, et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiroient fortement en arrière, pendant que le col se gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an qu'il commença à sentir une grande foiblesse après chaque acte ; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du borbier : son âme, déjà toute livrée à ces ordures, n'étoit plus capable d'au-

tres idées, et les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avoit déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvoit être guéri; et les parties génitales étoient devenues si irritables et si foibles, qu'il n'étoit plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procuroit sur-le-champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement sa foiblesse. Ce spasme, qu'il n'éprouvoit auparavant que dans le tems de la consommation de l'acte, et qui cessoit en même-tems, étoit devenu habituel, et l'attaquoit souvent sans aucune cause apparente, et d'une façon si violente, que, pendant tout le tems de l'accès, qui duroit quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvoit, dans toute la partie postérieure du col, des douleurs si violentes, qu'il pousoit ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens, et il lui étoit impossible, pendant tout ce tems-là, d'avalier rien de liquide ou de solide. Sa voix étoit devenue enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le tems de l'accès. Il perdit totalement ses forces; obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pen-

dant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servoit qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant, qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdoit souvent par le nez un sang pâle et aqueux, une bave lui sortoit continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendoit ses excréments dans son lit, sans s'en apercevoir; le flux de semence étoit continuel; ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avoient plus la faculté de se mouvoir; le pouls étoit extrêmement petit, vite et fréquent; la respiration très-gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds, qui commençoient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'étoit pas moindre; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexions, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avoit peine à reconnoître qu'il avoit appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins assez promptement, à l'aide des remèdes fortifiants, à détruire ces violens accès spasmodiques,

spasmodiques, qui ne le rappeloient si cruellement au sentiment que par les douleurs : content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvoient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, œdémateux par tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse et criminelle habitude, ne sont pas aussi cruellement punis ; mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéramens, plusieurs circonstances étrangères occasionnent des différences considérables. Les maux que j'ai vus le plus souvent sont, 1<sup>o</sup>. Un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers ; chez les autres, par des douleurs vives, sur-tout dans le tems de la digestion, par des vomissemens habituels, qui résistent à tous les remèdes, tant que l'on reste dans ses mauvaises habitudes. 2<sup>o</sup>. Un affoiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux sèches, presque toujours des enrouemens, des foiblesses de voix, des essoufflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3<sup>o</sup>. Un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connoître beaucoup l'économie animale, pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les

maladies de langueur, et l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidens qui en résultent, dans les masturbateurs, sont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution considérable dans les forces, une pâleur plus ou moins considérable, quelquefois une légère jaunisse, mais continuelle ; souvent des boutons, qui ne passent que pour faire place à d'autres, et se reproduire continuellement par tout le visage, mais sur-tout au front, aux tempes et près du nez ; une maigreur considérable, une sensibilité étonnante aux changemens des saisons, sur-tout au froid, une langueur dans les yeux, un affoiblissement de la vue, une diminution considérable de toutes les facultés, sur-tout de la mémoire. » Je sens bien, » m'écrivoit un patient, que cette mauvaise » manœuvre m'a diminué la force des facultés, et sur-tout la mémoire (1) ». Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragmens de quelques lettres, qui, réunis, formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit la masturbation, et dont la langue dans laquelle j'écrivois, m'empêcha de faire usage dans la première édition de cet ouvrage. » J'eus le malheur, comme bien d'autres jeunes gens (c'est dans l'âge mûr qu'il m'écrit), de me laisser aller à une habi-

(1) En date du 15 septembre 1755.

» tude aussi pernicieuse pour le corps que  
» pour l'âme ; l'âge , aidé de la raison , a  
» corrigé depuis quelque tems ce misérable  
» penchant : mais le mal est fait. A l'affec-  
» tion et sensibilité extraordinaire du genre  
» nerveux , et aux accidens qu'elle occasionne ,  
» se joignent une foiblesse , un mal-aise , un  
» ennui , une détresse qui semblent m'assié-  
» ger comme à l'envi ; je suis miné par une  
» perte de semence presque continuelle ; mon  
» visage devient presque cadavéreux , tant il  
» est pâle et plombé. La foiblesse de mon  
» corps rend tous mes mouvemens difficiles ;  
» celle de mes jambes est souvent telle , que  
» j'ai beaucoup de peine à me tenir debout ,  
» et que je n'ose pas me harsarder à sortir de  
» ma chambre. Les digestions se font si mal ,  
» que la nourriture se présente aussi en na-  
» ture , trois ou quatre heures après l'avoir  
» prise , que si je ne venois que de la mettre  
» dans mon estomac. Ma poitrine se remplit  
» de phlegmes , dont la présence me jette dans  
» un état d'angoisse , et l'expectoration , dans  
» un état d'épuisement. Voilà un tableau rac-  
» courci de mes misères , qui sont encore  
» augmentées par la triste certitude que j'ai  
» acquise , que le jour qui suit sera encore  
» plus fâcheux que le précédent ; en un mot ,  
» je ne crois pas que jamais créature humaine  
» ait été affligée de tant de maux que je le  
» suis. Sans un secours particulier de la pro-

» vidence , j'aurois bien de la peine à sup-  
 » porter un fardeau si pesant «.

Je lus en frémissant, dans la lettre d'un autre malade , ces mots terribles , qui me rappellèrent ceux de l'ONANIA. » Si la reli-  
 » gion ne me retenoit pas, j'aurois déjà ter-  
 » miné une vie d'autant plus cruelle, qu'elle  
 » l'est par ma propre faute «. Il n'est point au monde, en effet, d'état pire que celui de l'angoisse ; la douleur n'est rien en comparaison, et quand elle se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade desire la mort comme son plus grand bien, et regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeller vie un état aussi triste.

Vivere quum nequeam, sit mihi posse mori ;  
 Dulce mori miseris, sed mors optata recidit. M.

La description suivante est plus courte, et moins terrible. » J'ai eu le malheur, dès ma  
 » tendre jeunesse, je crois entre huit et dix  
 » ans, de contracter cette pernicieuse habi-  
 » tude, qui, de bonne-heure, a ruiné mon  
 » tempérament ; mais sur-tout, depuis quel-  
 » ques années, je suis dans un accablement  
 » extraordinaire ; j'ai les nerfs extrêmement  
 » foibles ; mes mains sont sans force, tou-  
 » jours tremblantes, et dans une sueur cou-  
 » tinuelle ; j'ai de violens maux d'estomac,  
 » des douleurs dans les bras, dans les jam-

» bes, quelquefois aux reins et à la poitrine ,  
 » souvent de la toux : mes yeux sont toujours  
 » foibles et cassés ; mon appétit est dévorant ,  
 » et cependant je maigris beaucoup , et j'ai  
 » tous les jours plus mauvais visage ». L'on  
 verra , dans la section du traitement, le suc-  
 cès des remèdes dans ce cas. Je ne détail-  
 lerai pas la cure du premier, à cause de sa  
 longueur. » La nature, écrivoit un troisième,  
 » m'ouvrit les yeux sur la cause de la lan-  
 » gueur dans laquelle je me trouvois, et sur  
 » le danger de l'abîme où je me précipitois,  
 » soit par des boutons ou vessies qui surve-  
 » noient à la partie qui servoit d'instrument  
 » à mon crime, soit aussi par la foiblesse que  
 » j'éprouvois au milieu du crime même, et  
 » qui ne me permettoit pas de douter quelle  
 » étoit sa cause ».

Je pourrois ajouter ici un grand nombre  
 de relations de maladies pour lesquelles j'ai  
 été consulté depuis la seconde édition de cet  
 ouvrage ; mais ce seroit des répétitions inu-  
 tiles, et je me borne à deux ou trois des plus  
 récentes.

Un homme, qui est dans la fleur de son  
 âge, m'écrivoit, il n'y a que peu de jours :  
 » J'ai contracté fort jeune une affreuse cou-  
 » tume, qui a ruiné ma santé ; je suis acca-  
 » blé d'embarras et de tournoiemens de tête,  
 » qui m'ont fait craindre l'apoplexie, et pour  
 » lesquels on m'a saigné ; mais on s'apperçut

» d'abord que l'on avoit eu tort. J'ai la poi-  
 » trine serrée , et par conséquent la respira-  
 » tion gênée ; j'ai fréquemment des douleurs  
 » d'estomac , et je souffre successivement pres-  
 » que par tout le corps ; je suis tout le jour  
 » assoupi et inquiet : pendant la nuit , mon  
 » sommeil est troublé et agité , et il ne me  
 » répare point ; j'ai souvent des démangeai-  
 » sons , je suis pâle , j'ai les yeux affoiblis et  
 » douloureux , le teint jaune , la bouche mau-  
 » vaise , etc. «

» Je ne puis faire , m'écrivoit un second ,  
 » deux cents pas sans me reposer ; ma foiblesse  
 » est extrême : j'ai des douleurs continuelles  
 » dans tout le corps , mais sur-tout dans les  
 » épaules ; je souffre beaucoup des maux de  
 » poitrine ; j'ai conservé de l'appétit , mais  
 » c'est un malheur , puisque j'ai des douleurs  
 » d'estomac dès que j'ai mangé , et que je rends  
 » tout ce que je mange : si je lis une page ou  
 » deux , mes yeux se remplissent de larmes ,  
 » et me font souffrir ; j'ai souvent des soupirs  
 » très-involontaires. *Filo xylino flaccidius*  
 » *veretrum , omnisque erectionis impo-*  
 » *tens , semen quidem , manu sollicita-*  
 » *tum , effluere finit , nequaquam vero*  
 » *ejaculat ; adeo cæterum imminutum et*  
 » *retractum ut oculi de sexu vix judicare*  
 » *possint* ». L'on trouvera les détails et les  
 succès du traitement dans la suite de cet ou-  
 vrage ; je les donnerai , parce que c'est le plus

affoibli , et le plus docile des malades que j'ai vus.

Un troisième , qui s'étoit livré à cette horrible manœuvre , à l'âge de douze ans , paroissoit plus attaqué dans les facultés intellectuelles que dans la santé corporelle. » Je sens » ma chaleur diminuer sensiblement ; le sentiment est considérablement émoussé chez » moi ; le feu de l'imagination extrêmement » ralenti , le sentiment de l'existence infiniment » moins vif ; tout ce qui passe à présent me paroît presque un songe ; j'ai plus de peine à » concevoir , et moins de présence d'esprit ; » en un mot , je me sens dépérir , quoique je » conserve du sommeil , de l'appétit , et assez » bon visage «.

Une suite qui n'est pas rare , c'est l'hypochondrialgie ; et , si les hypochondriaques se livrent à cette pratique , elle empire tous les accidens du mal , et le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes , les agitations , les anxiétés les plus cruelles , être l'effet de ces deux causes réunies ; et des observations répétées m'ont prouvé que , dans les hypochondriaques , qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie , la masturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affoibli par cette double cause , perd successivement toutes ses facultés , et les malades tombent enfin dans une imbécilité , qui n'est suspendue que par quelques attaques de frénésie. Les

*Mémoire des curieux de la nature* parlent d'un homme mélancolique, qui, suivant le conseil d'Horace, cherchoit quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, et qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaisirs dans les premiers jours d'un second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner (1).

JAKIN nous a conservé, dans ses commentaires sur RHAZES, l'histoire d'un mélancolique, que des excès dans le même genre jetèrent dans une consommation accompagnée de manie, qui le tuèrent en peu de jours (2).

L'on sait que les paroxysmes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur séminale, laissent plus d'épuisement encore, et sur-tout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets, et c'est à cette cause que VAN SWIETEN attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, si les accès sont fréquens (3). DIDIER avoit connu un marchand de Montpellier, qui ne sacrifioit jamais à Vénus sans avoir, d'abord après, une attaque d'épilepsie (4).

GALIEN rapporte une observation sembla-

(1) Decur. 2 ann. 4, obs. 166, p. 227.

(2) SCHENCKIUS, l. I. obs. 2. De maniâ, p. 152.

(3) Parag. 1077, t. 3, p. 429.

(4) Quest. Medic. an epilepsis mercurius vitæ.

ble (1), et HENRI VAN HEERS témoigne la même chose (2). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même. VAN SWIETEN a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces (3). HOFFMAN connoissoit une femme très-lubrique, qui avoit le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte vénérien. L'on peut placer ici ce que dit BOERHAAVE, dans son *Traité des maladies des nerfs*, que, dans l'ardeur vénérienne, tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusqu'à la mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tomboit, à chaque coït, dans une syncope assez longue, et celui d'un homme qui mourut dans le premier coït; la force du spasme l'avoit jeté sur-le-champ dans une paralysie totale (3): et je trouve, dans l'excellent ouvrage dont SAUVAGES vient d'enrichir la médecine, l'observation très-singulière, et peut-être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte, étoit attaqué (et le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment et de connoissance. » Ita ut illum, » præ oneris impotentiâ, in alteram lecti partem excutere cogeretur uxor, et evacuatio » spermatis lenta flaccidoque veretro demum » succedebat, remittente corporis rigidita-

(1) De locis affectis, l. V, c. VI.

(2) Observationes Medicæ oppidò raræ, obs. 18.

(3) Parag. 1075, tom. 3, p. 412.

(4) De morb. nerv. p. 462.

» te (1) ». Je connois plusieurs faits analogues; DE HALLER en a indiqué un grand nombre dans ses remarques sur les *Instituts* de BOERHAAVE (2), et l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

L'on a vu plus haut que la masturbation procuroit l'épilepsie, et cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne le croit : est-il étonnant que ces actes rappèlent les accès, comme je l'ai vu plus d'une fois, dans ceux qui y sont déjà sujets ? est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable ?

Cette rigidité totale de tout le corps, dont parle BOERHAAVE, est un des symptômes les plus rares ; je ne l'avois vue qu'une fois, quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé par une roideur du col et de l'épine ; il gagna successivement tous les membres, et je vis et infortuné jeune-homme, quelque temps avant sa mort, ne pouvant avoir d'autre situation que d'être couché à la renverse dans un lit, sans pouvoir remuer ni les pieds, ni les mains, incapable de tout autre mouvement, et réduit à ne prendre d'alimens que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche ; il vécut quelques semaines dans ce

(1) *Nosologia methodica*, seu classes morborum, t. 5, p. 230.

(2) Ad parag. 658, n. f.\* t. 5, p. 446.

triste état , et mourut , ou plutôt s'éteignit , presque sans souffrance.

J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale et mortelle , qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé , le 10 février 1760 , pour voir à la campagne un homme de quarante ans qui avoit été très-fort et très-robuste , mais qui avoit fait beaucoup d'excès en femmes et en vin , et qui s'étoit souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avoit commencé , il y avoit plusieurs mois , par une foiblesse dans les jambes , qui le faisoit chanceler en marchant , comme s'il avoit trop bu ; il tomboit quelquefois , même en se promenant dans la plaine ; il ne pouvoit descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine , et il n'osoit presque plus sortir de son appartement. Ses mains trembloient beaucoup. Il ne pouvoit écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté , et il les écrivoit très-mal ; mais il dictoit aisément , quoique sa langue , qui n'avoit jamais eu une bien grande volubilité , commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le servoit bien , et la seule chose qui pût faire soupçonner quelque lésion dans les facultés , c'est qu'il étoit moins attentif au jeu de dames , et que sa physionomie étoit assez changée ; il avoit de l'appétit , et il dormoit , mais il avoit un peu de peine à se tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes et en

vin étoient la cause première du mal, et je pensois que les tours de force qu'il avoit souvent faits, pouvoient être la cause de ce que les muscles étoient plus particulièrement attaqués. La saison étoit peu favorable aux remèdes ; mais il falloit cependant chercher à arrêter les progrès du mal ; je lui conseillai des frictions de tout le corps avec de la flanelle, et quelques fortifiants ; je me proposois d'en augmenter les doses, et de leur joindre l'usage du bain froid dans le commencement de l'été. Au bout de quelques semaines le tremblement des mains paroissoit un peu diminué. Il y eut une consultation au mois d'avril : on attribua le mal à ce que le malade avoit écrit pendant quelques mois, il y avoit deux ans, dans une chambre nouvellement recrépie : on employa des bains tièdes, des frictions graisseuses, des poudres qu'on dit être diaphorétiques et anti-spasmodiques ; il ne survint aucun changement. Au mois de juin, une seconde consultation décida qu'il iroit prendre les eaux de Leuk en Valais : au retour il avoit plus de tremblement et plus de roideur. Depuis (lors septembre 1760, jusqu'au mois de janvier 1764), je ne l'ai revu que trois ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne sais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remèdes de l'ONANIA, qui n'opérèrent rien. Il en prit, l'année dernière, d'un médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le com-

mencement, des progrès lents, mais journaliers; et, plusieurs mois avant sa mort, il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes; il ne pouvoit plus remuer seul les bras ni les mains; l'embarras de la langue augmenta, et il perdit tellement la voix, qu'on ne pouvoit l'entendre qu'avec beaucoup de peine; les muscles extenseurs de la tête la laissoient continuellement tomber sur la poitrine; il avoit toujours de l'inquiétude dans les reins; le sommeil et l'appétit diminuèrent successivement: les derniers mois de sa vie, il avoit beaucoup de peine à avaler; depuis Noël il survint de l'oppression, avec une fièvre irrégulière, les yeux s'éteignirent singulièrement: il passoit, quand je le revis, au mois de janvier, tout le jour et une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine, ayant toujours une personne debout auprès de lui, sans cesse occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, et à écouter attentivement tout ce qu'il disoit. Les derniers jours de sa vie il étoit réduit à prononcer lettre par lettre, et on les écrivoit à mesure qu'il les prononçoit. Voyant que je ne lui donnois aucune espérance, et que je n'employois que quelques lénitifs pour l'oppression et la fièvre, pressé par le desir de vivre, il fit à un de ses amis, pour venir me la faire tout

de suite, la confiance de la cause à laquelle il attribuoit tous ses maux, en lui avouant que c'étoit la masturbation; qu'il avoit commencé cette infamie il y avoit plusieurs années; qu'il l'avoit continuée aussi long-tems qu'il l'avoit pu, et qu'il avoit senti croître ses maux à mesure qu'il s'y livroit. Il me confirma cet aveu quelques jours après, et c'est ce qui l'avoit déjà déterminé à employer les remèdes de l'Onania.

L'excès dans les plaisirs de l'amour ne produit pas seulement des maladies de langueur; il jette quelquefois dans des maladies aiguës, et toujours il déränge celles qui dépendent d'une autre cause; il produit très-aisément la malignité, qui n'est, selon moi, que le défaut de forces dans la nature. HYPOCRATE nous a déjà laissé, dans ses histoires des maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens et vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, et enfin mortelle (1).

Tout ce que HOFFMAN dit sur cette matière, mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour pour les blessés, il examine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, et il commence par citer une observation de

(1) Epid. l. III, sect. 3, ag. 16. Foës. p. III7.

FABRICE DE HILDEN, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixième jour d'une pleurésie qui avoit été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut attaqué par une forte fièvre et un tremblement considérable, et mourut le treizième jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, et livré aux femmes et au vin, qui, dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur excessive au visage, la fièvre, et tous les symptômes de la maladie dont il relevoit; mais beaucoup plus violemment que la première fois, et il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livroit jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de BARTHOLIN, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses noces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë, avec un grand abattement, des défaillances, des soulèvemens d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie, beaucoup d'inquiétudes: il guérit par le repos et quelques fortifiants (1).

N. CHESNEAU vit deux jeunes mariés attaqués, la première semaine de leurs noces,

(1) De morb. ex nim. vener. parag. 20, 21.

d'une violente fièvre continue, avec une rougeur et un gonflement considérable du visage; l'un des deux avoit une violente douleur au croupion : ils périrent l'un et l'autre au bout de peu de jours (1).

VANDERMONDE décrit une fièvre produite par la même cause, qui fut aussi très-longue et accompagnée des accidens les plus effrayans, mais dont l'issue fut plus heureuse que dans le malade d'HYPOCRATE. Je ne rapporterai pas ici la description qu'il en donne, parce qu'elle est un peu longue; mais je conseille aux médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui, aujourd'hui, se trouve par-tout : je parlerai plus bas du traitement. DE SAUVAGES peint cette maladie sous le nom de *fièvre ardente des épuisés*; le pouls est tantôt fort et plein, tantôt foible et petit; les urines sont rouges, la peau sèche et chaude, la soif considérable; ils ont des nausées, et ne peuvent point dormir (2).

J'ai vu, en 1761 et 1762, deux jeunes hommes très-sains, très-forts, très-vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre la seconde nuit de leurs noces, sans aucun frisson, d'une fièvre très-forte, avec le pouls vite et dur, des rêveries, beaucoup de légers mouvemens convulsifs, une inquiétude insoute-

(1) Nic. CHESNEAU, observ. medic. lib. quinq. l. V, obs. 36, 37.

(2) Nosolog. t. 2, p. 262.

nable; et la peau très-sèche; le second avoit beaucoup d'altération et beaucoup de peine à uriner. Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvoit aussi avoir quelque part à ces accidens; mais je fus pleinement dissuadé, au moins pour le second. Ils furent guéris l'un et l'autre au bout de deux jours; circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie et à ses caractères, ne laisse aucun doute sur sa cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbateurs, étoient très-dangereuses; leur marche est ordinairement irrégulière, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées, l'on ne trouve point de ressources dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; et, comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand, après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique; et je vois que FONSECA avoit déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens, dit-il, mêmes très-robustes, sont attaqués, après des excès avec les femmes dans une même nuit, ou d'une fièvre aiguë qui les tue, ou ils tombent dans des maladies fâcheuses, dont ils ont beaucoup de peine à guérir; car, quand le corps est affoibli par des excès vénériens, s'il est

attaqué par quelque maladie aiguë, il n'y a point de remède (1).

Un jeune garçon, qui n'avoit pas encore seize ans, s'étoit livré à la masturbation avec tant de fureur, qu'enfin, au lieu de sperme, il n'avoit amené que du sang, dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives, et d'une inflammation de tous les organes de la génération. Me trouvant par hasard à la campagne, on me consulta; j'ordonnai des cataplasmes extrêmement émoliens, qui produisirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis qu'il étoit mort peu de tems après de la petite-vérole, et je ne doute point que les atteintes qu'il avoit portées à son tempérament, par ses infâmes fureurs, n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens!

Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien, savent que, dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux spectacles en ce genre.

(2) De sanitate tuenda, p. 110.

## SECTION V.

*Suite de la masturbation chez les femmes.*

LES observations précédentes paroissent toutes, si l'on en excepte celle de STEHELIN, regarder principalement les hommes : ce seroit traiter incomplètement cette matière, que de ne pas avertir le sexe, qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers ; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, et que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes. L'ONANIA anglais est rempli d'aveux qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur et de compassion ; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le sexe, que chez les hommes. Outre tous les symptômes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeurs affreux ; à des jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à de vives douleurs de nez, à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes ; à des chûtes, à des ulcérations de matrice, et à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongemens et à des darts du clitoris, à des

fièvres utérines, qui, leur enlevant à la fois la pudeur et la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lassives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs et à l'infamie.

Le visage, ce miroir fidèle de l'état de l'âme et du corps, est le premier à nous faire apercevoir des dérangemens intérieurs. L'embonpoint et le coloris, dont la réunion forme cet air de jeunesse, qui seul peut tenir lieu de beauté, et sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression que celle d'une admiration froide; l'embonpoint, dis-je, et le coloris disparaissent les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau leur succèdent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, se ternissent et peignent, par leur langueur, celle de toute la machine; les lèvres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, et enfin, il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille.

Le RACHITIS, ce qu'on appelle communément la *nouûre*, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand BOERHAAVE, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, mais sur-tout parmi les femmes, qui, après avoir été bien faits jusqu'à 8, 10, 12, 14, même 16 ans, tombent peu-à-peu dans un dérangement de la taille,

par la courbure de l'épine; et le désordre devient quelquefois très-considérable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des causes qui la produisent. HYPOCRATE en a déjà indiqué deux (1). J'aurai peut-être occasion de communiquer, dans un autre ouvrage, ce que plusieurs observations m'ont appris là-dessus; mais ce que je dois dire ici, c'est que parmi ces causes, la masturbation occupe un des premiers rangs.

HOFFMANN avoit déjà dit que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour, avant que d'avoir fait leur crue, maigrissoient et décroissoient au lieu de croître (2); et l'on sent qu'une cause qui peut empêcher l'accroissement, doit à plus forte raison en troubler l'ordre, et produire ces inégalités dans sa marche, qui contribuent à la maladie dont je parle.

Un symptôme commun aux deux sexes, et que je place dans cet article, parce qu'il est plus fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence que cette infamie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même que les desirs et les forces ne sont pas éteints: indifférence qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui souvent poursuit jusques

(1) Aphor. sect. 6, 46.

(2) De ætate conjugio opportunâ, parag. 10, supplem. secund. p. 340. Toute cette dissertation mérite s'être lue, quoiqu'elle pût être mieux faite.

dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du docteur BEKKERS, que cette manœuvre a pris tant d'empire sur ses sens, qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connois un homme qui, instruit à ces abominations par son précepteur, éprouva le même dégoût dans les commencemens de son mariage ; et l'angoisse de cette situation, jointe à l'épuisement dû à ses manœuvres, le jeta dans une profonde mélancolie, qui céda cependant à l'usage des remèdes nervins et fortifiants.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les pères et les mères à réfléchir sur l'occasion du malheur de ce dernier malade, et il en est plus d'un dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le soin important de former l'esprit et le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, et de ceux qui, n'étant destinés qu'à développer leurs talens corporels, sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, et des domestiques qu'on engage souvent, sans s'informer s'ils en ont ? Le jeune enfant dont j'ai parlé d'après RAST, fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante : la collection anglaise est pleine d'exemples pareils ; et je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes, perdues par le jardinier auquel on avoit confié le soin de leur tournure. Il est,

dans cette espèce de culture , des jardiniers des deux sexes. Quels remèdes , me dira-t-on , à ces maux ? La réponse sort de ma sphère , je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur , et veiller sur lui et sur son élève avec cette vigilance qui , dans un père de famille attentif et éclairé , découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison ; de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres yeux , et qui est toujours possible , quand on veut fortement l'avoir :

*Docuit enim fabula dominum videre plurimum in rebus suis. PHÆD.*

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les maîtres suspects ; empêcher tout commerce avec les domestiques.

Il n'y a pas long-tems qu'une fille , âgée de dix-huit ans , qui avoit joui d'une très-bonne santé , tomba dans une foiblesse étonnante ; ses forces diminuoient journellement ; elle étoit tout le jour accablée par l'assoupissement , et la nuit par l'insomnie ; elle n'avoit plus d'appétit , et une enflure œdémateuse s'étoit répandue par tout le corps. Elle consulta un habile chirurgien , qui , après s'être assuré qu'il n'y avoit point de dérangement dans les règles , soupçonna la masturbation. L'effet que produisit sa première question , lui confirma la justesse de son soupçon , et l'aveu de la

malade le changea en certitude ; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre , dont la cessation et quelques remèdes ont arrêté , en très-peu de jours , les progrès du mal , et produit même quelq' amendement.

Outre la masturbation ou la souillure manuelle , il est une autre souillure qu'on pourroit appeler *clitoridienne* , dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde *Sapho* ,

Lesbides , infamem quæ me fecistis , amatae ;

et qui , trop commune parmi les femmes de Rome , à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent , fut plus d'une fois l'objet des épi-grammes et des satyres de ce siècle :

Leonum ancillas posita Laufella corona  
Provocat , et tollit pendentis præmia coxæ.

Ipsa Medullina frictum trissantis adorat.

Palnam inter dominas virtus natalibus æquat (1).

La nature , dans ses jeux , donne à quelques femmes une demi- ressemblance aux hommes , qui , mal examinée , a fait croire pendant bien des siècles à la chimère des hermaphrodites. La taille surnaturelle d'une partie très-petite à l'ordinaire , et sur laquelle *Tronchin* a donné une savante dissertation , opère tout le miracle , et l'abus odieux de cette partie , tout le mal. Glorieuses , peut-être , de cette espèce de ressemblance , il s'est trouvé

(1) JUVEN. Sat. 6, v. 321.

de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des fonctions viriles (1). Le danger n'est cependant pas moindre que dans les autres moyens de souillures; les suites en sont également affreuses. Toutes ces routes mènent à l'épuisement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention, qu'il est fréquent de nos jours, et qu'il seroit aisé de trouver plus d'une *Laufella* et d'une *Medullina* qui, comme ces Romaines, estiment assez les dons de la nature pour croire qu'ils doivent faire disparaître les différences arbitraires de la naissance.

L'on a vu souvent des femmes aimer des filles avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, et concevoir même la jalousie la plus vive contre ceux qui paroissent avoir de l'affection pour elles.

Il est tems de finir de si tristes détails; je me lasse de peindre les turpitudes et les misères de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me restent trouveront naturellement leur place ailleurs, et je passe à l'examen des causes, après cette observation générale; c'est que les

(1) *Illas dixit Græcia TRIDADES, Gallis dicuntur RIBAUDES: monstrum quotidie nascens, et cui eo: confidentiùs sese tradunt puellæ, quod abest fæcunditas, et ut dixit JUVENALIS:*

Quod abortivo non est opus.

E

jeunes gens nés avec une constitution foible ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment; tous ne l'éprouvent pas également sévère. Ceux sur-tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles, qui sont menacés de la goutte, du calcul, de l'étisie, des écrouelles, qui ont eu quelques atteintes de toux, d'asthme, de crachemens de sang, de migraines, d'épilepsie, qui ont du penchant à cette espèce de nouûre dont j'ai parlé plus haut: tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimement persuadés que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur constitution, hâte à coup sûr l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus fâcheux, et les jètera, à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

*Tartareas vivum constat ire vias.*

---

---

---

**ARTICLE II.***Les Causes.*

---

**SECTION VI.***Importance de la liqueur séminale.*

**C**OMMENT une trop grande émission de semence produit-elle tous les maux que je viens de décrire? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces causes à deux, la privation de cette liqueur, et les circonstances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui la séparent, les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette séparation, les observations sur ses qualités sensibles seroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit ici que de prouver son utilité par les témoignages des médecins les plus respectables, j'en ai déjà rapporté quelques-uns, et de déterminer ses effets sur le corps. La section suivante sera destinée à l'examen des effets que doivent produire les circonstances qui accompagnent l'émission.

HYPOCRATE a cru qu'elle se séparoit de tout le corps, mais sur-tout de la tête. La semence

de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps; elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la foiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines et des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies et échauffées, elles éprouvent un prurit, qui, se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur et de plaisir; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux et de plus balsamique, et cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux (1). GALIEN adopte ces idées. » Cette humeur, dit-il, n'est que la » partie la plus subtile de toutes les autres; » elle a ses veines, ses nerfs qui la portent » de tout le corps aux testicules (2). En perdant la semence, dit-il ailleurs, on perd en même-tems l'esprit vital; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur (3). « Le même auteur nous a conservé, dans son *Histoire de la Philosophie*, les

(1) De Genitura, Foës. p. 231.

(2) De Spermate, l. I, c. I, tom. 8, p. 135.

(3) De Semine, l. I, c. XXV, t. I, p. 1281.

opinions des différens philosophes anciens sur ce sujet : qu'on me permette de les rapporter ici. ARISTOTE, dont les ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connoîtra le prix des observations, le mérite et la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle *l'excrément du dernier aliment* (ce qui signifie, en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens), *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit.* PYTHAGORE dit que c'est *la fleur du sang le plus pur.* ALCMÆON son élève, physicien et médecin distingué, l'un des premiers qui aient connu l'importance de disséquer les animaux, et celui des philosophes païens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'âme ; ALCMÆON, dis-je, la regardoit comme *une portion du cerveau*, et il n'y a que deux ou trois ans qu'un médecin célèbre a adopté et amplifié ce système : il indique les passages par lesquels le cerveau va aux testicules, qu'il regarde comme des ganglions, et non pas comme des glandes, et c'est par la dissipation du cerveau qu'il explique tous les phénomènes de l'épuisement vénérien.

PLATON envisageoit cette liqueur comme *un écoulement de la moëlle de l'épine.* DÉMOCRITE pensoit comme HYPOCRATE et GALIEN. ÉPICURE, cet homme respectable, qui a connu mieux que personne, que l'homme

n'étoit heureux que par les plaisirs , mais qui en même-tems a fixé ces plaisirs par des règles que le héros chrétien ne désavoueroit pas ; ÉPICURE , dont la doctrine a été si cruellement défigurée et dénigrée par les Stoïciens , que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal , s'y sont laissé surprendre , et ont pris pour un débauché , dit Fénelon , un homme d'une continence exemplaire , et dont les mœurs ont toujours été très-réglées ; j'ajouterai , dont les principes sont la censure la plus sévère des dogmes de ces prétendus sectateurs-modernes , qui ne connoissant de lui que son nom , en abusent indignement pour autoriser des systèmes d'infamie qu'il abhorroit , et dont les sages , qui aiment le vrai , ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire , si tant est que des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un ; ÉPICURE , dis-je , regardoit la semence comme *une parcelle de l'âme et du corps* , et fondeoit sur cette idée les préceptes qu'il donnoit de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentimens différent en quelque chose , tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé , est-elle analogue à quelqu'autre humeur ? est-elle la même que ce liquide qui , sous le nom d'esprits animaux , parcourt les nerfs , concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine ani-

male, et dont la dépravation produit une infinité de maux si fréquens et si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, et nous n'avons à proposer que d'ingénieuses et de probables conjectures.

» L'on comprend aisément, dit HOFFMANN, » comment il y a un rapport si étroit entre » le cerveau et les testicules, puisque ces deux » organes séparent du sang la lymphe la plus » subtile et la plus exquise, qui est destinée » à donner la force et le mouvement aux par- » ties, et à servir même aux fonctions de » l'âme. Aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'âme et du corps (1). Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se distribue, comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps : il paroît être de la même nature ; de là vient que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits ». GORTER est dans la même idée : » Le sperme est la plus parfaite et la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions ; son intime rapport avec les esprits animaux, prouve

(1) Même endroit, Cas. 102, p. 293.

» que, comme eux, elle tire son origine des  
 » humeurs les plus parfaites (1) «. En un  
 mot, il paroît par ces témoignages, et par  
 une foule d'autres, qu'il seroit difficile de  
 citer; que c'est une liqueur extrêmement im-  
 portante, qu'on pourroit appeler *l'huile es-*  
*sentielle* des liqueurs animales, ou plus  
 exactement peut-être, *l'esprit recteur*, dont  
 la dissipation laisse les autres humeurs foi-  
 bles, et, en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de  
 cette humeur, puisqu'elle est séparée des au-  
 tres, qu'elle est déposée dans ses réservoirs,  
 de quel usage peut-elle être au corps? L'on  
 accorde qu'une trop grande évacuation des  
 humeurs : qui circulent actuellement dans les  
 vaisseaux, qui par-là même fournissent à la  
 nutrition, telles que le sang, la sérosité, la  
 lymphe, etc. doit affoiblir; mais il est plus  
 difficile de comprendre comment une humeur  
 qui ne circule plus, qui est isolée, peut pro-  
 duire cet effet. Je réponds d'abord que des  
 exemples semblables, et trop fréquens pour  
 n'être pas généralement connus, auroient dû  
 prévenir cette objection. Il n'y a personne qui  
 n'ait vu qu'une évacuation de lait, pour me

(1) De perspic. insensibili, c. XVII, parag. 5, p. 219.

En 1720, le docteur G. A. JACQUES soutint à Paris  
 une thèse sur cette question : *An humerum præstantior*  
*semen?* et, suivant l'usage, il répondit affirmative-  
 ment.

borner à celle-ci , quoique médiocre et peu longue , affoiblit , à un point dont les influences se font quelquefois ressentir pendant le reste de la vie , une nourrice dont la santé n'est pas vigoureuse , et que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme. La raison en est sensible : en vidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur , l'on détermine les humeurs , par une suite nécessaire des lois de la machine , à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion devient excessive ; toutes les autres en souffrent , sur-tout la nutrition , qui n'est qu'une espèce de sécrétion ; l'animal languit et s'affoiblit. Mais , en second lieu , il y a pour la semence une réponse qui n'a pas lieu pour le lait : le lait est une liqueur simplement nutritive , dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs : la semence est une liqueur active dont la présence produit des effets nécessaires au jeu des organes , qui cesse si on l'évacue ; une liqueur , par-là même , dont l'émission superflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il est des humeurs , telles sont la sueur et la transpiration , qui abandonnent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs , et expulsées des vaisseaux de la circulation. Il en est d'autres , telle est l'urine , qui , après cette séparation et cette expulsion , sont retenues pendant un certain tems dans

des réservoirs destinés à cela , et dont elles ne sortent que quand elles sont en assez grande quantité pour exciter sur ces réservoirs une irritation qui les force mécaniquement à se vider. Il en est de troisièmes , qui sont séparées et retenues , comme les secondes , dans des réservoirs , non point dans la vue d'être , du moins entièrement , évacuées , mais pour acquérir , dans ces réservoirs , une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions , quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est , entre plusieurs autres , la liqueur génitale. Séparée dans les testicules , elle passe de là , par un canal assez long , dans les vésicules séminales , et est constamment repompée par les vaisseaux absorbans , et , de proche en proche , rendue à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves : une seule suffit. Dans un homme sain , la séparation de cette liqueur se fait continuellement dans les testicules ; elle se rend dans ses réservoirs dont l'étendue est très-bornée , et ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui se sépare dans un jour : cependant il est des hommes continens , qui n'en évacuent point pendant des années entières. Que deviendrait-elle , si elle ne rentroit pas continuellement dans les vaisseaux de la circulation ? Rentrée qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes qui servent à la séparation , à la

route et à la conservation de cette humeur. Les veines y sont beaucoup plus considérables que les artères, et cela dans une proportion qui ne se trouve point aussi grande ailleurs (1). Aussi, il est probable que ce repompement ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épидидimes, qui sont une espèce de premier réservoir adhérent aux testicules, et dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminale.

GALIEN avoit su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le mécanisme. » Tout en est plein, dit-il, » chez ceux qui ne commercent pas avec les » femmes; l'on n'en trouve point chez ceux » qui se livrent souvent à ce commerce ». Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps; enfin il décide » qu'elle est d'une vertu exquise, » et qu'ainsi elle peut communiquer très- » promptement de sa force à toutes les parties

(1) J'adopte, ou je parois adopter ici le système commun, que les veines ordinaires absorbent. Dans le système de HUNSTER, qui croit que l'absorption ne se fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales sont également propres à une très-grande absorption, puisque les vaisseaux de cette espèce y sont très-abondans.

» du corps (1) ». Il prouve ensuite , par plusieurs exemples , qu'une petite cause produit souvent de grands effets, et conclut ainsi : » Est-il donc étonnant que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps ? Le cerveau produit bien les sensations et les mouvemens , et le cœur donne aux artères la force de battre ». Je finirai cette section par rapporter ce que dit de la semence l'un des plus grands hommes de ce siècle. » La semence est gardée dans les vésicules séminales jusqu'à ce que l'homme en fasse usage, ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce tems-là , la quantité qui s'y en trouve , excite l'animal à l'acte vénérien ; mais la plus grande quantité de cette semence , la plus volatile , la plus odorante , celle qui a le plus de force , est repompée par le sang , et elle y produit , en y entrant , des changemens bien surprénans : la barbe , les poils , les cornes ; elle change la voix et les mœurs , car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changemens ; c'est la semence seule qui les opère , et on ne les remarque jamais dans les eunuques (2) ».

(1) De semine , l. I , c. XXXIV , t. I , p. 1279.

(2) HALLER , Prim. lin. phys. parag. 790. L'on peut consulter sur ces matières WHARTON , de glandulis. RUSSEL , de œconomia naturæ in gland. morb. pag. 92. SKMEIDER , de regressu seminis ad massam

Comment la semence opère-t-elle ces effets ? C'est là un de ces problèmes dont la solution n'est peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire avec beaucoup de probabilité, c'est que cette liqueur est un *stimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche ; son odeur forte, et l'irritation évidente qu'elle exerce sur les organes de la génération, ne laissent aucun doute là-dessus, et l'on comprend que ces particules âcres étant continuellement répompées et remêlées aux humeurs, aiguillonnent légèrement, mais sans interruption, les vaisseaux, qui, par-là même, se contractent avec plus de force ; leur action sur les fluides est plus efficace ; la circulation est plus animée ; la nutrition plus exacte ; toutes les autres fonctions se font d'une manière plus parfaite : quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne se développent jamais ; c'est le cas des eunuques (1) ; toutes se font mal.

Il se présente ici une question assez naturelle ; c'est pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux que ceux qui s'épuisent par les débauches vénériennes. Il n'est guère possible de répondre exactement à cette question, qu'à la fin de la section suivante.

sanguineam. Supplém. aux *Actes des savans de Leipzig*, t. 5, p. 252, et une foule d'autres auteurs physiologistes.

(1) Ceux qui voudront lire un très-bon ouvrage sur ces hommes imparfaits, doivent se procurer *WETHOS*, de castratis.

## SECTION VII.

*Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.*

IL y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en apperçoive : toutes les autres se font dans l'état de parfaite santé, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matière, suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer et lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine, au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps ? Le coït, dit DÉMOCRITE, est une espèce d'épilepsie. » C'est, dit » DE HALLER, une action très-violente, qui » est très-voisine de la convulsion, et qui, » par-là même, affoiblit étonnamment, et » nuit à tout le système nerveux ». L'on a vu, dans les observations que j'ai rapportées plus

haut , et dans quelques-unes de celles que j'ai citées , l'émission accompagnée de vraies convulsions , d'une espèce d'épilepsie ; et la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvemens violens eurent sur la santé du malheureux qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affoiblissement suit l'acte , a paru à bien des gens , et avec raison , une preuve que ce ne pouvoit être la seule privation de semence qui l'occasionnoit : mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affoiblir , c'est l'affoiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives : celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur l'aman d'une ville de Suisse , dont F. PLATERUS nous a conservé l'histoire , et qui s'étant remarié déjà vieux , fut saisi , en voulant célébrer ses noces , d'une suffocation si violente , qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de charlatans : l'un lui promit , après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes , qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape : le succès en fut d'abord le même ; mais plein de confiance , il voulut aller jusqu'au

bout, et mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (1).

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi un symptôme convulsif. **HYPOCRATE** parle d'un jeune homme à qui des excès en vin et en femmes avoient occasionné, entr'autres symptômes, des palpitations continuelles (2); et **DOLÆUS** en a vu un saisi, dans l'acte même, d'une palpitation si violente, qu'il auroit été étouffé, s'il avoit persisté (3). L'on trouve dans **HOFFMAN** d'autres faits semblables.

L'observation de l'enfant cité plus haut, est encore une preuve qui n'a pas échappé à la sagacité de **RAST**, du pouvoir de la cause convulsive, puisqu'à cet âge, il ne pouvoit guère évacuer qu'une humeur des prostates, et non point une véritable semence.

Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des bons auteurs qui ont écrit sur cette matière. **GALIEN** paroît les avoir déjà faites. » La volupté elle-même, dit-il, affoiblit » les forces vitales. **FLEMING** n'a pas omis cette cause dans son beau poëme sur les maladies des nerfs :

*Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas* (4).

(1) *Felic. PLATERI. Observat. lib. prim. suffocatio ex congressu, p. 174.*

(2) *Epidem. l. III, s. 7, æg. 17, Foës. p. 117.*

(3) *Encyclop. Medic. l. II, c. VI, p. 347.*

(4) *Neuropathia, l. I, v. 375.*

SANCTORIUS établit positivement que les mouvemens affoiblissent plus que l'émission du sperme ; et il est bien étonnant que GOTTER son commentateur , ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne , en assurant que ces mouvemens n'affoiblissent pas plus que d'autres mouvemens quelconques , parce qu'ils ne sont pas convulsifs , ne persuadera personne. Un exemple , s'il peut en citer un , ne fait pas loi. LISTER, NOGUEZ, QUINCY, qui ont commenté le même ouvrage avant lui , ne pensent pas comme lui , et ils attribuent une partie du danger à l'affoiblissement que laissent les convulsions. Le coït , dit NOGUEZ , est une convulsion ; il dispose les nerfs aux mouvemens convulsifs , et la plus légère occasion les fait naître (1).

J. B. BORELLI , l'un des premiers créateurs de la physiologie , ne les avoit pas envisagés comme GOTTER ; il est positif sur cet article :  
 » Cet acte est accompagné d'une espèce d'affection convulsive , qui porte les plus rudes atteintes au cerveau , et à tout le genre nerveux (2).

SENAC attribue positivement aux nerfs les foiblesses qui suivent le coït. La cause la plus vraisemblable de la syncope qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdo-

(1) Sect. 6 , aph. 10.

(2) De motu animal , l. II , c. XII , prop. 170.

men, » c'est, dit-il, l'action des nerfs qui se  
 » mettent alors en jeu. Cela est confirmé par  
 » l'abattement ou par la syncope qui suivent  
 » l'effusion du sperme ; car ce n'est qu'aux  
 » nerfs qu'on peut imputer cette défail-  
 » lance (1).

LEWIS (2) attribue plus à cette cause qu'à l'autre, tout comme SANCTORIUS.

Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous ; par-là même, les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal ; et, comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils sont affoiblis.

Une raison qui contribue aussi à l'affoiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité du sang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, et qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie : l'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs ; et HOFFMAN rapporte celui d'un soldat qui, se livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplec-

(1) Traité du cœur, l. IV, c. XII, parag. 3, p. 539.

(2) Aphor. 4, p. 6.

tique dans le coït même : l'on trouvera le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang, qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie (1). Cette quantité de sang distendant les nerfs, les affoiblit ; ils résistent moins aux impressions, et c'est ce qui fait leur foiblesse.

En réfléchissant sur les effets de ces deux causes, l'évacuation de la semence et les mouvemens convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes ; la dépravation des digestions, l'affoiblissement du cerveau et du genre nerveux, le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent, déränge les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la diætétique ; et la digestion, la coction, la transpiration, les autres évacuations ne se font plus comme il faut ; d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire, et même de l'entendement ; un obscurcissement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les espèces de gouttes ou de rhumatismes, une foiblesse étonnante dans le dos, la

(1) De morb. anim. vener. 17.

consomption, la foiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête et un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici; en un mot, rien n'abrège tant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour (1).

1<sup>o</sup>. L'estomac est la partie qui se ressent la première de toutes les causes qui affoiblissent, et cela, parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives: l'estomac est presque entièrement actif; aussi, dès que ses forces diminuent, ses fonctions se dérangent: vérité d'observation, qui, jointe à la suivante et à la variété des impressions premières, et souvent fâcheuses, que ce qu'on avale produit sur ce viscère, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie et de l'opiniâtreté de ses maladies. Il est de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs, et dans laquelle, par-là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, et diminue la quantité ou altère la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscère plus que d'aucun autre; et c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction

(1) LYNCH guide to health, p. 306.

à laquelle il est destiné, fait que, dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra ;  
At contra ejusdem fraguntur cuncta dolore (1).

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité qui les rend impropres à toutes leurs destinations, mais qui empêche sur-tout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne qui éprouve une digestion laborieuse : les forces se perdent dans quelques minutes, un mal-aise général rend la foiblesse plus à charge, les organes des sens s'émeussent, l'âme même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement, la mémoire, et sur-tout l'imagination, paroissent anéanties ; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une digestion pénible.

Une belle observation, rapportée par PAVVA, médecin portugais, habitué à Rome, répand un grand jour sur l'affoiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac.

» Quand les desirs vénériens, dit-il, sont  
» montés chez les jeunes gens à leur plus haut

(1) Q. SERENUS SAMM.

» degré, ils éprouvent une espèce de sensation  
 » agréable à l'orifice de l'estomac ; mais, s'ils  
 » satisfont ces desirs avec trop d'impétuosité et  
 » au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans  
 » ce même endroit une sensation extrêmement  
 » désagréable et fâcheuse, qu'ils ne peuvent  
 » pas exprimer, et ils paient bien chèrement  
 » leurs excès par la maigreur, le marasme, etc.  
 » dans lesquels ils tombent (1) «.

ARETÉE avoit déjà connu cette vérité (2),  
 et BOERHAAVE emploie les mêmes expressions  
 que PAYVA : il ajoute que ce sentiment dou-  
 loureux se dissipe à mesure qu'ils reprennent  
 leurs forces (3) : il confirme la même chose  
 ailleurs, en y joignant une règle de pratique  
 très-utile ; c'est que, quand il survient des  
 accès d'épilepsie après des excès vénériens,  
 il faut penser à fortifier les nerfs de l'esto-  
 mac (4).

2<sup>o</sup>. La foiblesse du genre nerveux, qui dis-  
 pose à tous les accidens paralytiques et spas-

(1) In tentigine ardentissima juvenum inest quid  
 grati in ore ventriculi, in concubitum si ruant sala-  
 cissimi, et ultra vires tentant opus, tunc in ore ven-  
 triculi manet illud ingratisimum amarumque quod  
 exprimere nequeunt : pœnas et luunt, et pœnitentia  
 dolent : hinc macies, marasmus, etc. G. R. DE PAYVA,  
 de affectu attrabilario mirachiali, etc. p. 27.

(2) De morb. chronic. l. II, c. VI, stomachus delec-  
 tationis tristitiæque princeps est.

(3) De morb. nervor. p. 454.

(4) Ibid. p. 307.

modiques, est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulsifs qui accompagnent l'émission ; en second lieu, par le vice des digestions : dès qu'elles pèchent, les nerfs s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les pénètre étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux qui en est le plus sensiblement affecté, celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, et qu'à raison de cette analogie, on ne peut point évacuer sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affirmer en physique que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, et les objections de quelques physiologistes subalternes ou systématiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonement que produit le sperme repompé, et qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, et en soustrayant une partie d'esprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuse, et en diminuant la coction, sans

laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement et insuffisamment.

Il y a, entre les maladies de l'estomac et celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premières font naître les secondes, et celles-ci une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouveroit pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs qui s'y distribuent, démontre combien ils sont nécessaires à ses fonctions, et combien, par-là même, elles doivent être dérangées quand ils ne sont pas en bon état.

3°. Enfin, la transpiration se fait moins bien. SANCTORIUS a même déterminé la quantité dont elle diminueoit; et cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée qu'il n'en résulte promptement une foule de symptômes différens.

L'on comprend aisément qu'il n'est point de maladies qui ne peuvent être produites par cette triple cause. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les symptômes particuliers, ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage, et n'intéresseroit que les médecins, auxquels il est inutile: l'on peut voir ce qu'en dit GORTER (1).

(1) De perspirat. c. XVII, parag. 8, 12 et aph.

CLIFTON WINTRINGHAM a très-bien détaillé les dangers de cette évacuation, relativement aux goutteux, et son explication mérite d'être lue (1).

Feu GUNZIUS (2), enlevé à la médecine à la fleur de son âge, a donné une explication mécanique très-ingénieuse des inconvéniens de ces excès relativement à la respiration; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par-là une toux continuelle; symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'Onanisme. Il étoit venu à Montpellier pour faire ses études; ses excès dans cette infamie le jettèrent dans l'étisie; et je me rappelle que sa toux étoit si forte et si continue, que tous ses voisins en étoient incommodés. On le saigna fréquemment dans la vue, sans doute, d'abrégger ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il étoit, si je ne me trompe, Dauphinois), et lui promit une guérison complète. Il mourut deux heures après.

Ce qu'on comprend le moins aisément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'est cet affoiblissement prodigieux des facultés de l'âme. La solution de ce problème tient à la question insoluble pour nous, de l'in-

(1) The Works of the late Clifton, WINTRINGHAM, c. II, p. 85, etc.

(2) Comment. in libr. de humoribus, p. 228.

fluence des deux substances l'une sur l'autre ; et nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons, et la nature de l'esprit, et celle du corps ; mais nous savons que ces deux parties de l'homme sont intimement unies, que tous les changemens que l'une éprouve sont ressentis par l'autre ; une circulation un peu plus ou moins vite, un sang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'alimens de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, une selle un peu plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop foible, change du tout au tout notre façon de voir et de juger les objets : d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir et penser très-différemment, et nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices et des vertus, tant sont vrais les vers du premier satyrique moderne :

Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de rang :  
 Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes,  
 Et non la qualité qui rend les choses bonnes.  
 C'est un mal bien étrange au cerveau des humains (1).

Tant est exact le tableau que LUCRÈCE a tracé de cette union intime,

(1) REGNIER, satyre 5.

— Gigni pariter cum corpore, et una  
 Crescere sentimus, pariterque senescere mentem:  
 Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur  
 Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.  
 Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,  
 Consilium quoque majus, et auctior est animi vis:  
 Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi  
 Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus;  
 Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque.  
 Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt:  
 Quin etiam morbis in corporis avius errat.  
 Sæpe animus, dementit enim deliraque fatur (1).

L'observation nous apprend également que, de toutes les maladies, il n'y en a point qui affecte l'âme plus promptement que celle du genre nerveux; les épileptiques, qui, au bout de quelques années, tombent presque ordinairement dans l'imbécilité, en fournissent une triste preuve, qui en même-tems nous apprend qu'il n'est point étonnant si des actes qui, comme on l'a dit plus haut, sont toujours légèrement épileptiques, produisent cet affoiblissement du cerveau, et par-là même des facultés.

L'affoiblissement du cerveau et du genre nerveux, est suivi de celui des sens, et cela est naturel. SANCTORIUS, HOFFMAN, et quelques autres, ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffroit plus particulièrement; mais leurs raisons, qui sont vraies, ne me paroissent

(1) De naturâ rerum, l.III, v. 446.

sent pas suffisantes. Les principales, et celles qui sont particulières à cet organe, sont la multitude des parties qui composent l'œil, et qui étant toutes susceptibles de différens vices, le rendent infiniment plus sujet à des dérangemens que les autres. Les nerfs, en second lieu, servent ici à plusieurs usages, et sont en très-grand nombre. Enfin, cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le tems de l'acte, afflux dont la scintillation qu'on aperçoit alors dans les yeux des animaux, forme une preuve sensible, produit dans les vaisseaux d'abord une foiblesse, et ensuite des engorgemens, dont la perte de la vue est une suite nécessaire.

Il est aisé actuellement de répondre à la question proposée plus haut, pourquoi les eunuques, qui n'ont point de semence, ne sont-ils pas exposés aux maladies que nous venons de décrire ?

Il y en a deux raisons très-suffisantes. La première, c'est que, s'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur, quand elle a été préparée et repompée, d'un autre côté, ils ne perdent point cette partie précieuse du sang destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changemens qui sont dûs à la semence préparée, et que j'ai indiqués plus haut ; mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on

pourroit, si l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphysiciens, distinguer la semence en *semence à faire*, *semen in potentiâ*; c'est cette partie précieuse des humeurs, que les testicules séparent : *et semence faite*, *semen in actu*. Si la première ne se sépare pas, la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée, et n'éprouve point les changemens qui en dépendent ; mais elle ne s'appauvrit pas ; elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas ; on reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se sépare et s'évacue, c'est alors une privation, un appauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidens qu'éprouvent les femmes, s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée que le sperme de l'homme, sa perte ne les affoiblit peut-être pas aussi promptement ; mais, quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus foible chez elles, et naturellement plus disposé au spasme, les accidens sont plus violens. Des excès subits les jettent dans des accidens analogues à celui d'un jeune homme dont j'ai parlé plus haut, page 34, et j'ai été le témoin d'un triste spectacle en ce genre. En 1746, une fille, âgée de vingt-trois ans,

défia six dragons Espagnols, et soutint leurs assauts pendant toute une nuit, dans une maison, aux portes de Montpellier. Le matin, on l'apporta en ville, mourante : elle expira le soir, baignée dans son sang, qui ruisseloit de la matrice. Il eût été intéressant de s'assurer si cette hémorragie étoit la suite de quelque blessure, ou si elle ne dépendoit que de la dilatation des vaisseaux, produite par l'action augmentée de cet organe.

---

## SECTION VIII.

*Causes de danger particulières à la masturbation.*

**L'**ON a vu plus haut que la masturbation étoit plus pernicieuse que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir par-tout une providence particulière, établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu, pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été astreints, dès leur création, à des lois qui en régissent nécessairement tous les mouvemens, et dont la divinité ne change l'économie que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrois avoir recours aux causes miraculeuses, que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est point le cas ici : tout peut très-bien s'ex-

plier par les lois de la mécanique du corps , et par celles de son union avec l'âme. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles a déjà été combattue par HYPOCRATE , qui , en parlant d'une maladie que les Scythes attribuoient à une punition particulière de Dieu , fait cette belle réflexion : » Il est vrai que » cette maladie vient de Dieu ; mais elle en » vient comme toutes les autres : elles n'en » viennent pas plus les unes que les autres , » parce que toutes sont une suite des lois de » la nature , qui régit tout (1) «.

SANCTORIUS , dans ses observations , nous fournit une première cause de ce danger particulier. » Un coït modéré est utile , dit - il , » quand il est sollicité par la nature : quand » il est sollicité par l'imagination , il affoiblit » toutes les facultés de l'âme , et sur-tout la » mémoire (2) «. Il est aisé d'expliquer pourquoi. La nature , dans l'état de santé , n'inspire des desirs que quand les vésicules séminales sont remplies d'une quantité de liqueur qui a acquis un degré d'épaississement qui en rend la résolution plus difficile ; et cela dénote que son évacuation n'affoiblira pas le corps sensiblement. Mais telle est l'organisation des parties génitales , que leur action et les desirs qui la suivent sont mis en jeu , non-seulement par

(1) De acre , locis et aquis. Foësius , p. 293.

(2) Sect. 6 , aphor. 35.

la présence d'une humeur séminale surabondante, mais que l'imagination a aussi beaucoup d'influence sur ces parties; elle peut, en s'occupant des desirs, les mettre dans cet état qui les produit, et le désir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux qu'il étoit moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin comme de ceux de tous les autres, qui ne sont mis en jeu à propos que quand ils le sont par la nature. La faim et la soif indiquent le besoin de prendre des alimens et de la boisson: si l'on en prend plus que ces sensations n'en exigent, le surplus nuit au corps et l'affoiblit. Le besoin d'aller à la selle et d'uriner, sont également marqués par de certaines conditions physiques; mais la mauvaise habitude peut si fort pervertir la constitution des organes, que la nécessité de ces évacuations cesse d'être dépendante de la quantité des matières à évacuer. L'on s'assujettit à des besoins sans besoin; et tel est le cas des masturbateurs. C'est l'imagination, l'habitude, et non pas la nature, qui les sollicitent. Ils soustraient à la nature ce qui lui est nécessaire, et ce dont par-là même elle se gardoit bien de se défaire. Enfin, en conséquence de cette loi de l'économie animale, que les humeurs se portent là où il y a une irritation, il se fait au bout d'un certain tems un afflux continuel d'humeurs sur ces parties; il arrive ce qu'HYPOCRATE avoit déjà observé: » Quand un homme exerce le coït,

» les veines séminales se dilatent, et attirent  
 » la semence (1) «.

On peut remarquer ici que l'Onanisme a un danger particulier pour les enfans, avant le tems de la puberté : il n'est pas commun, heureusement, de trouver des monstres de l'un ou de l'autre sexe, qui en abusent avant cette époque; mais il ne l'est que trop, qu'ils abusent d'eux-mêmes : un grand nombre de circonstances les éloigne d'un commerce débauché ou le modèrent : une débauche solitaire ne trouve point d'obstacle, et n'a point de bornes.

Une seconde cause, c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens, et qui est bien peint dans l'ONANIA anglais » Cette  
 » impudicité, dit-il, n'a pas plutôt subjugué  
 » le cœur, qu'elle poursuit le criminel par-  
 » tout; elle s'en saisit, l'occupe en tout tems  
 » et en tout lieu : au milieu des occupations les  
 » plus sérieuses, des actes de religion même,  
 » il est en proie aux desirs et aux idées las-  
 » cives qui ne l'abandonnent jamais(2) «. Rien  
 n'affoiblit autant que cette tension continuelle  
 de l'esprit, toujours occupé du même objet.

(1) De naturâ pueri, text. 22, Foës. p. 242.

(2) Pag. 17. L'on trouve un très-beau morceau sur la force et les dangers des habitudes voluptueuses, dans le nouveau *Traité de Pujati*, professeur à Padoue, et célèbre dès long-tems par d'excellens ouvrages. De victu febricitantium, p. 60.

Le masturbateur, uniquement livré à ses méditations ordurières, éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les siennes sur une seule question : et il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort qu'on pourroit comparer à celui d'un muscle long-tems et fortement tendu : il en résulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni par-là même détourner l'âme de cette idée ; c'est bien le cas des masturbateurs, ou une incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau, mélancolies, catalepsie, épilepsie, imbécilité, perte des sens, foiblesse du genre nerveux, et une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens ; en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention, dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux mêmes qui ne se vouent à rien (cette classe n'est que trop nombreuse), il en est qui n'y sont pas propres ; un air de distraction, d'embarras, d'étourdissement, n'en fait que des oisifs déplaisans. Je pourrois

(1) Voyez GAUBII, *Institutiones pathologicae*, parag. 529.

en citer, que cette incapacité de se fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste état qui met l'homme au-dessous de la brute, et qui le rend, à juste titre, l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premières causes, il en résulte nécessairement une troisième ; c'est la fréquence même des actes ; l'âme et le corps concourent, dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, pour solliciter à ce crime. L'âme, obsédée par les pensées immondes, excite les mouvemens lascifs ; et, si elle est distraite quelques momens par d'autres idées, les humeurs âcres, qui irritent les organes de la génération, la rappèlent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'observation seroient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvoient prévoir qu'ici un premier faux pas entraîne un autre ; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation ; qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent, la raison, qui devoit les contenir, s'affoiblira, et qu'enfin ils se trouveront en peu de tems plongés dans une mer de misère, sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer ! Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques momens, la fureur les replonge. L'on peut bien dire :

*Virtutem videant, intabescantque relictâ. PERS.*

Cependant le danger est proche , et le tems opportun de l'amendement est court.

. . . . . Cinis et manes et fabula fies.

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est. PERS.

Pendant que j'étudiois en philosophie à Genève, tems dont le souvenir me sera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le tems des leçons: il n'attendit pas long-tems son châtement, et il périt misérablement de consommation, au bout de deux ans. On trouve un fait semblable dans l'ONANIA (1). L'ingénieux auteur qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage, dans l'excellent journal latin qui paroissoit à Berne il y a quatre ans, raconte, à propos de cette observation, que tout un collège, trompoit quelquefois par cette manœuvre, l'ennui, et cherchoit à éviter un sommeil que leur inspiroient les leçons d'une métaphysique scholastique, qu'un très-vieux professeur leur faisoit en dormant (2); mais cette historiette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

(1) Page 129.

(2) Excerptum totius Italicæ et Helveticæ litteraturæ pro ann. 1759, t. 1, p. 93.

Le même auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent juge met à côté des meilleures productions de ce siècle, ce qui suit. On a découvert, il y a quelques années, dans une ville, qu'une société entière de garnemens, de quatorze et quinze ans, s'étoit réunie pour la pratique de ce vice, et toute une école en est encore infectée (1).

La santé d'un jeune prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son chirurgien le soupçonna, l'épia, et le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets-de-chambre l'avoit instruit; et qu'il étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant; ses forces se perdoient journellement, et on ne put le sauver qu'en le faisant garder à vue jour et nuit, pendant plus de huit mois.

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire, dans une de ses lettres.  
» Il faut bien des efforts, ce sont ses termes,  
» pour vaincre l'habitude qui nous est rap-  
» pelée à chaque instant. Je vous l'avoue en

(1) *De l'Expérience*, en Allemand, par ZIMMERMANN, t. 2, p. 400. Je tire ce fragment de ceux que son amitié pour moi l'a engagé à traduire en ma faveur; presque tous les autres orneront un ouvrage qui ne tardera pas à suivre celui-ci.

» rougissant, la vue d'un objet féminin, quel  
 » qu'il soit, fait naître chez moi des desirs.  
 » Je n'ai pas même besoin de ce secours ; ma  
 » sale âme n'est que trop portée à me repré-  
 » senter sans cesse des objets de concupis-  
 » cence. Cette passion ne s'allume plus chez  
 » moi : il est vrai que je me rappelle en même-  
 » tems tous vos avis : je combats ; mais ce  
 » combat même m'épuise. Si vous pouviez  
 » trouver le moyen de détourner mes pensées  
 » de cet objet, je crois que ma guérison seroit  
 » bien proche ».

L'on a déjà vu dans l'extrait de l'ONANIA, que la réitération fréquente, avoit produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée, rend incapable d'en avoir d'autres ; elle prend l'empire, et règne despotiquement : des organes sans cesse irrités, contractent une disposition morbifique, qui devient un aiguillon toujours présent, indépendant de toute cause externe. Il y a des maladies des parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner ; l'irritation réitérée des organes de la génération, y produit une maladie analogue. Il n'est point étonnant si le concours de ces deux causes, morale et physique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée est propre à effrayer salutairement les personnes chez lesquelles il y a encore quelques vestiges de raison et de pudeur !

Une quatrième cause de l'épuisement des masturbateurs, c'est qu'indépendamment même des émissions de semence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils se plaignent, les épuse considérablement. Toute partie qui est dans un état de tension, produit une dépense de forces, et ils n'en ont point à perdre; les esprits s'y portent en plus grande abondance, ils se dissipent, ce qui affoiblit; ils manquent aux autres fonctions; qui, par-là même, se font imparfaitement: le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident auquel cette quatrième cause rend les masturbateurs plus sujets, c'est une espèce de paralysie des organes de la génération, d'où naissent l'impuissance, par le défaut d'érection, et la gonorrhée simple, parce que les parties relâchées laissent échapper la véritable semence, à mesure qu'elle arrive, et suinter continuellement l'humeur que séparent les prostates; et qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urètre acquiert une disposition catarrheuse, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature que celle des pertes blanches des femmes: disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense, qui n'est point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poumon, mais qui attaque souvent tous les viscères creux, qu'on méconnoît, parce qu'on ne la soupçonne pas, et qu'on traite mal,

parce qu'on la méconnoît. Il seroit aisé de trouver, dans les observateurs, des exemples de cette maladie traitée pour une autre.

Un habile chirurgien me parloit un jour d'un homme qui, livré par une espèce de goût singulier, aux Vénus du plus bas étage, ne les connoissant guère que dans les coins des rues, et debout, tomba dans l'épuisement accompagné de maux de reins les plus cruels, et d'une atrophie ou desséchement des cuisses et des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paroissoit être une suite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut, après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer la pitié et l'effroi. Cette observation ne fournit-elle pas une cinquième cause des dangers ordinairement particuliers à la masturbation? Quand on perd ses forces par deux moyens à la fois, l'affoiblissement augmente bien considérablement. Une personne qui est debout ou assise a besoin, pour se maintenir dans ces situations, sur-tout dans la première, de faire agir un grand nombre de muscles; et cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes foibles, qui ne peuvent pas se tenir un instant debout sans éprouver une foiblesse; les malades, qui ne peuvent pas être assis sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de force. L'on sent  
par-là

par-là même que le même acte, dans les unes ou dans les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoiblissement dans les premiers que dans le dernier cas; et SANCTORIUS avoit déjà indiqué le danger de cette attitude : « Usus » coitûs stando , lædit ; nam musculos et eorum » utilem perspirationem diminuit «.

D'autres observations, bien constatées, fournissent une sixième cause, qui paroîtra peut-être bien foible, mais que des physiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivants transpirent; il s'exhale à chaque instant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement ténue, et qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même-tems une autre espèce de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, et les portent dans nos vaisseaux. Ce sont *des torrents invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de SENAC, qui sortent de notre corps, et qui y entrent (1) Il est démontré que, dans quelques cas, cette inspi-

(1) L'on peut voir la démonstration de cette vérité dans l'endroit que je cite, l. CCCXLIII, parag. 7, du *Traité du Cœur*; ouvrage qui n'auroit rien laissé à désirer, si son illustre auteur, en annonçant une seconde édition, ne nous avoit pas appris qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand homme peut se surpasser lui-même, et voir un point de perfection que les autres ne desirerent même pas.

ration est très-considérable. Les personnes fortes expirent plus ; les foibles, qui n'ont presque point d'atmosphère propre, inspirent davantage ; et cette partie expirée, ou cette transpiration des personnes bien portantes, contient quelque chose de nourricier et de fortifiant, qui, inspiré par une autre, contribue à lui donner de la vigueur. Ce sont ces observations qui expliquent comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces ; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards, à qui on l'a conseillée ; pourquoi cela affoiblit la jeune personne, qui perd sans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaisons foibles, corrompues, putrides, qui lui nuisent. L'on transpire plus dans le temps du coït que dans un autre, parce que la force de la circulation est augmentée. Cette transpiration est peut être plus active, plus spiritueuse que dans tout autre tems ; c'est une perte réelle que l'on fait, et qui a lieu, de quelque façon que se fasse l'émission du sperme, puisqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït, elle est réciproque, et alors l'un inspire ce que l'autre expire. Cet échange est mis hors de doute par des observations sûres. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, un homme qui n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun symptôme vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme, qui,

dans le même instant, lui rendit la galle en échange. L'un, dans ce cas, compense les pertes de l'autre. Dans celui de la masturbation, le masturbateur perd et ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une septième différence entre ceux qui se livrent aux femmes, et les masturbateurs ; différence qui est toute au désavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'âme, et qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, et dont elle diffère du tout au tout ; cette joie, dis-je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, rétablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force, et l'observation le prouve. SANCTORIUS l'a remarqué. » Après un coït excessif, dit-il, avec une femme qu'on aimoit et qu'on désiroit, l'on n'éprouve pas la lassitude qui devoit être la suite de cet excès, parce que la joie que l'âme éprouve, augmente la force du cœur, favorise les fonctions, et répare ce qu'on a perdu. » C'est sur ce principe que VENETTE, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuise moins qu'avec une

laide. » La beauté a des charmes qui di-  
 » latent notre cœur, et qui en multiplient les  
 » esprits. Il faut croire, avec Saint Chry-  
 » sostôme, que, s'excitant contre les lois  
 » de la nature, le crime est beaucoup plus  
 » grand de ce côté-là que de l'autre. « Et  
 peut-on douter que la nature n'ait attaché  
 plus de joie aux plaisirs procurés par les  
 moyens qui sont dans ses voies, qu'à ceux  
 qui y repugnent ?

Loin des plaisirs que le remords doit suivre.

*Miseri quorum gaudia crimen habent.*

Une huitième et dernière cause qui aug-  
 mente les dangers de la masturbation, c'est  
 l'horreur des regrets dont elle doit être sui-  
 vie, quand les maux ont dessillé les yeux  
 sur le crime et sur ses dangers.

Et s'il en est qui soient dans ce cas, ce  
 sont les masturbateurs. Quand le voile est  
 tombé, le tableau de leur conduite se pré-  
 sente sous les faces les plus hideuses ; ils se  
 trouvent coupables d'un crime dont la jus-  
 tice divine ne voulut pas surseoir la puni-  
 tion, et qu'elle punit sur-le-champ de mort,  
 d'un crime réputé très-grand crime par les  
 païens même :

*Hoc nihil esse putas : scelus est, mibi crede, sed  
 ingens*

*Quantum vix animo concipis ipse tuo. MART.*

La honte qui les suit augmente infiniment leur misère. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystère, et ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur qui ose avouer son infamie? Et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystère, ne doit-elle pas être, à ses propres yeux, une preuve du crime de ces actes? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux? On lit, dans plusieurs lettres de l'Onania: « J'aimerois mieux » mourir que de paroître devant vous après » un tel aveu ». L'on est, en effet, et l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, dont elle se sert pour conserver l'espèce, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi ou par la santé: c'est un homme emporté par la passion, qui s'oublie; l'on est bien plus porté à le justifier que celui qui pèche en violant toutes les lois, en renversant tous les sentimens, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la société, s'il en étoit connu, cette idée doit le bourreler sans cesse. » Il me sem-  
» ble, me marquoit un de ces criminels, dans

la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, » que chacun lit sur mon visage » l'infâme cause de mon mal, et cette idée » me rend la compagnie insoutenable ». Ils tombent dans la tristesse et dans le désespoir : on en a vu des exemples dans la quatrième section de cet ouvrage ; et ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue, sans avoir, ce qui est affreux pour un criminel, aucun prétexte de justification, aucun motif de consolation. Et quels sont ces effets de la tristesse ? Le relâchement des fibres, le ralentissement de la circulation, l'imperfection des digestions, le manque de nutrition, les obstructions occasionnées par ces resserremens, qui paroissent être l'effet le plus particulier de la tristesse ; ces épanchemens d'humeurs qui sont une suite des resserremens : *les couloirs du foie se ferment*, dit de SENAC, *et la bile se répand par tout le corps* ; les spasmes, les convulsions, les paralysies, les douleurs, l'augmentation de l'angoisse à l'infini ; tous les accidens qui peuvent être une suite de ceux-ci.

Il est inutile de m'étendre davantage sur les dangers particuliers à la masturbation ; ils ne sont que trop réels et trop démontrés : je passe aux moyens de guérison.

## ARTICLE III.

*La Curation.*

## SECTION IX.

*Moyens de guérison proposés par les autres médecins.*

IL y a quelques maladies dans lesquelles on est presque sûr du succès des remèdes. Celles qui sont les suites des épuisemens vénériens, et, à plus forte raison, de la masturbation, n'entrent pas dans cette classe; et le pronostic qu'on peut en faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. HYPOCRATE a annoncé la mort. » C'est » une misérable maladie, dit BOERHAAVE : je » l'ai vue souvent, je n'ai jamais pu la gué- » rir (1) ». VAN SWIETEN traita sans succès, pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir misérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu soulager. Cependant, ces exemples ne doivent pas décourager : l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve, dans la collection de l'ONANIA, dans les observations

(1) Leçons sur les Instituts, parag. 776.

des médecins : ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où HYPOCRATE donne la description de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation.

» Quand le malade se trouve dans cet état,  
 » dit-il, faites-lui des fomentations par tout  
 » le corps, ensuite, donnez-lui un remède  
 » qui le fasse vomir, après cela, un autre  
 » qui purge la tête, ensuite un qui purge par  
 » en bas. Il faut entreprendre cette cure, sur-  
 » tout au printems. Après les purgatifs, l'on  
 » donne le petit-lait ou le lait d'ânesse; après  
 » cela, le lait de vache pendant quarante  
 » jours. Pendant qu'il boira le lait, il ne man-  
 » gera point de viande, et on lui donnera le  
 » soir une bouillie de froment. Après avoir  
 » fini l'usage du lait, on le nourrira des viandes  
 » les plus tendres, en commençant par une  
 » petite quantité, et on le reengraissera par  
 » ce moyen. Il évitera, pendant un an, toute  
 » débauche, tout exercice vénérien, et tout  
 » autre exercice immodéré; il se bornera à  
 » des promenades, dans lesquelles il évitera  
 » le froid et le soleil «.

L'on voit qu'HYPOCRATE commence la cure par un vomitif et par une purgation : son autorité pourroit faire loi; et cette loi, dans le plus grand nombre des cas, seroit nuisible. Il est aisé de se retirer de cei embarras, en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que

dans

dans la vue de détourner la fluxion qu'il supposoit se jeter de la tête sur l'épine du dos, et que, dans un autre endroit, il met ceux qui sont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des personnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, » parce que, non-seulement ils ne peuvent leur faire aucun bien, mais qu'au contraire, ils peuvent leur faire du mal (1) ». Ainsi, c'est cette dernière règle qui doit être regardée comme générale; la première forme une exception, et une exception qui même paroît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui, et qui ne doit, par-là même, avoir aucune force.

On trouve, dans la dissertation d'HOFFMAN, que j'ai déjà souvent citée, deux observations qui doivent rendre très-circonspect sur l'usage de l'émétique : je les rapporterai l'une et l'autre. Un homme de cinquante ans, s'étant livré pendant long-tems à des excès en femmes, tomba dans la langueur, la maigreur, la consommation; sa vue diminua insensiblement; enfin il ne voyoit les objets que comme à travers un nuage : ce fut à cette époque qu'il prit un émétique, pour prévenir la fièvre qu'il craignoit, après un long usage de viande de cochon fumée : le remède lui fit

(1) De ratione victus in morbis acutis, Foës. p. 405, 406.



enfler la tête , et le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique , qui éprouvoit un obscurcissement dans la vue , toutes les fois qu'elle avoit commerce avec un homme , ayant prit un émétique , perdit entièrement la vue (1).

BOERHAAVE paroît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. » Il y a peu d'espérance de guérison ; le lait passe trop facilement ; l'exercice à cheval ne fait aucun bien à ces sortes de malades , et ils se plaignent que ces remèdes les affoiblissent : effectivement l'exercice rend , dans l'erreur de leurs songes , l'écoulement de la semence plus abondant , et leur ôte en même-tems leurs forces. Lorsque le jour reparoît , ils ne quittent leurs lits que baignés de sueur et affoiblis par le sommeil même ; ils ne peuvent supporter les aromatiques , dont les effets sont aussi dangereux. Les seules ressources , dans ce cas , sont les bons alimens , un exercice modéré du corps , les bains des pieds , et les frictions faites avec précaution « (2).

Parmi les consultations de ce grand homme , que DE HALLER a ajoutées à l'édition qu'il en a procurée , il y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout-à-fait inepte aux plaisirs de l'amour. » Un homme de trente ans s'est si

(1) De morbis à nimiâ vener. 8, 24 et 26.

(2) Instit. de Med. t. 7, p. 215.

» fort affoibli les organes de la génération,  
 » que le sperme s'écoule toutes les fois qu'il  
 » a quelque commencement d'érection ; car  
 » elle n'est jamais complète (1), et la se-  
 » mence n'est point lancée avec force, mais  
 » elle s'écoule goutte à goutte, ce qui le rend  
 » impuissant ; il a la mémoire, l'estomac,  
 » les reins et les jambes totalement affoi-  
 » blis «.

BOERHAAVE répondit : » Ces maladies sont  
 » toujours extrêmement difficiles à guérir ; elles  
 » ne se déclarent presque jamais que lorsque  
 » le corps affoibli fait que les remèdes restent  
 » sans effet. On peut essayer ce que produi-  
 » ront les suivans : 1°. Un régime sec et léger,  
 » composé d'oiseaux, de viande de bœuf,  
 » de mouton, de veau, de chevreau, rôtie  
 » plutôt que bouillie ; d'une petite quantité  
 » de bière excellente, de peu de vin, mais  
 » d'un vin très-fortifiant. 2°. Beaucoup d'exer-  
 » cice, augmenté peu-à-peu jusqu'au com-  
 » mencement de lassitude, et toujours à jeûn.  
 » 3°. Des frictions avec une flanelle parfumée  
 » de la fumée d'encens, sur les reins,  
 » le bas-ventre, le pubis, les aines, le scro-  
 » tum, faites régulièrement le soir et le matin.

(1) Ce symptôme est très-fréquent parmi les per-  
 sonnes qui se sont épuisées, et il contribue à entrete-  
 nir l'épuisement ; la plus petite tentation produit un  
 commencement d'érection, qui est suivie d'un écou-  
 lement.

» 4°. Il faut prendre de deux en deux heures,  
 » pendant le jour, une demi-dragme de l'o-  
 » piat suivant.

» *R. terræ japon. dr. IV. opopanac. dr.*  
 » *V. cort. peruv. dr. VI. cons. rosat. rubr.*  
 » *unc. I. oliban. dr, II. succ. acac. unc.*  
 » *ss. syrup. Kerm. q. s. f. l. a. cond.*

» Et l'on boira par-dessus demi-once du  
 » vin médicinal.

» *R. Rad. caryophill. mont. Pæn. mar.*  
 » *aa. unc. I. cort. rad. cappar. tamarisc.*  
 » *aa. unc. I. ss. lign. agalloch. veri. unc.*  
 » *I. vin. gall. alb. libr. VI. f. l. a. vin.*  
 » *med. «.*

J'espère, ajoutoit BOERHAAVE, que le malade sera guéri, après en avoir fait usage deux mois. Mais il ne voulut point s'en servir, et il mourut au bout de quelques semaines, d'une dyssenterie maligne. Quel eût été l'effet du remède? C'est ce qu'on ne peut pas deviner. ZIMMERMAN m'a écrit qu'il en avoit fait faire usage à un malade, pendant deux mois, sans aucun succès.

HOFFMAN indique les précautions qu'il faut prendre, et les moyens qu'il faut employer.  
 » Il faut éviter tous les remèdes qui ne con-  
 » viennent pas aux personnes foibles, et qui  
 » peuvent affoiblir un corps déjà énérvé : tels  
 » sont tous les astringens, ceux qui sont  
 » trop rafraîchissans, les saturnins, les ni-  
 » treux, les acides, et sur-tout les narcoti-

» ques ; ils nuisent tous dans le cas de cette  
» espèce , et malheureusement on ne laisse  
» pas que d'en faire souvent usage.

» Le but qu'on doit se proposer , c'est de  
» rétablir les forces et de rendre aux fibres  
» le ton qu'elles ont perdu. Les remèdes  
» chauds , volatils , aromatiques , ceux qui  
» ont une odeur forte et agréable , ne con-  
» viennent pas ici ; il ne faut que des ali-  
» mens doux , et propres à réparer cette subs-  
» tance nutritive , gélatineuse , que les éva-  
» cuations immodérées ont détruites : tels sont  
» les bouillons forts de bœuf , de veau , de  
» chapon , avec un peu de vin , de suc de ci-  
» tron , de sel , de noix muscade , et de clous  
» de girofle. On joint avec succès à cet usage  
» celui des remèdes qui favorisent la trans-  
» piration , et qui raniment le ton languissant  
» des fibres «.

Dans une autre consultation , pour un mas-  
turbateur , il ordonnoit de prendre tous les  
matins une mesure de lait d'ânesse , coupé  
avec un tiers d'eau de Selter.

Il seroit inutile de citer les préceptes ou  
les observations d'autres auteurs. Je me con-  
tenterai de rapporter un cas très-utile , tel  
qu'il se trouve dans une thèse de WESZPRIME,  
qui renferme quatorze observations toutes in-  
téressantes (1).

(1) C'est la septième observation. Cette thèse , bien  
digne d'être lue , se trouve , avec un très-grand nom-

W. Conybeare , âgé de trente ans , avoit depuis six ans la vue si obscurcie , sans aucun vice apparent dans l'œil , qu'il voyoit tous les objets comme à travers d'un nuage épais. Il avoit été successivement dans les trois hôpitaux les plus célèbres de Londres , Saint-Thomas , Saint-Barthelemy et Saint-Georges : enfin , il y a deux ans qu'il se rendit dans le nôtre. Partout , après les autres remèdes , on avoit essayé si la salivation mercurielle pourroit le guérir de cette espèce de goutte sereine. Les médecins étoient lassés , et le malade entièrement découragé. L'interrogeant en particulier , et avec beaucoup de soin , sur sa maladie , il me dit que , de tems en tems , il se sentoit mal tout le long de l'épine du dos , sur-tout quand il se courboit pour prendre quelque chose ; que ses jambes étoient si foibles , qu'il pouvoit à peine être debout une minute sans s'appuyer , autrement les jambes lui trembloient , et il avoit un ver-

bre d'autres petits ouvrages presque tous excellens , et introuvables partout ailleurs , dans la belle collection de thèses-pratiques , que HALLER , qui desiroit l'avancement de la médecine , avec autant de zèle que de discernement , s'est donné la peine de publier sous ce titre : *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*. Lausann. 1758. Le nom de l'éditeur est le garant du mérite de l'ouvrage , qui va devenir une des bases des bibliothèques de pratique. La pièce que je cite est *Stephani Weszprimy observationes medicæ*. Trajecti 1756. Voyez t. 6 , p. 804.

tige et un éblouissement ; que sa mémoire étoit si fort affoiblie , que quelquefois il paroissoit stupide ; et je vis moi-même qu'il étoit extrêmement décharné. Tout cela me fit soupçonner que la goutte sereine pourroit bien n'être qu'un symptôme d'une maladie plus fâcheuse , et que le malade étoit attaqué d'une véritable consommation dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais souillé de l'abominable crime d'Onan , qui détruit entièrement les parties balsamiques du fluide nerveux. Après bien des délais , il l'avoua , en rougissant. Je lui ordonnai de prendre le soir deux pilules mercurielles , dont chacune contenoit six grains de mercure doux , et le lendemain une once de sel purgatif , et de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme , je le fis vivre , suivant l'ordonnance d'HYPOCRATE , dans un cas semblable , uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il se faisoit frotter deux ou trois fois par semaine , en se couchant. A la fin de cette cure , il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conseillai ensuite le bain froid , pendant trois semaines ; il le prenoit à jeûn , à huit heures du matin , de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire minéral et le julep volatil , auxquels il joignoit les frictions et les bains de pied. Ces

secours rétablirent si bien sa santé , qu'il vouloit reprendre l'exercice de sa profession , qui étoit la boulangerie ; mais je lui conseillai de se vouer à quelqu'autre , craignant que l'inspiration de la farine qui s'élève en pétrissant , ne formât , dans un estomac et dans une poitrine encore foibles , une colle , dont les effets auroient pu être dangereux.

STHELIN soulagea le malade dont j'ai parlé , sect. 2 , page 15 , par des bains fortifiants , la teinture de mars de Ludovic , et des bouillons apéritifs.

Les principaux remèdes de l'ONANIA , sont des secrets qu'il s'est réservé. L'on voit en général , et cette observation est importante , qu'il n'employoit aucun évacuant , et que les roborans seuls en étoient la base , sous le nom de teinture fortifiante , *the strentheming tincture* , et de poudre prolifique , *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible ; mais , ce sont les termes de l'auteur , ils *enrichissent* , ils *fortifient* , ils *nourrissent* les parties génitales de l'un et de l'autre sexe ; ils leur donnent une nouvelle force , ils favorisent la génération de la semence ; ils relèvent puissamment les forces d'une nature accablée (1) ; en un mot , comme tous les secrets , ils opèrent tout ce qu'on leur demande. Il y a un

(1) Onania , p. 177.

troisième remède inconnu , sous le nom de portion restaurante , qui agit aussi très-efficacement ; et , en effet , si l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remèdes , ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes* , il donne quelques formules ; l'une est une potion composée d'ambre , d'aromates et de quelques autres remèdes de la même classe ; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles , de baumes , de teintures âcres ; l'une et l'autre de ces compositions me paroissent trop stimulantes , et , comme elles n'ont pour elles aucune expérience , j'en omets la description : il en indique deux autres qui paroissent plus convenables.

#### *Décoction.*

*R. Flor. siccat. lamii (1) mpl. VI. radic. cyper. et galang. aa. unc. II. rad. bistort. unc. I. rad. osmund. regal. unc. II. flor. ros. rubr. mpl. IV. Ichthyocoll. unc. III.*

*Scissa tuf. mixt. cum aquæ quart. VIII. ad quartæ part. evaporat. coquant. pour prendre tous les jours un quart (2).*

(1) Il ne désigne point l'espèce : ce ne peut être que le *lamium album* hite archangel , ou le *lamium maculatum*.

(2) Le quart anglais est la même mesure que la pinte de Paris.

*Injection.*

*R. Saccari Saturni vitriol. alb. alum. rup. aa. dr. ʒ. aq. chalyb. fabror. pint. ʒ. ss. per dies decem igne arenæ digerantur: add. spir. vin. camphr. cochl. III.*

On trouvera de très-sages vues applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroître, intitulé : *Précis de Médecine-pratique*, par LIEUTAUD, médecin des enfans de France, qui, après s'être fait un nom distingué parmi les anatomistes et les physiologistes, vient de s'assurer, par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les praticiens. Les chapitres relatifs à la consomption dorsale, sont ceux qui ont pour titre : *Calor morbosus*, chaleur morbifique ; maladie, pour le dire en passant, très-fréquente, dont personne n'avoit parlé, que l'on traite souvent très-mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, et dont LIEUTAUD a développé le premier les symptômes, la nature et le traitement ; *vires exhaustæ*, l'épuisement ; et *anæmia*, qu'on peut traduire *le manque de sang*, chapitre très-intéressant, qui est tout entier à l'auteur.

LEWIS, dont je n'avois point pu me procurer l'ouvrage avant l'impression de la première édition du mien, est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le

plaisir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, et que nous employions les mêmes remèdes, sur-tout le kina et les bains froids, conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode que nous avons suivie l'un et l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la section suivante, ma propre pratique.

» La cure de cette maladie, dit cet habile  
» médecin, dépend de deux articles; ce qu'il  
» faut éviter et ce qu'il faut faire: et les  
» remèdes n'ont aucune efficacité, si l'on n'ap-  
» porte pas une grande attention à tout ce qui  
» regarde les choses non naturelles, ou toutes  
» les branches du régime. Un air sain est de  
» la plus grande importance. La diète doit  
» être fortifiante sans échauffer. Le sommeil  
» ne doit pas être trop long, et il faut dormir  
» à des heures convenables. L'on doit prendre  
» un exercice modéré, sur-tout à cheval. Si  
» les évacuations naturelles se font irréguliè-  
» rement, il faut les mettre dans l'ordre. Le  
» malade doit chercher à se distraire par la  
» compagnie, ou par les plaisirs innocens.

» Tous les remèdes doivent être tirés de  
» deux classes, les balsamiques et les forti-  
» fians (1) ».

(1) A Practical Essai, p. 20, 25 et 34.

Il recommande toujours, au lieu du thé, qui est toujours, dit-il, très-nuisible aux nerfs, l'infusion de mélisse ou de menthe, en mettant, dans chaque tasse, une cuillerée d'une mixture balsamique, composée de crème et de jaunes d'œufs battus ensemble, avec deux ou trois gouttes d'huile de cannelle (1), ce qui fait une boisson dont le palais et l'estomac s'accoutument très-bien, comme j'ai eu l'occasion de le remarquer moi-même; et ce remède est en effet véritablement balsamique et fortifiant. Mais je placerai ici une remarque qui peut être utile; c'est que LEWIS indique, parmi les fortifiants qu'il conseille, les remèdes tirés du plomb (2); et je me fais un devoir d'avertir que, malgré son autorité et celle de quelques autres médecins respectables, l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison, de l'aveu presque unanime de tous les médecins: j'en ai vu les effets les plus tristes, et l'impudente imprudence des charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver, comme celui de quelques autres poisons, qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connoître ses dangers et ses vertus, et qu'on ne l'indique pas, sans précaution, dans des ouvrages destinés au public.

(1) Sect. 10, p. 17. Robuisson, consomp. p. 98.

(2) Ibid, p. 26, 28.

Je finirai cette section par la méthode que STORK emploie dans ces maladies ; elle est très-simple et très-efficace. En comparant toutes ces méthodes, on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes, qu'elles tendent au même but, et qu'elles emploient des moyens très-ressemblans les uns aux autres ; conformité qui fait l'éloge de la méthode, et inspire de la confiance. » On commence, dit » STORK, par les nourrir de bouillons succu- » lens. Le riz, les gruaux d'avoine, ceux » d'orge, cuits avec du bouillon ou du lait, » et le lait, sont très-utiles ; mais il faut ob- » server d'en faire prendre peu et souvent. » Si l'estomac étoit si fort affoibli, comme » cela arrive quelquefois, quand la maladie » a fait de grands progrès, qu'il ne pût pas » même soutenir ces alimens sans de grandes » angoisses, il faut donner une nourrice au » malade, ce qui en a quelquefois tiré de » l'état le plus fâcheux. On redonne de la » force et de l'action aux fibres relâchées par » l'usage du vin avec le fer, le kina et la » cannelle : dès que le malade a assez de force » pour se promener, il lui est extrêmement » utile d'aller dans un air de campagne très- » pur ou de montagne (1) ».

(1) Medicus annuus. t. 2, p. 216.

## SECTION X.

*Pratique de l'auteur.*

IL y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause, et par-là même, de déterminer l'indication, et de régler le traitement ; mais qui se guérissent avec assez de facilité, quand on est parvenu à ce point ; il n'en est pas de même dans la consommation dorsale. L'on sait quelle est la maladie ; l'on en connoît la cause : c'est, comme le dit LEWIS, » une espèce particulière de consommation, dont la cause prochaine est une foiblesse générale des nerfs ». L'indication est aisée à former ; l'on ne peut pas être partagé, par-là même, sur l'essentiel du traitement ; mais souvent, le meilleur traitement échoue : c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la foiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides sont les causes du mal. Il dépend de toutes les parties : il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affoiblies ; mais, comme les mêmes remèdes servent à les rem-

plir toutes, il est inutile de les détailler ici ; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la médecine, et qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent, croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, et qu'avec de bons alimens et des cordiaux dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aisément : de tristes expériences ont, au contraire, appris aux plus grands médecins, que rien n'étoit plus difficile.

» Il est bien aisé, dit GOTTER, de diminuer les forces ; l'on n'a presque aucun secours pour les réparer (1) ». On le comprendra aisément, si l'on réfléchit que les alimens et les remèdes ne sont autre chose que les instrumens dont la nature se sert pour s'entretenir, réparer ses pertes, et remédier aux dérangemens qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature ? » L'aggrégat des forces du corps, distribuées harmoniquement ». C'est la force vitale, distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui est en défaut ; c'est l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus ; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment, sous la pierre, le bois et le mortier, sans qu'il se répare un

(1) De perspir. incens. p. 504.

seul pouce de muraille. Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces ; les alimens ne réparent point, et les remèdes n'agissent point. J'ai vu des estomacs si affoiblis, que les alimens n'y reçoivent pas plus de préparation que dans un vaisseau de bois ; quelquefois ils s'y arrangent suivant les lois de leurs gravités spécifiques ; et, quand enfin une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids, on les voit ressortir successivement par un léger effort, très-séparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long séjour, ils s'y corrompent, et on les vomit tels qu'ils seroient, si on les eût laissés gâter dans un bassin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on espérer des alimens, dans des cas de cette espèce ?

L'épuisement n'est pas aussi considérable dans tous : il en est dans lesquels les forces ne sont qu'affoiblies, sans être totalement détruites ; il reste alors quelques ressources dans les alimens, et même dans les remèdes. Ce qui reste de la nature, tire quelque parti des premiers, et les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce sont les secours étrangers dont on aide l'architecte, pour qu'il puisse travailler à son ouvrage, en dépensant le moins possible de ses forces ; c'est d'autres fois le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible, pour qu'il fasse

un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté et de prudence pour savoir juger d'un coup-d'œil la profondeur du boubier, la force de l'animal, et les comparer ! Si l'ouvrage est au-dessus de ses forces, ce coup d'éperon l'obligera, il est vrai, à un effort ; mais, si cet effort ne peut pas le mettre au bon chemin, il ne fera que l'épuiser totalement.

La foiblesse produite par la masturbation offre une difficulté dans le choix des remèdes fortifiants, qui ne se présente pas dans d'autres cas, c'est qu'il faut éviter avec grand soin ceux qui, en irritant, pourroient réveiller l'aiguillon de la chair. C'est une loi de la mécanique animale, si différente de l'inanimée, et si peu soumise aux mêmes règles, que, quand les mouvemens s'augmentent, l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont les plus susceptibles : ce sont, chez les masturbateurs, les parties génitales ; c'est donc dans ces parties que l'effet des remèdes irritans se manifestera le plus sensiblement ; et les suites dangereuses de cet effet ne peuvent rendre trop circonspect sur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être ? c'est ce que j'examinerai, après avoir détaillé le régime. Je suivrai, dans ce détail, la division ordinaire des six choses non naturelles ; l'air, les alimens, le som-

meil, les mouvemens, les évacuations naturelles et les passions.

*L'air.*

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons, et même une beaucoup plus considérable. Ceux qui savent à quel point cette première influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets connoissent non-seulement la rivière, mais encore l'endroit de la rivière où un poisson a été pris, et qu'ils distinguent :

. . . . Lopus hic Tiberinus, an alto  
Captus hiet, pontesne inter jactatus, an amnis  
Ostia sub Tusci ?

Ceux-là, dis-je, sentiront combien il importe pour les malades de respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui sont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite sans l'aérer ; ceux qui auront côtoyé des marais dans les chaleurs, habité dans des lieux bas, entourés d'éminences de tous côtés ; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans la campagne, qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi, avant ou après une pluie ; tous ces gens-là, dis-je, comprendront comment l'air peut influer sur la santé.

Temperie cœli corpusque animusque juvatur.

OVID,

Les foibles ont plus besoin du secours d'un air pur que les autres ; c'est un remède qui agit ( et c'est peut-être le seul ) sans le concours de la nature, sans employer ses forces ; il est par-là même de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale , c'est un air sec et tempéré ; un air humide , un air trop chaud sont pernicious. Je connois un malade de cette espèce , que les grandes chaleurs jettent dans un épuisement total , et dont la santé varie en été , suivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid est beaucoup moins à craindre ; et cela doit nécessairement être ainsi : la chaleur relâche les fibres déjà trop lâches , et dissout les humeurs déjà trop fondues ; le froid , au contraire , remédie à ces deux maux. Quand les Caraïbes sont attaqués de paralysie , à la suite de ces terribles coliques convulsives auxquelles ils sont sujets , lorsqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque , on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays ; et ce seul changement d'air opère toujours très-favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air , c'est qu'il ne soit point chargé de particules nuisibles , qu'il n'ait point perdu , par son séjour dans des lieux habités , cette espèce de qualité vivifiante qui en fait toute

l'efficace, et qu'on pourroit appeler l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux; et tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien aérée et jonchée d'herbes, d'arbres et d'arbrisseaux.

Que le malade, dit ARETÉE (1), demeure auprès des prés, des fontaines et des ruisseaux, les exhalaisons qui en émanent, et la gaieté que ces objets inspirent, fortifient l'âme, animent les forces, et rétablissent la vie. L'air de la ville, sans cesse inspiré et expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectes, réunit les deux inconvénients d'avoir moins de cet esprit vital, et d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possède les deux qualités opposées; c'est un air vierge, et un air imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatil, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, et de la vapeur de la terre, qui elle-même est très-salubre. Mais il seroit inutile de se choisir une demeure dans un bon air, si on ne le respiroit pas; l'air des chambres, si on ne le renouvelle pas continuellement, est à-peu-près le même dans toutes: ce n'est presque pas en changer, que de passer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la salubrité d'une atmos-

(1) De curat. acutor, l. II, c. III, p. 102.

phère saine, qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foiblesse ne permettent pas de s'y transporter, l'on doit renouveler plusieurs fois par jour l'air dans la chambre, non pas en ouvrant simplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faisant passer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout-à-la-fois dans deux ou trois endroits opposés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais alors il convient de soustraire le malade à une trop grande impression, ce qui est toujours très-aisé.

Il est aussi extrêmement important de respirer l'air du matin : ceux qui s'en privent pour rester dans une atmosphère étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au et peut-être au plus fortifiant de tous les remèdes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout son principe vivifiant; et la rosée qui s'évapore peu - à - peu, après s'être chargée de tout le baume des fleurs sur lesquelles elle a séjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une essence de plantes qu'on inspire continuellement, et dont rien ne peut suppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on sent pendant le reste du jour, en est une preuve à la portée de tout le monde, plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vu encore très-récemment les effets les

plus sensibles sur quelques personnes valétudinaires, sur celles sur-tout qui étoient hypocondriaques ; elles éprouvoient de la manière la plus marquée, que, si elles humoient l'air au lever du soleil, elles se sentoient beaucoup plus gaies le reste du jour ; et ceux qui le passoient avec elles, n'auroient pas pu se tromper à cette marque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consommation dorsale, qui sont si souvent hypocondriaques. Le retour de la gaieté démontre seul, d'une façon invincible, un amendement général dans la santé.

#### *Les alimens.*

L'on doit être guidé, dans le choix des alimens, par ces deux règles : 1<sup>o</sup>. Ne prendre que des alimens qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, et qui se digèrent aisément. C'est l'aphorisme de SANCTORIUS : *Coïtus immoderatus postulat cibos paucos et boni nutrimenti* (1). 2<sup>o</sup>. Éviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces, et rien ne détruit plus la force des fibres animales, qu'une extension forcée ; ainsi si l'on dilatoit l'estomac par la quantité des alimens on l'affoibliroit journellement. D'ailleurs, s'il est trop rempli, les personnes foibles éprou-

(1) Sect. 6, aph. 22.

vent un état de mal-aise, d'angoisse, de foiblesse et de mélancolie, qui augmente tous leurs maux. L'on prévient ces deux inconvéniens, en choisissant des alimens tels que je les ai indiqués, et en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il est essentiel qu'ils puissent donner aisément ce qu'ils ont de nutritif. L'estomac n'étant pas en état de digérer ce qui se digère difficilement, son action, extrêmement languissante, seroit totalement détruite par des alimens, ou trop durs, ou propres à diminuer ses forces.

L'on peut, sur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas, et de ceux qu'on doit exclure. Dans la dernière classe sont toutes les viandes naturellement dures et indigestes, telles que celles de cochon, toutes celles de vieilles bêtes, celles que l'art a durci au moyen du sel et de la fumée, préparation qui les rend en même-tems âcres; toutes celles qui sont trop grasses: les autres graisses quelconques, qui relâchent les fibres de l'estomac, diminuent l'action déjà trop foible des sucs digestifs, restent indigestes, disposent à des obstructions, et acquièrent, par leur séjour, un caractère d'âcreté qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'insomnie, de l'angoisse, de la fièvre. Il n'y a rien, en un mot, dont les personnes qui ne digèrent pas, doivent se garder avec plus de soin que

des choses grasses. Les pâtes non fermentées, sur-tout quand elles sont pétries avec des graisses, sont une autre espèce d'aliment très-fort au-dessus des forces d'un mauvais estomac. Les herbes potagères, en produisant des gonflemens qui le distendent, et qui gênent en même-tems la circulation dans les parties voisines, sont également nuisibles; tels sont généralement toutes les espèces de choux, les légumes à cosse, et ceux qui ont un goût et une odeur extrêmement âcres; dernière qualité qui les rend nuisibles, indépendamment des flatuosités.

Les fruits, qui sont si salutaires dans les maladies aiguës et inflammatoires, dans les obstructions, surtout dans celle du foie, et dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affoiblissent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'estomac; ils augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux; mal digérés, ils fermentent dans l'estomac et dans les intestins, et cette fermentation développe une quantité étonnante d'air, qui produit des distensions énormes, qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considérable chez une femme, pour avoir mangé trop de fruits rouges, vingt-quatre heures après une couche très-heureuse, que le ventre étoit tendu au point de devenir livide: elle étoit dans l'assoupissement, et son pouls presque

que imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premières voies un principe acide, propre à occasionner plusieurs accidens fâcheux : ainsi il faut presque entièrement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus ont les mêmes inconvéniens, et méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des alimens défendus soit long, celui des alimens permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, et bien nourris : telles sont sur-tout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'Inde, de perdreaux. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvéniens qui ne permettroient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas.

L'on doit non-seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure façon, c'est de les rôtir à un feu doux, qui conserve leur suc, et qui ne les dessèche pas, ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succulent, et restent incapables de nourrir ; souvent elles ne sont que des fibres charnues dénuées de leurs sucs, et chargées d'eau,

également insipides au goût et indigestes à l'estomac. Il est très-ordinaire de voir des personnes foibles , fort éloignées de tout soupçon de friandise , qui ne peuvent point en manger sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres , moins elles soutiennent cette préparation , qu'on devoit réserver , quant aux malades , pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourrissant.

Quelques soins qu'on donne à la préparation de la viande , il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer : on est réduit à ne leur en donner que le jus , qu'on exprime après l'avoir fait médiocrement cuire ; mais , comme il se corromploit très-aisément , il faut y joindre un peu de pain , et une petite dose de jus de citron , ou un peu de vin : un tel mélange est tout ce qu'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites et écrasées dans le bouillon , en relèvent le goût , et le rendent peut-être encore plus fortifiant ; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes , et de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompte corruption ; ainsi il faut être sur ses gardes à ces deux égards. Le pain et le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture sous un petit volume ; mais leur usage , sur-tout celui du pain , est absolument indispensable pour prévenir non-seulement le dégoût que

l'usage d'un régime tout animal ne manqueroit pas de produire, mais encore la putridité qui en seroit une suite, si on ne le mêloit pas de végétaux. Sans cette précaution, l'on verroit bientôt éclore, dans les premières voies, l'alkali spontané, et tous les désordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidens produits par ce régime chez des personnes foibles à qui on l'avoit ordonné. Un des symptômes les plus ordinaires est l'altération : ils sont obligés de boire, et la boisson les affoiblit ; d'ailleurs, elle se mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce mélange dépend de l'action des vaisseaux, qui est très-languissante ; et si, par un malheur très-ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides passent dans le tissu cellulaire, et forment d'abord des œdèmes, et enfin des hydropisies de toutes les espèces.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes sont les racines tendres, et les herbes chicoracées, les cardes et les asperges. Il y en a d'autres qui, quoique fort tendres, incommovent, parce qu'elles rafraîchissent trop ; elles amortissent la force de l'estomac.

Les graines farineuses, préparées et cuites en crème avec du bouillon de viande, font un aliment qui n'est point à mépriser ; il réu-

nit ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux règnes, et le mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul ; le bouillon empêche la farine de s'aigrir, la farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'aperçoit aisément, en lisant les observateurs avec un peu de réflexion, que les maladies sont plus malignes dans le nord de l'Europe que dans sa partie moyenne ; cela ne viendrait-il point de ce que l'on y mange plus de viande et moins de végétaux ?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelque force, qu'on ne puisse, de tems en tems, s'en permettre une petite quantité, des mieux choisis pour l'espèce et la maturité : les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment du genre animal, et un aliment extrêmement utile ; ils fortifient beaucoup, et se digèrent aisément, moyennant qu'ils ne soient que peu ou point cuits ; car, dès que le blanc est durci, il ne se dissout plus, il devient pesant, indigeste, et ne répare pas ; c'est alors l'aliment des estomacs qui digèrent trop, et non de ceux qui ne digèrent point. La meilleure façon de les manger, c'est de les avaler en sortant de la poule, sans coction, ou de les manger à la coque, après les avoir seulement plongés trois ou quatre fois dans l'eau bouillante, ou

délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin , une dernière espèce d'aliment , c'est le lait ; il réunit toutes les qualités qu'on desire ; il n'a aucun des inconvéniens qu'on craint. C'est le plus simple , le plus facile à assimiler , celui qui répare le plus promptement ; tout préparé par la nature , on ne risque point de le gâter par la préparation artificielle ; il nourrit comme le jus de viande , et n'est point susceptible de putridité ; il prévient l'altération ; il tient lieu d'aliment et de boisson ; il entretient toutes les sécrétions ; il dispose à un sommeil tranquille : en un mot , il est propre à remplir toutes les indications qui se présentent dans ce cas , et LEWIS l'a vu produire les meilleurs effets (1). Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours , et ne le substitue-t-on pas à tous les autres alimens , par une raison qui lui est particulière , qui en dénature souvent l'effet , et qui fait qu'il en produit quelquefois un très-différent de celui qu'on espéroit , et qu'on avoit lieu d'attendre ? Cette raison , c'est l'espèce de décomposition à laquelle il est sujet. Si la digestion n'en est pas prompte , s'il séjourne trop long-tems dans l'estomac , ou si , sans y séjourner long-tems , il y trouve des matières propres à hâter cette décomposition , il

(1) Page 27.

éprouve les changemens que nous lui voyons subir sous nos yeux : la partie butireuse, la caseuse et la séreuse se séparent ; le petit-lait occasionne quelquefois une diarrhée prompte ; d'autres fois il passe par les voies urinaires, ou par la transpiration, sans nourrir ; les autres parties, si elles restent dans l'estomac, ne tardent pas à le molester, à occasionner des maladies, des gonflemens, des nausées, des coliques ; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord, c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent, il est vrai, séjourner un certain tems sans nuire sensiblement ; mais elles y acquièrent une âcreté singulière ; et, au bout d'un certain tems, elles produisent des accidens que le délai n'a pas rendu moins dangereux ; et l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonspect, quand on ordonne le lait dans des cas graves, que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée, c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus fâcheuse. L'on a vu plus haut les difficultés que BOERHAAVE trouvoit dans son usage ; mais, quelque grandes qu'elles soient, les avantages qu'on peut en retirer sont assez considérables, pour qu'on cherche tous les moyens possibles de les surmonter, et heureusement il y en a. L'on peut les ranger sous deux classes ; les attentions de régime, et les remèdes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles suivans.

Les attentions de régime sont , premièrement , le choix du lait : pour quelque espèce qu'on se détermine , la femelle qui le fournit doit être saine et bien conduite ; en second lieu , il faut éviter , pendant qu'on le prend , tous les alimens qui peuvent l'aigrir , et tels sont tous les fruits , tant crus que cuits , et en général tout ce qui a de l'acidité ; troisièmement , il faut le prendre dans des tems fort éloignés des autres alimens ; il n'aime aucun mélange ; quatrièmement , n'en prendre que peu à la fois ; cinquièmement , avoir l'estomac , le bas-ventre et les jambes extrêmement au chaud , et sur-tout sixièmement ( sans cette précaution toutes les autres seroient très-inutiles ) , se modérer extrêmement sur la quantité des alimens même les mieux choisis. L'on ne doit , pendant qu'on prend le lait , donner aucun travail à l'estomac ; la plus petite surcharge , la plus légère indigestion y laisse un principe de corruption qui corrompt sur-le-champ le lait , et du plus sain des alimens , peut faire un poison quelquefois violent , et au moins toujours très-nuisible.

Quel lait mérite la préférence ? Pour répondre à cette question , je n'entrerai point dans l'examen des différentes sortes de lait ; ce seroit prolonger mon ouvrage par un hors-d'œuvre ; l'on a là-dessus plusieurs secours , et peut-être point de meilleur qu'une dissertation , aujourd'hui fort rare , de feu d'APPLES ,

docteur en médecine, et professeur en grec et en morale dans cette académie (1). L'on n'emploie presque plus aujourd'hui que celui de femme, d'ânesse, de chèvre et de vache. Chacun a ses qualités différentes; c'est la comparaison de ces qualités et indications qu'offre la maladie, qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant; c'est l'idée des plus grands maîtres; mais l'on appuie cette opinion sur un fondement ruineux, qui est l'usage qu'elle fait de viandes, sans réfléchir que dans le même-tems on donne la préférence à celui d'une robuste paysanne qui n'en mange point, ou du moins très-peu, et qui ne vit que de pain et de végétaux. Je crois cependant qu'on pourroit l'essayer avec succès; les belles cures opérées par son usage ne laissent aucun doute sur son efficace: mais il a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit: c'est une précaution dont GALIEN a déjà connu la nécessité; et, en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoie, *comme des ânes, au lait d'ânesse*: mais le vase n'exciteroit-il point des desirs qu'on cherche à amortir, et ne seroit-on point ex-

(1) Γεν ἀκροβουσις, Tentamen, etc. Bâle, 1707.

posé à voir renouveler l'aventure du prince dont CAPTIVACCIO nous a conservé l'histoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produisit un si bon effet , qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois , s'il se trouvoit en avoir besoin.

L'on croit que le lait d'ânesse est le plus analogue à celui des femmes ; mais qu'on me permette de le dire , c'est une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus séreux , et par-là même le plus relâchant : c'est une erreur funeste de le croire le plus fortifiant. Des observations journalières démontrent le contraire , et prouvent que non-seulement il n'est pas le plus efficace , mais que peut-être il l'est le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets , et je ne suis pas le seul : » Il me semble , m'écrivoit DE HALLER , » que ce lait d'ânesse fait rarement ce qu'on » lui demande « . L'inutilité est un bien grand défaut dans un remède sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. HOFFMAN le conseilloit dans le cas où il y avoit tout-à-la-fois épuisement et cupidité (1).

Avant que de quitter ce qui regarde les ali-mens , je dois finir par le conseil d'Horace , c'est de ne pas faire des mélanges.

————— Nam variæ res.

Ut noceant homini credas , memor illius escæ ;

(1) Ibid. parag. 32.

Quæ simplex olim tibi sederit ; at , simul assis  
 Miscueris elixa , simul conchyliâ turdis ,  
 Dulcia se in bilem vertent , stomachoque tumultum  
 Lenta feret pituita.

L'on sent , sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil , combien il est impossible que des alimens très-différens subissent dans le même tems une digestion parfaite. Ce mélange est une des causes qui ruinent les santés le plus fortes , et qui tuent les foibles ; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin.

Une autre attention également nécessaire , et presque également négligée , c'est une mastication exacte ; c'est un secours dont les estomacs les plus vigoureux ne peuvent pas se passer long-tems sans décheoir sensiblement , et sans lequel les foibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup observé pour s'imaginer jusqu'à quel point il importe à la santé de mâcher soigneusement. J'ai vu les maux d'estomac les plus rebelles , et les langueurs les plus invétérées se dissiper par cette seule attention. J'ai vu , d'un autre côté , des personnes bien portantes tomber dans les infirmités , quand leurs dents endommagées ne leur permettoient plus qu'une mastication imparfaite , et ne recouvrer leur santé que quand , après la perte totale de leurs dents , les gencives acquéroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions et de privations sont exprimées dans un vers de PROCOPE :

Vivre selon nos lois, c'est vivre misérable.

Mais peut-on trop payer la santé ? Qu'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en jouir, par les agrémens qu'elle répand sur tous les momens de la vie ! » Sans la santé, dit HYPOCRATE, on ne peut » jouir d'aucun bien ; les honneurs, les richesses, et tous les autres avantages sont » inutiles (1) ». D'ailleurs, ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété et à la saveur des mets recherchés, pour se mettre au régime simple. C'est celui qu'indique la nature, et qui plaît aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples ; les composés, les apprêts lui sont insoutenables, et il trouve dans les alimens les moins savoureux, une saveur qui échappe aux organes émoussés ; ainsi, ceux qui y reviennent pour leur santé, par raison, et avec quelques dégoûts, doivent être sûrs qu'à mesure qu'ils recouvreront cette santé, ils trouveront dans ces alimens des délices qu'ils

(1) De diæta acut. l. III, c. XII, Foës. 368.

n'y soupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légère différence entre deux tons, qui échappe à une oreille moins sensible; il en est de même des nerfs des organes du goût: quand ils sont exquis, ils aperçoivent les plus légères variétés des saveurs, et ils y sont sensibles; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis, et d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'auroit pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué), la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir, seroit un motif bien pressant, une récompense bien flatteuse pour ceux qui connoissent le prix du bien-être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les alimens.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foiblesse et le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'âcreté dans les humeurs, disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut; le thé les réunit tous; le café a les deux derniers; aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges, et dont ceux qui s'intéressent pour les progrès de la médecine attendent la continuation avec la

plus grande impatience, a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégoûter ceux qui les prennent avec le plus de plaisir (1).

Les liqueurs spiritueuses qui paroissent, au premier coup-d'œil, pouvoir convenir en ce qu'elles opèrent précisément le contraire que l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger, si l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconvéniens qui doivent les faire rejeter, ou au moins restreindre à usage extrêmement rare. Leur action est trop violente et trop passagère; elles irritent plus qu'elles ne fortifient; et, si quelquefois elles fortifient, la foiblesse qui succède est plus grande qu'avant leur usage, elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité nécessaire pour avoir appétit, et elles ôtent aux liqueurs digestives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation; aussi les buveurs de liqueurs ne la connoissent point.

» Les personnes, dit l'auteur illustre que je  
» viens de citer, qui boivent tous les jours des  
» liqueurs après le repas, dans la vue de

(1) THIERRY, auteur anonyme de la *Médecine expérimentale*, p. 335.

Quand on publie un ouvrage de ce prix, on ne doit ni croire qu'on sera long-tems inconnu, ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous l'aurons complet, sera une époque considérable dans l'histoire de la Médecine.

» remédier aux vices des digestions , ne pour-  
» roient guère mieux s'y prendre , si elles vou-  
» loient venir à bout du contraire , et détruire  
» les forces digestives «.

La meilleure boisson est une eau de source très-pure , mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux , ni acide ; le premier irrite sensiblement le genre nerveux , et produit dans les humeurs une raréfaction passagère , dont l'effet est de distendre les vaisseaux , pour les laisser ensuite plus lâches , et d'augmenter la dissolution des humeurs ; le second affoiblit les digestions , irrite , et procure des urines trop abondantes qui épuisent les malades. Les meilleurs vins sont ceux qui ont moins d'esprit et de sel , plus de terre et d'huile ; ce qui forme ce qu'on appelle les vins moëlleux : tels sont quelques vins rouges de Bourgogne , du Rhône , de Neufchâtel , et un petit nombre dans ce pays ; les vieux vins blancs de Grave , ceux de Pontac bien choisis , les vins d'Espagne , de Portugal , ceux de Canaries ; et , dans les endroits où l'on peut en avoir , ceux de Tokai , supérieurs peut-être à tous les vins du monde en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire , il n'en est point de préférables à ceux de Neufchâtel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau , on peut la corriger en la filtrant , en la ferrant , ou en y faisant infuser quelques aro-

mates agréables, tels que la cannelle, l'anis, l'écorce de citron.

La bière ordinaire est nuisible. Le *mum*, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage ; riche d'esprits, il ranime autant que le vin, et nourrit davantage ; il peut tenir lieu de boisson et d'alimens.

Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-être à plus juste titre à la classe des alimens : le cacao renferme en lui-même beaucoup de substance nutritive, et le mélange du sucre et des aromates, prévient ce qu'il pourroit avoir de nuisible comme huileux. » Le chocolat au lait, » dit LEWIS, pris à une dose qui ne puisse pas » surcharger l'estomac, est un excellent dé- » jeûner pour les personnes en consommation. » Je connois un enfant de trois ans, qui étoit » au dernier degré de cette maladie, abandonné de son médecin, et que sa mère rétablit, en ne lui donnant que du chocolat » à petites doses, mais souvent ; et il est vrai » qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes] foibles (1) ». Il en est plusieurs auxquelles il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque ; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac,

(1) Tab. dorsal. f. 1.

en noyant les sucs digestifs, et en précipitant les alimens avant qu'ils soient digérés; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement, sans autre secours que le retranchement d'une partie de la boisson.

*Le sommeil.*

« Ce que l'on peut dire sur le sommeil, se réduit à trois articles; sa durée, le tems de le prendre, et les précautions nécessaires pour jouir d'un sommeil tranquille.

Dès qu'on est adulte, sept heures de sommeil, ou tout au plus huit, suffisent à tout le monde; il y a du danger à dormir davantage, et à être plus long-tems au lit; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus long-tems, ce seroient ceux qui se donnent beaucoup de mouvemens, et de mouvemens vifs pendant le jour; mais ce n'est point ceux-là qui le font; ce sont au contraire ceux qui mènent la vie la plus sédentaire: ainsi il ne faut jamais passer ce terme, à moins qu'on ne soit parvenu à ce point de foiblesse, qui ne laisse pas les forces nécessaires pour être long-tems levé; en ce cas il faut l'être le plus qu'il est possible. » Moins on dort, dit LEWIS, plus le sommeil est doux et fortifie «.

Il est démontré que l'air de la nuit est moins salubre que celui du jour, et que les malades foibles sont plus susceptibles de ses influences le soir que le matin; il faut donc consacrer au sommeil, pendant lequel nous sommes bornés à une très-petite parcelle de l'atmosphère, qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le tems où l'air est le moins sain et celui où l'usage d'un air moins sain, nous seroit plus nuisible; ainsi il faut se coucher de bonne heure, et se lever matin: c'est un précepte si connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeler; mais il est si négligé, l'on paroît en sentir si peu la conséquence, qui est infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il est très-permis de le supposer inconnu, et de le rappeler en insistant sur son importance, sur-tout pour les personnes valétudinaires: » Si l'on se couche à dix heures, l'on ne doit jamais se coucher plus tard », ce sont les termes de LEWIS, » on doit se lever en été à quatre ou cinq heures, » en hiver à six ou sept. Il est absolument nécessaire, ajoute-t-il, de défendre aux personnes atteintes de cette maladie de se laisser aller à rester dans le lit le matin ». Il voudroit même qu'on prît l'habitude de se lever après son premier sommeil, et assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencemens, elle deviendroit

bientôt aisée et agréable (1). Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires, qui se sentent très-bien au réveil d'un premier sommeil doux et profond, et qui se trouvent dans un grand mal-aise, si elles se laissent aller à se rendormir : elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si, quelque heure qu'il soit, elles se lèvent après ce premier sommeil, que de le passer désagréablement, si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation ; ainsi l'on doit chercher à les prévenir ; trois attentions des plus importantes, sont, 1<sup>o</sup>. de n'être pas dans un air chaud, et de n'être ni trop, ni trop peu couvert ; 2<sup>o</sup>. de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant ; accident très-ordinaire aux personnes foibles, et qui leur nuit par plusieurs raisons : l'on doit à cet égard observer exactement la règle d'HYPOCRATE, » dormir dans » un endroit frais, et avoir soin de se cou- » vrir (2) « ; et 3<sup>o</sup>. ce qui est encore plus important, de n'avoir pas l'estomac plein : rien au monde ne trouble le sommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digestion pénible dans la nuit. L'abattement, la foiblesse, le dégoût, l'ennui, l'incapacité

(1) Page 30.

(2) Epidem. l. VI, sect. 4, aph. 14, Foës. 1180.

de penser et de s'occuper le lendemain, en sont la suite inévitable.

———Vides ut pallidus omnis  
Cœnâ desurgat dubiâ? quin corpus onustum  
Hesternis vitiis animum quoque degravat unâ,  
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

HOR.

Rien au contraire ne contribue plus efficacement à procurer un sommeil doux, tranquille, continu, et qui raccommode, qu'un souper léger. La fraîcheur, l'agilité, la gaieté du lendemain en sont les suites nécessaires.

Alter, ubi dicto citius curata sopori  
Membra dedit, vegetus proscripta ad munia surgit.

*Ibid.*

Le temps du sommeil, dit avec bien de la raison LEWIS, est celui de la nutrition, et non de la digestion; aussi il exige dans ses malades la plus grande sévérité pour le souper: il leur défend, et jamais défense plus légitime, toute viande le soir; il ne leur permet qu'un peu de lait, et quelques tranches de pain, et cela deux heures avant que de se coucher, afin que la première digestion soit finie avant que de se livrer au sommeil. Les *Atcantes*, qui ne connoissoient point la diète animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de

leur sommeil, et ignoroient ce que c'est que songer.

*Les mouvemens.*

L'exercice est d'une nécessité absolue : il coûte aux personnes foibles d'en prendre ; et, si elles ont du penchant à la tristesse, il est très-difficile de les déterminer à se mouvoir ; rien n'est cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foiblesse, que l'inaction ; les fibres de l'estomac, des intestins, des vaisseaux, sont lâches ; les humeurs croupissent par-tout, parce que les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire ; il naît des stases, des engorgemens, des obstructions, des épanchemens ; la coction, la nutrition, les sécrétions ne se font point, le sang reste aqueux, les forces diminuent, et tous les symptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux, en augmentant la force de la circulation : toutes les fonctions se font comme si l'on avoit des forces réelles, et cette régularité dans les fonctions, ne tarde pas à en donner : ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces, et de les rétablir. Un autre de ses avantages, indépendant de l'augmentation de la circulation, c'est qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une personne qui ne se remue point, gâte bientôt celui qui

l'environne, et lui nuit : une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remèdes ; tous les remèdes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours, est un écueil contre lequel le foible courage de plusieurs malades échoue ; mais, s'ils avoient celui de surmonter ce premier obstacle, ils sentiroient que c'est véritablement le cas où *il n'y a que les premiers pas qui coûtent*. J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés acquéroient des forces par l'exercice. J'ai vu des personnes qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir, en quelques semaines, à faire jusqu'à deux lieues de chemin, et se trouver dans le bien-être au retour.

L'exercice à pied n'est pas le seul favorable ; celui qu'on prend à cheval, vaut même beaucoup mieux pour les personnes extrêmement foibles, ou pour celles qui ont les viscères du bas-ventre et la poitrine endommagés ; dans une plus grande foiblesse encore, celui d'une voiture est à préférer, pourvu qu'elle ne soit pas trop douce. Quand la saison ne permet pas de sortir, on doit se donner du mouvement dans la maison, ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le

volant, qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit, du sommeil, de la gaieté, sont les suites nécessaires du mouvement; mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort aussitôt après le repas, et de ne pas manger quand on a chaud, après l'exercice; on doit le prendre avant le repas, et se reposer quelques momens avant que de manger.

### *Les évacuations.*

Les évacuations se dérangent avec les autres fonctions, et leur dérangement augmente le désordre de la machine; il est important d'y faire attention, afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos soins, sont les selles, les urines, la transpiration et les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donnés sur les autres objets du régime; quand on est exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité est le baromètre du meilleur ou du plus mauvais état des digestions, se font assez régulièrement. Celle qu'il est le plus important de favoriser, comme la plus considérable, c'est la transpiration, qui se dérrange très-aisément chez les personnes faibles. On l'aide en faisant frotter la peau

tems de suite, ne fût-ce qu'à cause de la foiblesse de leur vue; on doit leur défendre toute lecture qui demanderoit de l'application; on doit leur interdire sévèrement toutes celles qui pourroient rappeler à leur souvenir des idées, à leur imagination des objets dont il seroit à souhaiter qu'ils perdissent la mémoire; mais il en est qui, sans fixer beaucoup l'attention, et sans pouvoir rappeler des images dangereuses, les distraient agréablement, et préviennent les dangers terribles d'un ennui désœuvré.

### *Les remèdes.*

Je suivrai le même ordre que dans l'article précédent. J'indiquerai les remèdes qu'on doit éviter, avant que de parler de ceux qu'on doit suivre. J'ai déjà indiqué une première classe de ceux qu'on doit exclure; ce sont ceux qui irritent, les remèdes chauds et volatils. Il y en a une seconde très-opposée, et également nuisible, les évacuans. J'ai déjà dit que les sueurs, la salivation, les urines abondantes épuisoient le malade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on sent que tous les remèdes qui les exciteroient, doivent être bannis: il reste à examiner la saignée, et les évacuations des premières voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir si ces évacuations sont propres à la remplir. Je serai court.

Il y a deux cas dans lesquels la saignée rétablit les forces, dans les autres elle les ôte ; ou quand on a trop de sang, ce n'est pas le cas des personnes en consommation ; ou quand le sang a acquis une densité inflammatoire qui, le rendant impropre à ses usages, détruit promptement les forces ; c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, et la circulation forte : nos malades sont précisément dans le cas contraire ; la saignée ne peut que leur nuire. » Toutes les gouttes de sang, » dit GILCHRIST, sont précieuses aux personnes qui sont en consommation ; la force assimilante qui le repare est détruite, et ils n'en ont que ce qu'il leur faut pour soutenir la circulation très-foiblement (1) ». LOBB, qui a très-bien approprié les effets des évacuations, est positif. » Dans les corps, dit-il, qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par les saignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les secrétions, et on produit plusieurs maladies (2) ». La façon dont SENAC parle de la saignée, lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas. » Si la matière dense ou rouge manque, les saignées sont inutiles ou pernicieuses ; on doit donc les interdire

(1) On sea voyage, p. 117.

(2) A letter shewingt vvhat, is the proper preparation of persons for inoculation, parag. 4.

» aux corps exténués, dont le sang est en petite  
» quantité ou a peu de consistance ; quand il  
» ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui à  
» peine peut donner de la couleur au linge ou  
» à l'eau (1) ». L'on a vu que tel étoit l'état  
du sang des masturbateurs ; et c'est générale-  
ment celui des personnes foibles et valétudi-  
naires. Que ceux qui travaillent à les guérir  
par la saignée, comparent leur méthode à ce  
précepte fondé sur la théorie la plus éclairée,  
et les observations pratiques les plus nombreu-  
ses et les mieux réfléchies, ce sont les bases de  
l'ouvrage dont je le tire, et qu'ils jugent des  
succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remèdes qui évacuent les premières  
voies, fortifient, quand il se trouve dans ces  
parties, ou des amas de matières si considé-  
rables , que par leur masse elles gênent les  
fonctions de tous les viscères , ou quand il  
y a dans l'estomac et dans les premiers in-  
testins des matières putrides, dont l'effet or-  
dinaire est une grande foiblesse. Dans ces  
cas-là, on peut employer les évacuans , si  
rien ne les contr'indique , s'il n'y a point  
d'autres moyens de débarrasser les premières  
voies , ou s'il y a du danger à ne pas les  
évacuer promptement. Ces trois conditions se  
trouvent rarement chez les personnes qui sont

(1) *Traité du Cœur*, l. IV, c. I, parag. 2, t. II,  
p. 263.

dans un état de consommation, chez lesquelles la foiblesse et l'atonie des premières voies est une contr'indication toujours présente aux purgatifs ou aux émétiques. Il y a le plus souvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation successive ; c'est d'employer les toniques non astringens : tels sont un grand nombre d'amers, qui, en redonnant du jeu aux organes, produisent le double bon effet de digérer ce qui peut l'être, et d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promptement ; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aiguës ; l'âcreté des matières que la chaleur augmente, et la prodigieuse réaction des fibres peuvent occasionner des symptômes violens, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans lesquelles les évacuans proprement dits, ne sont par-là même jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, et sont, comme je l'ai dit, très-souvent contr'indiqués. L'atonie, le manque d'action, sont la cause des amas ; quand il s'en fait, qu'on les vuide par un purgatif, l'effet est dissipé, mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée ; l'on a à réparer le mal existant, et celui que le remède a fait : si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant ; et, si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal : l'on

fait d'ailleurs contracter aux intestins une paresse qui les empêche de faire leurs fonctions ; l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art ; en un mot , les purgatifs , dans les embarras des premières voies , chez les personnes foibles , ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause , ne soulagent pour le moment , qu'en empirant la maladie. L'on ne suit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment , elle paroît plus prompte ; et effectivement , pourvu que la chute des forces ne soit pas trop considérable , ils se trouvent soulagés pour peu de jours ; le mal , il est vrai , revient , mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'opération du remède , auquel on s'affectionne ; d'ailleurs , les malades sont pour le soulagement présent , et peu de médecins ont le courage de s'y opposer : il est cependant bien important , en médecine comme en morale , de savoir sacrifier le présent à l'avenir ; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux et de valétudinaires. Il seroit à souhaiter que l'on pût inculquer à tant de médecins et à tant de malades , le beau morceau qu'on trouve dans la *Pathologie* de GAUBIUS , sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (1).

N'y a-t-il point de cas , dira-t-on , dans

(1) Parag. 484.

lesquels les émétiques et les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle ? Sans doute, il en est quelques-uns, mais très-rares ; et il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paroissent indiquer les évacuans, et qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par tous autres remèdes. Je n'entrerai point dans le détail de ces distinctions, il seroit hors de place ; et il me suffit d'avoir averti que les évacuans devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. LEWIS croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premières voies pour les autres remèdes ; mais il ne veut pas qu'on aille au-delà : plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvoit et qu'on devoit très-souvent s'en passer ; et j'ai rapporté plus haut deux observations de HOFFMAN, qui prouvent tout le danger de ce remède. Sans expérience, le seul bon sens persuade qu'un remède qui donne des convulsions, doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet des convulsions réitérées.

C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal ; pour peu qu'on en enlève chaque jour, on est sûr que l'effet disparaîtra sans crainte de retour. Si l'on n'agit que sur l'effet, le travail de chaque jour est non-seulement inutile au jour suivant, mais presque toujours nuisible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter,

que doit-on faire ? J'ai marqué plus haut les caractères que doivent avoir les remèdes ; fortifier sans irriter. Il en est quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications : cependant le catalogue n'en est pas long , et les deux plus efficaces sont , sans contredit , *le quinquina et les bains froids*. Le premier de ces remèdes est , depuis près d'un siècle , regardé , indépendamment de sa vertu fébrifuge , comme l'un des plus puissans fortifiants , et comme calmant. Les médecins modernes les plus célèbres le regardent comme spécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entroit dans l'ordonnance de BOERHAAVE , rapportée plus haut ; et VANDERMONDE s'en est servi avec beaucoup de succès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femmes avoient jetté dans un état très-fâcheux (1). LEWIS le préfère à tous les autres remèdes ; et STEHELIN , dans la lettre dont j'ai déjà parlé plusieurs fois , dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siècles d'expériences exactes et raisonnées ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. Le docteur BAYNARD en a prouvé l'usage plus particu-

(1) *Recueil périodique d'observations de Médecine*, etc. t. 6, p. 65. L'on trouve dans le second volume de ce même ouvrage , la description d'une maladie produite par la même cause , qui mérite d'être lue.

lièrement dans les désordres produits par la masturbation et les excès vénériens, sur-tout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance et d'une gonorrhée simple, il y avoit une si grande foiblesse, augmentée, il est vrai, par les saignées et les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau (1).

LEWIS ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité : » De tous les » remèdes, dit-il, soit internes, soit externes, » il n'y en a aucun qui égale les bains froids. » Ils rafraîchissent, ils fortifient les nerfs, et » ils aident la transpiration plus efficacement » qu'aucun remède intérieur; bien ménagés, » ils sont plus efficaces dans la consommation » dorsale, que tous les autres remèdes pris » ensemble (2). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier, c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la nature, que celle des autres remèdes; ceux-ci n'agissent presque que sur le vjvant, les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du quinquina et des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus; ils opèrent les mêmes effets, et étant combinés, ils guérissent des maladies que tous les

(1) ΨΥΧΡΟΒΑΨΣΙΑ or the history of cold bathing. p. 254., 281.

(2) Page 136.

autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifiants, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile et nerveuse, et calment les mouvemens irréguliers, produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foiblesse de l'estomac, et dissipent très-promp-tement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit, et facilitent la diges-tion et la nutrition; ils rétablissent toutes les sécrétions, et sur-tout la transpiration; ce qui les rend si efficaces dans toutes les ma-ladies catarrhales et cutanées; en un mot, ils remédient à toutes les maladies causées par la foiblesse, pourvu que le malade ne soit attaqué ni d'obstructions indissolubles, ni d'in-flammations, ni d'abcès ou d'ulcères internes, conditions qui n'excluent, même nécessaire-ment, ou presque nécessairement, que les bains froids, mais qui permettent souvent le quinquina.

J'ai vu, il y a quelques années, un étran-ger, âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès sa plus tendre enfance, étoit tour-menté par des maux de tête cruels et presque continus, vu la fréquence et la longueur des accès, qui étoient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avoit consi-dérablement empiré par l'usage des saignées, des évacuans, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons et d'une foule d'autres

remèdes. Je lui ordonnai les bains froids et le quinquina. Les accès devinrent en peu de jours plus foibles et beaucoup moins fréquens. Le malade, au bout d'un mois, se crut presque radicalement guéri; la cessation des remèdes et la mauvaise saison renouvelèrent les accès, mais infiniment moins violemment qu'au-paravant; il recommença la même cure au printemps suivant, et la maladie vint à être si légère qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours, réitérés une ou deux fois, le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit désolé, depuis bien des années, par une goutte irrégulière, qui se jetoit toujours à la tête, et occasionnoit des désordres effrayans sur le visage. Il avoit consulté plusieurs médecins, et essayé des remèdes de plusieurs espèces: depuis peu, un vin médicinal, composé des aromates les plus pénétrants, infusés dans le vin d'Espagne, tous, et sur-tout le dernier, avoient augmenté le mal; l'on avoit appliqué des vésicatoires aux jambes, qui occasionnoient des symptômes violens, et ce fut à cette époque que je fus mandé. Je lui conseillai une forte décoction de quinquina et de camomille, qu'il continua pendant six semaines, et qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avoit eu depuis bien des années. Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre

d'exemples, sur-tout étrangers à la matière, pour prouver la vertu fortifiante de ces remèdes, si bien démontrée depuis long-tems, et dont tout indique l'usage dans cette maladie; usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le quinquina en forme liquide, j'ai ordonné la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou suivant l'indication, de vin rouge, cuit pendant deux heures, dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces, trois fois par jour. Je place les bains froids le soir, quand la digestion du dîner est entièrement finie; ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vu un jeune masturbateur qui passoit les nuits dans l'insomnie la plus inquiète, et qui étoit baigné tous les matins dans des sueurs coliquatives, la nuit qui suivit le sixième bain, il dormit cinq heures, et se leva le matin sans sueur, et beaucoup mieux.

Le mars est un troisième remède, trop employé dans tous les cas de foiblesse, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son efficacité comme fortifiant; comme il n'a rien d'irritant, il est extrêmement approprié à nos malades, on le donne, ou en substance, ou en infusion; mais la meilleure préparation, ce sont les eaux martiales préparées par la nature, et sur-tout les eaux de Spa, l'un des plus puissans toniques qu'on connoisse, et un

tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommés, la myrrhe, les amers, les aromates les plus doux, sont aussi d'usage. Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix entre ces différens remèdes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préférence; mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres: on peut en général les choisir dans toute la classe des nervins, en prenant pour boussole dans ce choix, les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'est une maladie de nerfs, on doit la traiter comme telle, et souvent on l'a fait, et on a réussi, sans en connoître la cause. Il est vrai, et des observations incontestables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cause, et par-là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitemens les mieux indiqués en apparence, sans que les médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès.

J'ordonnai au jeune homme, dont le cas est écrit dans un fragment de ses lettres (p. 34), des pilules, dont la myrrhe faisoit la base, et une décoction de quinquina, qui eurent le plus heureux succès (1). » Je m'aperçois

(1) R. Myrrh. elec. unc. ss. gum. galban. extr. trifol. sibr. terr. Japon. aa. dr. 2. Str. Cort. aur. q. s. f. pil. gr. III sept. une heure avant le déjeuner, le diner

» chaque jour, m'écrivoit-il, seize jours après  
 » avoir commencé ces remèdes, du grand bien  
 » qu'ils me font; mes maux de tête ne sont  
 » plus ni si fréquens, ni si violens; je ne  
 » les ai plus que lorsque je m'attache trop:  
 » l'estomac va mieux; je n'ai plus que ra-  
 » rement les douleurs dans les membres «.

Au bout d'un mois, la guérison fut complète, à cela près qu'il n'avoit pas et n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eues sans sa mauvaise conduite. L'échec que la machine reçoit dans le tems de l'accroissement, a des conséquences qui ne se réparent point. Puisse cette vérité être bien imprimée dans l'esprit des jeunes gens! elle a été depuis peu fortement prêchée. » La jeunesse, dit LINNÆUS, est un  
 » tems important pour se former une santé  
 » robuste. Rien n'est plus à craindre que l'u-  
 » sage prématuré ou excessif des plaisirs de  
 » l'amour: il en naît des foiblesses dans la  
 » vue, des vertiges, la diminution de l'ap-  
 » pétit, et même l'affoiblissement de l'esprit  
 » et de la raison. Un corps énérvé dans la  
 » jeunesse, n'en revient plus; sa vieillesse  
 » est prompte et infirme, et sa vie courte (1) «.

et le souper, avec trois onces de la boisson R. cort.  
 peruv. unc. 2. Cort. rad. capp. unc. 1. cinnam. acut.  
 dr. II. limat. mort. in nedul. lax. unc. ss. cum aq.  
 font. lib. II. ss. l. a. f. decoct.

(1) Ce morceau est tiré d'une Dissertation de cet

Seize cents ans avant ce grand naturaliste, PLUTARQUE, dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfans, avoit recommandé la formation de leur tempérament, comme une chose extrêmement importante. » L'on ne doit, » dit-il, négliger aucuns des soins qui peuvent contribuer à l'élégance et à la force du corps ( les excès dont je traite nuisent autant à l'une qu'à l'autre ); car, ajoute-t-il, le fondement d'une vieillesse heureuse, c'est une bonne constitution dans la jeunesse; la tempérance et la modération, à cet âge, sont un passe-port pour vieillir heureusement (1) «.

A l'observation précédente, dont le succès paroît dû au quinquina, j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remède. Un jeune homme d'un tempérament bilieux, instruit au mal dès l'âge de dix ans, avoit toujours été dès ce temps-là foible, languissant, cacochyme; il avoit eu quelques maladies bilieuses qui avoient eu beaucoup de peine à se guérir; il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triste. Je lui ordonnai les bains froids, et une poudre avec la crème-de-tartre, la limaille, et très-peu de cannelle, dont il prenoit trois fois par

illustre naturaliste, sur les fondemens de la santé. Voyez *Mercure Danois*, juillet 1758, p. 95.

(1) De puerorum institut. ch. X.

jour. Dans moins de six semaines, il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa et du quinquina, c'est que leur usage fait passer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vu plus haut que HOFFMAN ordonnoit le lait d'ânesse avec un tiers d'eau de Selter. DE LA METTRIE nous a conservé une belle observation de BOERHAAVE. « Ce Duc aimable, » je traduis mot à mot, s'étoit mis hors du mariage ; je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa avec le lait (1).

La foiblesse de l'estomac, qui rend la digestion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgemens dans les viscères du bas-ventre, sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait, et qui n'en permettent pas l'usage. Les eaux, qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion ; et le quinquina, qui remplit les mêmes indications, doit aussi se marier très-bien au lait. L'on peut employer ces remèdes, ou avant, pour préparer les voies, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même-temps.

Je rétablis parfaitement en 1753 un étran-

(1) Supplément à l'ouvrage de Pénélope, c. I, p. 35.  
Amabilis ille Dux se posuerat extra matrimonium ;  
ego illum reposui intra.

ger, qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisanne, qu'il étoit incapable d'un acte de virilité : son estomac étoit aussi extrêmement affoibli, et le manque de nutrition et de sommeil l'avoient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après, il prenoit dix onces de lait de chèvre qu'on venoit de tirer, et auquel on ajoutoit un peu de sucre, et une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti froid, de pain, et d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A six heures du soir, il prenoit une seconde dose de quinquina ; à six heures et demie, il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, et au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il reprenoit la même quantité de lait, et il se levait depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré *le signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de BUFFON. Au bout d'un mois, il avoit presque entièrement repris ses premières forces.

Quelques poudres absorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, souvent la seule addition d'un peu de sucre, quelques pilules,

avec l'extrait de quinquina, peuvent aussi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourroit aussi employer cette gomme nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, sous le nom de *gummi rubrum Gambiense*, et sur laquelle on trouve une petite dissertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle société de médecins formée à Londres (1); elle fortifie et elle adoucit : ce sont les deux grandes indications dans les maladies dont il est question.

Enfin si, quelque soin qu'on prît, il étoit impossible de soutenir le lait, on pourroit essayer le lait de beurre; je l'ai conseillé avec succès à un jeune homme, pour lequel un principe d'hypocondrialgie me faisoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaisir, et s'en trouvent toujours bien : on doit le préférer au lait, toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fièvre, une disposition érysipélateuse; et il est sur-tout d'un très-grand usage, quand les excès vénériens produisent une fièvre aiguë, telle que celle dont mourut RAPHAEL. Malgré la foiblesse, les toniques nuiroient : la saignée est dangereuse; le fameux JONSTON, mort baron de Ziebendorf, il y a plus de quatre-vingt ans, l'avoit déjà défendue

(1) Medical observations and inquiries, I, p. 26.

positivement dans ce cas (1) ; les cures trop rafraîchissantes ne réussissent pas, comme VANDERMONDE le prouve, et comme je l'ai vu moi-même ; mais le lait de beurre réussit très-bien, pourvu qu'il ne soit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il désaltère, il rafraîchit, et en même-tems il nourrit et il fortifie ; ce qui est bien important dans ce cas, dans lequel les forces se perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. GILCHRIST, qui ne fait pas grand cas du lait dans l'éthisie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie (2).

Depuis la dernière édition de cet ouvrage, faite il y a quatre ans, j'ai été consulté par plusieurs personnes énerées : quelques-unes ont été entièrement guéries, un assez grand nombre considérablement soulagées ; d'autres n'ont rien gagné ; et, quand le mal est parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut espérer, c'est que les remèdes arrêtent les progrès du mal : j'ai ignoré une partie des succès.

Le lait, dans presque toutes ces cures, a été l'aliment principal : le quinquina, le fer, les eaux martiales et le bain froid, ont été les remèdes. J'ai mis quelques malades entièrement au lait, d'autres n'en prenoient qu'une ou deux fois par jour.

(1) In febre ex venere cavendum à venæ sectione syntagma, l. I, tit. II, c. I.

(2) On sea voyage, p. 119.

Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la Section V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut, pendant trois mois, que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs sortant du ventre de la poule, par jour, et d'eau fraîche, au moment où on l'apportoît de la fontaine. Il prenoit du lait quatre fois par jour; deux fois au sortir du pis, sans pain; deux fois chauffé, avec du pain. Le remède étoit un opiat, composé de quinquina, de conserve d'écorce d'orange, et de sirop de menthe. Il avoit l'estomac couvert avec une emplâtre aromatique : on lui frottoit tout le corps avec une flanelle tous les matins; il prenoit le plus d'exercice qu'il pouvoit à pied et à cheval, et sur-tout il vivoit beaucoup en plein air. Sa foiblesse et ses maux de poitrine m'empêchèrent de lui conseiller les bains froids à cette époque. Le succès des remèdes fut tel, que les forces revinrent, l'estomac se rétablit; il put, au bout d'un mois, faire une lieue de chemin à pied; les vomissemens cessèrent entièrement; les douleurs de poitrine diminuèrent considérablement, et il continue, depuis plus de trois ans, à être dans un état fort tolérable : il revint peu-à-peu aux alimens ordinaires, parce qu'il se dégoûta du lait.

Les parties génitales sont toujours celles qui recouvrent le plus lentement leurs forces; souvent même elles ne les recouvrent point, quoi-

que le reste du corps paroisse avoir recouvré les siennes : l'on peut prédire à la lettre , dans ce cas, que la partie qui a péché sera celle qui mourra.

J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui se sont épuisés par de grands excès , en peu de tems , dans l'âge fait , que ceux qui se sont épuisés à la longue par des pollutions plus rares , mais commencées dans la première jeunesse , et qui ont empêché leur accroissement , et ne leur ont jamais laissé acquérir toutes leurs forces. On peut envisager les premiers comme ayant eu une maladie très-violente ; qui a consumé toutes leurs forces ; mais les organes ayant acquis toute leur perfection , quoiqu'ils aient beaucoup souffert , la cessation de la cause , le tems , le régime , les remèdes peuvent les rétablir. Les seconds n'ont jamais laissé former leur tempérament ; comment le rétabliroient-ils ? Il faudroit que l'art opérât , dans l'âge de maturité , ce qu'ils ont empêché la nature d'opérer dans l'enfance et dans la puberté : on sent combien cet espoir est chimérique ; et les observations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui se sont livrés à cette souillure dans l'enfance , à l'époque du développement de la puberté , époque qui est une crise de la nature , pour laquelle toutes ses forces lui sont nécessaires ; l'observation me prouve , dis-je , que ces jeunes gens ne

doivent point espérer d'être jamais vigoureux et robustes, et ils sont très-heureux quand ils peuvent jouir d'une santé médiocre, exempte de grandes maladies et de douleurs.

Ceux qui ne se repentent que tard, dans un âge où la machine se conserve, quand elle est bien montée, mais où elle ne répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes espérances : au-dessus de quarante ans, il est rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le quinquina, avec du vin, je ne fais pas vivre uniquement de lait, mais je fais prendre le remède le matin, et du lait le soir. J'ai trouvé quelques malades pour lesquels il a fallu changer cet ordre : le vin, pris le matin, les faisoit constamment vomir.

Quand j'emploie les eaux minérales, j'en fais boire quelques bouteilles pures, avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal est invétéré, il dégénère ordinairement en cacochimie, et il faut commencer par la détruire, avant que de travailler au rétablissement des forces : c'est dans ce cas que les évacuans sont quelquefois indispensablement nécessaires, et opèrent très-efficacement. Les fortifiants, les nourrissans, le lait, ordonnés dans ces circonstances, jettent dans une fièvre lente, et le malade perd ses forces, à proportion de l'usage qu'il en fait.

Quand des excès prompts jettent tout-à-coup dans des foiblesses si considérables qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Espagne avec un peu de pain, des bouillons succulens, avec des œufs frais; mettre le malade au lit, et lui appliquer sur l'estomac des flanelles trempées dans du vin, chauffé avec de la thériaque.

Dans les cas où les excès vénériens ont occasionné une fièvre aiguë, on ne doit employer la saignée que quand elle est indiquée par la plénitude et la dureté du pouls; et il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche de l'eau d'orge, avec un peu de lait, quelques prises de nitre, des lavemens avec une décoction de fleurs de bonhomme, quelques bains de pied tièdes, et pour nourriture, des bouillons de veau farineux, sont les remèdes véritablement indiqués, et ceux qui ont réussi très-promptement dans les cas où je les ai employés.

Les symptômes demandent rarement un traitement particulier, et ils cèdent au traitement général. On peut cependant joindre quelque fois les fortifiants externes aux fortifiants internes, quand on veut fortifier plus particulièrement une partie; et j'ai souvent conseillé, avec succès, des épithèmes ou des emplâtres aromatiques sur l'estomac, et il n'est pas inutile d'envelopper les testicules dans une fine flanelle, trempée

trempée dans quelque liquide fortifiant, et de les soutenir par l'usage d'un suspensoire.

L'on peut placer ici ce que dit GOTTER :  
» J'ai quelquefois guéri la goutte sereine,  
» occasionnée par des excès vénériens, en  
» employant les fortifiants internes, et des  
» poudres nasales céphaliques, qui, par l'ir-  
» ritation légère qu'elles produisoient, déter-  
» minoient un plus grand afflux des esprits  
» animaux sur le nerf optique (1) «.

Il seroit inutile d'entrer dans de plus grands détails sur la cure; quelque'étendue que je leur donnasse, ils ne pourroient jamais servir à guider les malades sans le secours d'un médecin, pour lesquels ils seroient inutiles. Je me suis plus étendu sur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la cessation de la cause, il peut seul opérer la guérison, et que chacun peut s'y astreindre sans aucun danger. Il ne me resteroit, pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préservatoire : j'ai senti que cet article manquoit à la première édition de cet ouvrage, et que c'étoit un vide essentiel. Un homme célèbre dans la république des lettres, par ses ouvrages, et plus respectable encore par ses talens, ses connoissances et ses qualités personnelles, que par son nom et par les emplois qu'il remplit si dignement dans une des premières villes de Suisse, ISELIN, secré-

(1) De perspir. insensib. p. 514, 515.

taire d'État à Bâle ( il voudra bien me permettre de le nommer ), m'a fait sentir ce vide d'une manière bien polie. Je rapporterai le fragment de sa lettre avec d'autant plus de plaisir, qu'il marque précisément ce qu'il faudroit faire. » Je souhaiterois, m'écrivit-il, » de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliqueriez les moyens les plus » sûrs et les moins dangereux, par lesquels » les parens, pendant le tems de l'éducation, » et les jeunes gens, lorsqu'ils sont abandonnés » à leur propre conduite, pourroient le mieux » se préserver de cette violence des desirs, » qui les porte à des excès dont naissent des » maladies si horribles, ou à des désordres » qui troublent le bonheur de la société, et » le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y » ait une diète qui favorise particulièrement » la continence. Je crois qu'un ouvrage qui » nous l'enseigneroit, joint à la description » des maladies produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs traités de morale sur cette » matière «.

Il a, sans doute, bien raison; rien ne seroit plus important que cette addition qu'il desire; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non-seulement médicale, mais morale. Pour traiter cette article à part, si l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes, qui prolongeroient beaucoup

trop ce petit ouvrage , et qui lui sont d'ailleurs très-étrangers. Quelques préceptes généraux , isolés des principes et des divisions nécessaires , non-seulement seroient peu utiles , mais pourroient même devenir dangereux ; ainsi il vaut mieux renvoyer ce traité à faire partie d'un plus considérable sur les moyens de former un bon tempérament, et de donner aux jeunes gens une santé ferme ; matière qui , quoique traitée par d'habiles gens, n'est pas encore épuisée , tant s'en faut , et sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter , aussi-bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi , malgré moi , je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire , c'est que l'oisiveté, l'inaction , le trop long séjour au lit , un lit trop mou , une diète succulente , aromatique , salée , vineuse , les amis suspects , les ouvrages licencieux , étant les causes les plus propres à porter à ces excès , on ne peut les éviter avec trop de soin. La diète est sur-tout d'une extrême importance , et l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élèvent les jeunes gens , devroient avoir présente la belle observation de Saint-Jérôme : » Les forges de Vulcain , » les volcans du Vésuve , et le mont Olympe , » ne brûlent pas de plus de flammes que les » jeunes gens nourris de mets succulents et » abreuvés de vin «. MENJOT , l'un des médecins de Louis-le-Grand , dès le milieu jus-

qu'à la fin du siècle dernier, parle de femmes que l'excès d'hypocras jetta dans une extase vénérienne. L'usage du vin et des viandes est d'autant plus fâcheux, qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affoiblit celle de la raison, qui doit leur résister. *Le vin et les viandes hébètent l'âme*, dit PLUTARQUE dans son *Traité du manger des viandes*, ouvrage qui devrait être généralement lu. Les plus anciens médecins avoient déjà connu l'influence du régime sur les mœurs; ils avoient l'idée d'une médecine morale; et GALIEN nous a laissé, sur cette matière, un petit ouvrage, qui est peut-être ce que l'on a de mieux jusqu'à présent. L'on sera convaincu, après l'avoir lu, de la réalité de sa promesse.

» Que ceux qui nient que la différence des  
 » alimens rend les uns tempérans, les autres  
 » dissolus; les uns chastès, les autres incon-  
 » tinens; les uns courageux, les autres pol-  
 » trons; ceux-ci doux, ceux-là querelleurs;  
 » d'autres modestes, les derniers présomp-  
 » tueux; que ceux, dis-je, qui nient cette  
 » vérité, viennent vers moi; qu'ils suivent  
 » mes conseils pour le manger et pour le boire,  
 » je leur promets qu'ils en retireront de grands  
 » secours pour la philosophie morale; ils sen-  
 » tiront augmenter les forces de leur âme;  
 » ils acquerront plus de génie, plus de mé-  
 » moire, plus de prudence, plus de diligence.  
 » Je leur dirai aussi quelles boissons, quels

» vents , quelle température de l'air , quels  
 » pays ils doivent éviter , ou choisir (1).  
 HYPOCRATE , PLATON , ARISTOTE , PLUTAR-  
 QUE , nous avoient déjà laissé de très-bonnes  
 choses sur cette importante matière ; et parmi  
 les ouvrages qui nous restent du Pythagori-  
 cien PORPHYRE , ce zélé anti-chrétien du troi-  
 sième siècle , il y en a un de l'*abstinence  
 des viandes* , dans lequel il reproche à Fir-  
 mus Castricius , à qui il l'adresse , d'avoir  
 quitté la diète végétale , quoiqu'il eût avoué  
 qu'elle étoit la plus propre à conserver la  
 santé , et à faciliter l'étude de la philosophie ;  
 et il ajoute : depuis que vous mangez de la  
 viande , votre expérience vous a appris que  
 cet aveu étoit bien fondé. Il y a de très-bonnes  
 choses dans cet ouvrage.

Le préservatif le plus efficace , le seul in-  
 faillible , c'est , sans contredit , celui qu'indi-  
 que le grand homme qui a le mieux connu ses  
 semblables , et toutes leurs voies ; qui a vu non-  
 seulement ce qu'ils sont , mais ce qu'ils ont  
 été , ce qu'ils devroient être , et ce qu'ils pour-  
 roient encore devenir ; qui les a le plus vérita-  
 blement aimés ; qui a fait les plus grands  
 efforts en leur faveur ; qui s'est sacrifié pour  
 eux , et qui en a été le plus cruellement persé-  
 cuté. » Veillez avec soin sur le jeune homme ;

(1) Quod animi mores corporis temperamenta se-  
 quantur , c. IX , CHARTERIUS , 4 5 , p. 452.

» ne le laissez seul ni jour ni nuit ; couchez  
 » tout au moins dans sa chambre. Dès qu'il  
 » aura contracté cette habitude , la plus fu-  
 » neste à laquelle un jeune homme puisse être  
 » assujetti , il en portera jusqu'au tombeau  
 » les tristes effets ; il aura toujours le corps et  
 » le cœur énervés ». Je renvoie à l'ouvrage  
 même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent  
 sur cette matière (1).

La peinture du danger , quand on s'est  
 livré au mal , est peut-être le plus puissant  
 motif de correction ; c'est un tableau effrayant,  
 bien propre à faire reculer d'horreur. Rap-  
 prochons-en les principaux traits. Un dépe-  
 rissement général de la machine ; l'affoiblis-  
 sement de tous les sens corporels et de toutes  
 les facultés de l'âme ; la perte de l'imagina-  
 tion et de la mémoire ; l'imbécilité, le mé-  
 pris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne  
 après soi ; toutes les fonctions troublées,  
 suspendues, douloureuses ; des maladies lon-  
 gues, fâcheuses, bizarres, dégoûtantes, des  
 douleurs aiguës et toujours renaissantes ; tous  
 les maux de la vieillesse dans l'âge de la force,  
 une inaptitude à toutes les occupations pour  
 lesquelles l'homme est né ; le rôle humiliant  
 d'être un poids inutile à la terre ; les morti-  
 fications auxquelles il expose journellement ;

(1) Voyez *de l'Éducation*, t. 2, pag. 232, t. 3,  
 p. 235, etc.

le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes ; l'ennui, l'aversion des autres et de soi, qui en est la suite ; l'horreur de la vie, la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre ; l'angoisse pire que les douleurs ; les remords pires que l'angoisse, remords qui, croissant journellement, et prenant sans doute une nouvelle force quand l'âme n'est plus affoiblie par les liens du corps, serviront peut-être de supplice éternel, et de feu qui ne s'éteint point : voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craignoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement, je dois avertir les malades ( et cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques, sur-tout quand elles sont accompagnées de foiblesse ) qu'ils ne doivent point espérer que l'on puisse réparer dans quelques jours des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, et s'astreindre scrupuleusement à toutes les règles du régime : si quelquefois elles paroissent minutieuses, c'est parce qu'ils ne sont pas en état d'en sentir l'importance ; et il faut qu'ils se répètent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inférieur à celui de la maladie la plus légère. Qu'il me soit permis de le dire, si l'on voit des maladies curables qui ne guérissent point, parce qu'elles sont mal traitées, l'on en voit aussi un grand

nombre que l'indocilité du malade rend incurables, malgré les secours les mieux indiqués de la part du médecin. HYPOCRATE exigeoit, pour mieux s'assurer du succès, que le malade, le médecin et les assistans fissent également leur devoir : si ce concours étoit moins rare, les issues heureuses seroient plus fréquentes. » Que le malade, dit ARETÉE, soit » courageux, et qu'il conspire avec le médecin contre la maladie (1). J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établissement de cette harmonie ; et des observations très-récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuses cédoit à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais sur-tout exécutées avec une docilité et une régularité dont les succès font l'éloge.

(1) De diut. morb. l. I, proëm. p. 27.

---

## ARTICLE IV.

*Maladies analogues.*

## SECTION XI.

*Les Pollutions nocturnes.*

**J'**AI montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens et par la masturbation, et j'ai dit, au commencement de cet ouvrage, qu'elle se perdoit aussi par les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, et par cet écoulement connu sous le nom de gonorrhée simple : j'examinerai brièvement ces deux maladies.

Telles sont les loix qui unissent l'âme au corps, que, lors même que les sens sont enchaînés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Lex quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant,  
vident,

Quæque aiunt vigilantes agitantque, ea si cui in  
somno accidunt,

Minus, mirum est. Acc.

Une autre loi de cette union, c'est que, sans troubler cet enchaînement des autres sens, ou, pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes,

l'âme peut, dans le sommeil, faire naître les mouvemens nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui suggèrent. Occupée d'idées relatives aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint produisent sur les organes de la génération les mêmes mouvemens qu'ils y auroient produits pendant la veille, et l'acte se consomme physiquement, s'il se consomme dans l'imagination. L'on sait ce qui arriva à HORACE dans un des gîtes de son voyage à Brindes.

Hic ego mendacem stultissimus usque puellam  
 Ad mediam noctem expecto : somnus tamen aufert  
 Intentum veneri : tum immundo somnia visu  
 Nocturnam vestem maculant ventremque supinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers, ne réveillent quelquefois que l'imagination, et suscitent des songes qui se terminent comme les précédens.

Ces principes servent à expliquer les différentes espèces de pollutions.

La première est celle qui vient d'une surabondance de semence ; c'est celle des gens à la force de l'âge, qui sont sanguins, vigoureux, chastes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, et la liqueur spermatique étant plus susceptible de raréfaction qu'une autre, les vésicules irritées entraînent l'imagination, qui, dénuées des secours qui lui

feroient voir l'illusion , s'y livre toute entière : l'idée du coït en produit l'effet dernier , l'éjaculation. Dans ce cas cette évacuation n'est point une maladie ; c'est plutôt une crise favorable , un mouvement qui débarrasse d'une humeur qui , trop abondante et trop retenue , pourroit nuire ; et , quoique quelques médecins , qui n'ajoutent fois qu'à ce qu'ils ont vu , l'aient nié , il n'en est pas moins vrai que cette liqueur peut , par son abondance , produire des maladies différentes du priapisme ou de la fureur utérine.

*Qu'on me permette une courte digression sur cette question ; elle n'est pas étrangère à mon sujet.*

» *A semine retento multos produci morbos memorat Galenus (1) , et exemplum in historiâ monstrat. Ille novit virum et mulierem quibus hujusmodi erat natura , qui præ viduitate à lubricitatis usu abstinentes , torpidi , pigri facti sunt. Homo cibi cupiditatem amisit , atque ne exiguum quidem ciborum partem concoquere potuit ; ubi verò se ipsum cogendo , plus cibi ingerebat , protinùs ad vomitum excitabatur : mœstus etiam apparebat , non solùm has ob causas , sed etiam ( ut melancholici solent ) citrà manifestam occasionem : mulier verò præter cætera mala , ner-*

(1) De locis affectis , l. VI ; c. V , CHARTER , t. 7 , p. 919.

vorum quoque distentione vexabatur. Verùm hi quàm celerrimè liberati sunt, ad pristinam consuetudinem reversi. Dùm Montis-pessulani eram, observationem ferè per similem vidi. Mulier valens, quadragesimum ætatis suæ annum complens, exiguo post tempore vidua; quæ antea cùm viri concubitu gauderet, hoc omninò post obitum ejus fuerit privata, incidit tam violenter in affectu hysterico, ut deficere videretur actiones sensuum: cùm nullum remedium in eâ accessus tolerare potuerat, nisi titillatio partium genitalium (veluti per coïtum usu venire solet). Indè agitabatur toto corpore, et à copiosâ pollutione seminis evacuebatur; quo facto libera est mulier à molestiâ suâ «.

» Aliam observationem Zacutus refert (1): ex eâdem causâ patiebatur puella, quæ ex intervallis paroxysmo ita convellebatur; ut accedente difficili respiratione, tota convulsa, sine sensu ullo, oculis distortis, nimio dentium stridore præcedente cùm linguâ tremulâ, animam efflare videretur. Cui cùm plurima auxilia quæ in hâc accessione utilia sunt, non juvarent, pessaria ex acri confecta utero applicanda curavit, ex quorum admotione, titillatione et fervore quodam in utero concitato, copiosum semen excernens, ab accessione sævâ superstes remansit «.

» Historiam monialis Hoffmannus enarrat,

(1) Prax. admirand. l. II, obs. 85.

quæ ob eadem causam, ab eadem evacuatione, aliquoties paroxysmum solvebat «.

» Homines duo, inquit Zacutus, quum concubitu quo antea creberrimè utebantur, privarentur, in gravissima damna incurrere: alter in otio et mollitie educatus cum tabi esset propinquus, à coïtu cum cessârit, huic sensim, et sine sensu umbilicus intumuit. Nuptus, et ad concubitum reversus, sanitatem recuperavit. Alter verò nobilissimus, adeò erat coïtus studio deditus, ut lassatus et debilis, cogereetur hâc de causâ ad tempus lecto quiescere. Ecce post sex menses: nauseâ correptus, vertigine concutitur, et post paucos dies epilepsiâ sævâ opprimitur. Ab accessione auxiliorum ope levatus, medicorum præsidia expostulat. Hi, sympathicam epilepsiam à vitio ventriculi subortam rati, tonum et ventriculum à vitiosis humoribus expurgant, et roborant, sed frustrâ. Nam malo ferociùs infestante, post paucas horas velut sideratus extinctus est. Dissecto corpore, nullum vitium in stomacho, cerebro, reliquisque partibus inventum, præterquam in cavitate vasis semen in penem deferentis et ulceribus sordidis, ab hâc virulentâ substantiâ retentâ concretis «.

» Dom. Zinde (1) dissertationem Basileæ

(1) Nicolaus ZINDELIUS, de morbis ex castitate rîmia oriundis. Basiliæ, 1745.

publicavit , jam quindecim ab hinc annis , ubi observationes morborum à semine retento acri productis in unum colligit , quæ lectu non indignæ sunt «.

» Hic subjici potest quæ Dom. Sauvages dixit , de mulierum castitate ; quæ pudori litant , sed tantâ veneris cupiditate incenduntur , et eò ardentius ac miserabilius flagrat , quò ardorem suum regunt accuratiùs : inde mœror , agrypnia , anorexia , macies , pollutiones frequentes. Ille celebris Medicus puellam novit hujuscemodi quæ ad senis putidi et inficeti pedes prostrata et acerrimè suam calamitatem deplorans , intereà hisce invitis seminis profluviiis erat obnoxia , à duobus annis his miseriis cruciata , et castimoniam mentis intemeratam servans : immanè patiebatur veneris desiderium sensitivum cui constanter reluctabatur voluntas «.

Un médecin respectable par son savoir et par son âge , qui a suivi long-tems les armées Autrichiennes en Italie , m'a dit avoir remarqué que ceux des soldats Allemands qui n'étoient pas mariés , et qui vivoient sagement , étoient souvent attaqués d'épilepsie , de priapisme , ou de pollutions nocturnes ; accidens qui venoient d'une sécrétion trop abondante de semence , et peut-être de ce qu'elle avoit plus d'âcreté dans un climat plus chaud que leur patrie , et où la diète est plus succulente.

Le docteur JACQUES, que j'ai déjà cité ailleurs, avoit fait une thèse (1) sur les maladies produites par la privation du plaisir vénérien. RENEAUME en a fait une autre sur la *virginité claustrale*, dont l'objet est le même.

Enfin, sans parler de quelques autres, GAUBIUS met la continence excessive dans la classe des causes des maladies. Il est rare, dit-il, qu'elle produise quelques maux ; on l'a vue cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de tempérament, et qui forment beaucoup de semence, et dans quelques femmes (2) ; il fait ensuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'existence, mais l'on peut en affirmer la rareté, sur-tout dans ce siècle, qui paroît être celui de la foiblesse ; et l'on se trompe tous les jours, en attribuant indistinctement à cette cause toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe, en leur conseillant le mariage pour tout remède ; remède souvent mal indiqué, et souvent nuisible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenoient

(1) Il est bon de remarquer que la thèse de M. Jacques ne fut point soutenue ; il y eut un arrêt de défense du parlement. De la Mettrie traduisit cette thèse en français, ou plutôt la fit imprimer, car elle étoit déjà traduite, et l'inséra dans cette satire cruelle et odieuse des médecins de Paris ; ouvrage qui fait autant de tort à la vérité qu'à son esprit.

(2) *Institutiones pathologicae*, parag. 563.

la maladie, et qu'il ne fait qu'ajouter aux maux passés, ceux que la grossesse et les couches produisent ordinairement dans les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vu que la première espèce, produite par une surabondance de semence qu'elle évacue, n'étoit pas un mal en elle-même; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment, et lors même qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déjà observé qu'une évacuation dispoit à une suivante, tant est grande la force de l'habitude, qui consiste en ce que la réitération des mouvemens les rend plus faciles, et qu'ils se produisent par la plus légère cause; observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, sur laquelle GALIEN, et sur-tout MATY (1), ont

(1) GALIENUS, libro de consuetudinibus. CHARTER, t. 6, p. 541.

MATY, dissertatio de consuetudinibus efficacia in corpus humanum, Leid. 1740. PUJATI a aussi donné de très-bonnes réflexions sur cette matière dans son *Traité de la diète des fiévreux*, pag. 57, etc. Les métaphysiciens qui paroissent l'avoir mieux saisie, sont, LOKE, *Essai*, etc. I. I, c. XXXII. DE CONDILLAC, *Traité des animaux*, p. 2, c. II, et IX; et *Auteur anonyme des élémens de psychologie*, c. LXI, LXII, LXIII, LXIV. Je connois un homme qui, ayant été éveillé, il y a plus de vingt ans, à une heure après minuit, par le bruit d'un incendie, s'est constamment réveillé toutes les nuits, dès cette époque, précisément à la même heure.

dit d'excellentes choses, mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée; et il en résulte cet inconvénient, c'est que les évacuations en deviennent une suite, indépendamment du besoin, et lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très-fâcheuses, et elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive procurée par d'autres moyens. Satyrus, surnommé Grypalopex, demeurant à Thasus, eut, dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes, quelquefois même la semence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de consommation dans sa trentième année (1).

ZIMMERMAN me parle d'un homme d'un très-beaugénie, à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par BOERHAAVE. L'on a vu, page 6, les maux que HOFFMAN observa après des pollutions. Les symptômes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'est un accablement continu, plus considérable le matin, et de vives douleurs de reins. L'on me consulta, il y a quelques mois, pour un vigneron âgé de cinquante ans, très-robuste auparavant, et que des pollutions fréquentes depuis trois ou quatre mois avoient si prodigieusement affoibli, qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour, souvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins qui le

(1) Epidem. l. 6, s. VIII, n. 52. Foës. 1201.

retenoient au lit, et il maigrissoit journellement. Je donnai quelques conseils, dont j'ai ignoré l'exécution et l'effet.

J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avoit une pollution nocturne, étoit beaucoup plus sourd le lendemain, avec beaucoup de mal-aise; et un autre affoibli par plusieurs causes, qui, après la pollution, se réveille dans un engourdissement si général, qu'il est comme paralytique pendant une heure, et fort abattu pendant plus de vingt-quatre.

L'on peut mettre dans cette première classe les pollutions de ceux qui, ayant été accoutumés à de fréquentes émissions, les suspendent tout-à-coup. Telles étoient celles d'une femme dont parle GALIEN; elle étoit dans le veuvage depuis quelque tems, et la rétention du sperme lui procuroit des maladies de l'utérus; elle eut, dans le sommeil, des mouvemens des lombes, des bras et des jambes, qui étoient convulsifs, et qui furent accompagnés d'une émission abondante de sperme épais, avec la même sensation que dans le coït (1). Une danseuse fut blessée par hasard près du sein gauche fort légèrement; le chirurgien lui prescrivit une diète assez sévère, et lui défendit des plaisirs dont elle étoit en usage de jouir souvent. La troisième nuit de cette privation,

(1) De semine, l. II, CHARTER, t. 3, p. 213.

à laquelle elle se soumit , en négligeant la diète , elle eut une pollution qui , revenant plusieurs fois toutes les nuits suivantes , la maigrissoit à vue d'œil , et lui causoit de violens maux de reins. La plaie ne laissoit pas de guérir , et l'eût été tout-à-fait , si elle s'étoit ménagée pour les alimens et la boisson. Le chirurgien , ferme dans ses principes , continuoit son interdiction , la saignoit et la purgeoit. Ennuyée et affoiblie , elle laissa les remèdes , reprit son ancien train ; la foiblesse et les douleurs se dissipèrent bien vite.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation l'inutilité du précepte des plus grands maîtres en chirurgie , qui , fondés sur d'autres observations , interdisent sévèrement le coït aux blessés ; il n'y a point de praticien qui n'ait pu se convaincre par soi-même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle , et dont G. FABRICE DE HILDEN nous a conservé l'histoire. COSME SOTAN avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eue meurtrie par un coup de feu ; comme il le connoissoit très-ardent , il lui défendit sévèrement tout commerce avec sa femme , qu'il avertit aussi du danger. Mais quand tous les accidens furent dissipés , et que la guérison étoit en bon train , le malade se sentant des desirs auxquels sa femme ne voulut pas répondre , il se procura , sans coït , une émission de

semence qui fut immédiatement suivie de fièvre, de délire, de convulsions, et d'autres accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (1).

J'ai vu un jeune marié, qui, se jetant étourdiment du siège d'un cabriolet, tomba à côté; la roue de derrière lui passa sur le pied, entre le talon et la cheville; il n'eut ni fracture, ni luxation, mais une forte contusion; se trouvant bien au bout de cinq jours, il se conduisit comme s'il n'eût point eu d'accident. Deux heures après toute la jambe enfla, avec des douleurs inouïes, et une forte fièvre qui dura près de trente heures. Revenons.

Ce que j'ai dit au commencement de cette section, sur la liaison entre les rêves et les idées dont l'âme s'est occupée pendant le jour, sert à expliquer pourquoi les masturbateurs sont si sujets aux pollutions nocturnes: leur âme, occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes, se représente pendant la nuit les mêmes objets, et le songe lascif est suivi d'une évacuation qui est toujours prête à se faire quand les organes ont acquis un degré considérable d'irritabilité.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude; et, quelle que soit la première cause des pollutions, de ne pas les laisser invétérer. Quand elles ont duré long-tems, elles se guérissent très-difficilement.

(1) Observat. Chirurg. cent. 1, obs. 22.

» Il n'y a point de maladie, dit HOFFMAN, qui  
» tourmente plus les malades et donne plus de  
» peine aux médecins, que des pollutions noc-  
» turnes qui ont duré long-tems, et qui sont  
» devenues habituelles, sur-tout si elles re-  
» viennent tous les jours. L'on emploie les  
» meilleurs remèdes presque toujours inuti-  
» lement, souvent même ils font plus de mal  
» que de bien (1) «.

Tous les médecins qui ont écrit sur cette maladie, en ont dit la guérison très-difficile, et tous les médecins qui ont eu occasion de la traiter, l'ont éprouvé eux-mêmes, et l'on ne doit point en être surpris. A moins que l'on ne pût, ou redonner aux organes leur force, ou diminuer leur irritabilité pendant le tems qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui est impossible, ou prévenir tout-à-coup le retour des songes lascifs, ce qui n'est pas plus aisé, on doit être sûr que la pollution reviendra, et qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité de remèdes qu'on a employée depuis la dernière : on ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infiniment petit, et il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet sensible.

CÆLIUS AURELIANUS a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur le traitement. Il veut, 1<sup>o</sup>. que le malade évite,

(1) Conf. 102.

autant qu'il est possible, toute idée vénérienne; 2°. qu'il soit couché sur un lit de matière dure et rafraîchissante; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb; qu'il applique, sur toutes les parties qui font le siège de la maladie, des éponges trempées dans de l'eau et du vinaigre, ou des choses rafraîchissantes, comme les balaustes, l'acacia, l'hypociste, le psillium; et 3°. qu'il ne fasse usage que d'alimens et de boisson qui rafraîchissent et qui resserrent; il lui conseille, 4°. les fortifiants; 5°. l'usage du bain froid; 6°. de ne jamais se coucher sur le dos, mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil est plein de bonnes choses; mais voyons plus distinctement quelle est l'indication qui se présente; c'est de diminuer la quantité de la semence, et de prévenir les rêves.

La diète et le régime général sont beaucoup plus propres à la remplir que les remèdes. Les alimens les plus convenables sont ceux qui sont tirés du règne végétal, les légumes et les fruits; parmi les viandes, celles qui contiennent le moins de substance. Dans l'une et l'autre classe, il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déjà vu plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturnes, à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent sur-tout renoncer au

souper, ou au moins ne souper que très-légerement; cette seule attention contribue plus à opérer la guérison que tous les remèdes.

J'ai vu, il y a plusieurs années, un jeune homme qui avoit presque toutes les nuits une pollution nocturne, et qui avoit déjà eu quelques accès de *cochemar*. Un chirurgien-barbier lui ordonna de boire, en se couchant, quelques verres d'eau chaude, qui, sans diminuer les pollutions, augmentèrent la dernière maladie; les deux maux se réunirent et revinrent toutes les nuits; le fantôme du *cochemar* étoit une femme, qui occasionnoit en même tems la pollution. Affoibli par cette double maladie, et par la privation d'un sommeil tranquille, il marchoit à grands pas vers une consommation. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain et quelques fruits crus; de souper de bonne heure, et de prendre, en entrant au lit, un verre d'eau fraîche, avec quinze gouttes de liqueur anodine minérale d'Hoffman. Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille; les deux maladies se dissipèrent entièrement, et il recouvra bientôt ses forces.

Les viandes indigestes et les viandes noires, sur-tout le soir, sont un véritable poison pour ce mal; et, je le répète, sans la privation d'un souper, sur-tout animal, les autres remèdes ne sont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café nuisent par plusieurs endroits.

La meilleure boisson est l'eau pure , sur chaque bouteille de laquelle on peut dissoudre avec succès une drachme de nitre. J'ai cependant vu, il n'y a pas long-tems , un malade à qui le nitre nuisoit , en lui procurant de plus fréquentes pollutions : j'attribuai cet effet à deux causes ; l'une , c'est qu'il avoit les nerfs très-foibles , et dans ces tempéramens , le nitre agit comme irritant ; l'autre , c'est qu'il augmentoit considérablement les urines : la vessie se remplissoit plus promptement pendant la nuit , et l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

Le précepte que donne CÆLIUS d'éviter les lits mous , est de la plus grande importance ; il n'y faut point souffrir de plume ; la paille seroit de beaucoup à préférer au crin , et j'ai vu quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire ; cette situation nuit , en contribuant à rendre le sommeil plus agité , et en échauffant davantage les parties génitales. Enfin , comme l'habitude a ici une très-grande influence , et qu'il importe de la rompre , l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un Italien , respectable par ses vertus , et l'un des plus excellens hommes que je me rappelle d'avoir vus. Il me consultoit pour une maladie très - différente ;

rente ; mais afin de mieux m'instruire , il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avoit été incommodé , cinq ans auparavant , de pollutions fréquentes qui l'épuisoient totalement. Il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperoit son imagination , et s'occupa long - tems de cette idée avant que de s'endormir. Le remède eut le plus heureux succès ; l'idée du danger , et la volonté de se réveiller , unies étroitement la veille à l'idée d'une femme , se reproduisirent , au milieu du sommeil , en même tems que cette dernière ; il se réveilla à tems , et cette précaution , réitérée pendant quelques soirs , dissipa le mal.

Mais que ces deux derniers cas n'inspirent pas trop de sécurité ; il en est contre lesquels les meilleurs remèdes échouent : celui que HOFFMAN rapporte (1) en est un exemple , et l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au sien ; c'est que , sans une longue persévérance dans l'usage des remèdes , on ne doit en attendre aucun effet , ou plutôt dans ce cas , où le régime est l'essentiel , ce n'est souvent qu'en l'observant long-tems qu'on peut éprouver un soulagement sensible. Si l'on emploie des remèdes , ils doivent être fondés sur la même indication que le régime. Il n'y a pas long - tems que j'ai vu une saignée assez abondante emporter

(1) Cas. 102.

le mal. Les poudres nitreuses, la limonade, les esprits acides, les laits d'amande peuvent être d'usage.

HOFFMAN employa pour le masturbateur qui, après avoir quitté ses infamies, tomba dans des pollutions, la poudre suivante :

*R. C. C. pphicè. ppatt. ossis sepiaè aa unc. S. succini cum instillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II. carcar. dr. I.* dont il prenoit une drachme le soir avec de l'eau de cerises noires ; le matin les eaux de Selter et le lait ; pour boisson, une tisane de santal, de racines d'esquine, de chicorée, de scorsonere et de cannelle. Moyennant ces secours et une diète convenable, le malade guérit en quelques semaines. ZIMMERMANN a guéri, par l'usage de la même poudre, des pollutions très-fréquentes, suivies des langueurs ordinaires, et qui avoient duré quelques années chez un jeune homme de vingt-un ans. Il n'est pas aisé d'expliquer comment cette poudre, qui n'est qu'un simple absorbant, fait du bien ; mais j'ai vu de bons effets du camphre.

Une autre espèce de pollutions, ce sont celles des hypocondriaques. La circulation, chez eux, se fait lentement, sur-tout dans les veines du bas-ventre ; par-là même, les parties d'où elles rapportent le sang, sont souvent engorgées ; les nerfs sont aisément mis en mouvement ; leurs humeurs ont un caractère

d'âcreté très - propre à irriter ; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes : voilà bien des raisons de pollutions ; aussi, ils y sont extrêmement sujets. » L'imagination, dit » BOERHAAVE, produit souvent, pendant le » sommeil, des émissions de semence. Les » gens de lettres les plus assidus, et les ra- » teleux sont sujets à cet accident, et l'écou- » lement de la semence est souvent si con- » sidérable qu'ils tombent dans l'atrophie (1) ». Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus fâcheuses, qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès dans ce genre, sans en être extrêmement incommodés. FLEMING l'a heureusement exprimé :

*Non veneri crebro licet unquam impunè litare.*

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgemens ; ensuite l'on emploie les bains froids, et cette salutaire écorce que Dieu veuille nous conserver. C'est alors véritablement le cas de ces deux puissans remèdes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions sur le choix des alimens sont nécessaires dans tous les cas, elles le sont plus particulièrement dans celui-ci. Les hypocondriaques font généralement très-mal les digestions ; les alimens

(1) Institut. parag. 776.

mal digérés produisent des gonflemens flatueux qui, troublant la circulation, les disposent aux pollutions de deux façons : 1<sup>o</sup>. en gênant le retour du sang dans les veines génitales ; 2<sup>o</sup>. en troublant la tranquillité du sommeil, et en disposant par-là même aux rêves. On sent par-là la raison de la défense que PYTHAGORE faisoit à ses disciples, de manger des alimens flatueux, qu'il regardoit avec raison comme nuisibles, tant à la netteté et à la force des jonctions de l'âme, qu'à la chasteté. Outre les deux raisons que j'en ai données, pourrois-je hasarder d'en indiquer une troisième, que j'ai eu fortement lieu de soupçonner chez deux malades ? c'est l'expansion de l'air dégagé des fluides dans les corps caverneux, ce qui produisoit une érection et le prurit vénérien. Personne n'ignore que toutes nos liqueurs sont imprégnées de ce fluide, mais que, tant qu'elles sont parfaitement saines, il est comme incarcéré et privé de toute élasticité. De grands physiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus considérable qu'on ne l'observe jamais dans le corps animal, et la putréfaction. Mais une foule d'observations de maladies produites par l'air ainsi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux causes, il y avoit d'autres altérations dans les fluides, qui opéroient le même effet ; et ces altérations paroissent plus

fréquentes chez les hypocondriaques : ainsi, il n'est point étonnant que les corps caverneux soient le siège de ce développement d'air maladif ; il n'y a , au contraire , point de partie qui paroisse devoir y être plus exposée : si l'on n'y a pas fait attention plutôt , c'est vraisemblablement manque d'observateurs , plutôt que d'observations. Celles - ci font sentir toute la nécessité d'éviter ces alimens qui , plus chargés d'air que les autres , incommodent , et par celui qui s'en sépare dans les premières voies , et par celui qu'ils portent dans le sang. Tout le monde sait que la bière nouvelle , qui est extrêmement flatueuse , occasionne de violentes érections ; et j'ai vu , depuis la dernière édition de cet ouvrage , que THIERRY , un des plus savans médecins , et des plus célèbres praticiens de France , a connu ces érections flatueuses.

L'on peut placer ici , comme analogue à cette dernière espèce de pollution , et attaquant principalement les mélancoliques , une maladie qu'on pourroit appeller fureur génitale ; elle diffère du priapisme et du satyriasis ; je la peindrai par une observation que j'avois déjà publiée dans la première édition latine de cet Ouvrage , et omis dans la françoise. Un homme âgé de cinquante ans , en étoit atteint depuis plus de vingt-quatre ; et , dans ce long terme , il n'avoit pas pu se passer vingt-quatre heures de femme ou de l'horrible supplément de l'O-

nanisme ; et il réitéroit ordinairement les actes plusieurs fois par jour. Le sperme étoit clair, âcre, stérile ; l'évacuation très-prompte. Il avoit les nerfs excessivement affoiblis ; des accès de mélancolie, et des vapeurs très-violentes, les facultés abruties, l'ouïe très-pesante, les yeux extrêmement foibles : il est mort dans l'état le plus triste. Je ne lui ai jamais conseillé de remèdes ; il en avoit pris un grand nombre ; plusieurs ne lui avoient rien fait ; tous ceux qui étoient chauds lui avoient nui ; le seul quinquina infusé dans du vin, que lui avoit ordonné ALBINUS, l'avoit soulagé ; et l'autorité de ce grand médecin est un nouveau témoignage bien respectable en faveur de ce remède. On trouve parmi les consultations de HOFFMAN un cas à-peu-près semblable ; le prurit vénérien étoit presque continuel, et l'âme et le corps étoient également énervés (1).

## SECTION XII.

*Gonorrhée simple.*

» LA *Gonorrhée*, dit GALIEN, qui ne con-  
 » noissoit que la simple, est un écoulement de  
 » semence sans érection ». Plusieurs Auteurs  
 de tous les siècles en parlent, et Moïse, le plus  
 ancien de tous. L'on trouve, dans les observa-

(1) Consult. cent. 2 et 3, oper. t. 3, p. 214.

tions d'HYPOCRATE l'exemple d'un montagnard, dont la maladie paroît avoir été un marasme, et qui avoit un écoulement involontaire d'urine et de semence (1). BOERHAAVE paroît cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses. » On lit, dit-il, dans quelques livres de médecine, que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'aie sentie. » Mais cette maladie doit être très-rare; et je ne sache pas que la semence se soit écoulée sans quelque châouillement, ou ce n'étoit pas de la vraie semence séparée dans les testicules, et accumulée dans les vésicules séminales, quoique j'aie vu la liqueur des prostates s'écouler (2) ». Cette autorité est sans doute bien respectable; mais, outre que BOERHAAVE ne décide point positivement, il a contre lui tous les Médecins; et, pour ne point sortir de son école, l'un de ses plus illustres disciples, GAUBIUS, admet l'évacuation de semence sans sensation. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de l'une et de l'autre maladie. J'ai vu des hommes qui, après une gonorrhée virulente, après des excès vénériens ou des masturbations, avoient un écoulement continu par la verge, mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection et d'éjaculation : ils se plaignoient même qu'une seule éjaculation les affoiblissoit plus

(1) Epid. l. VI, s. III, n°. 13, Foës. 1173.

(2) Ibid. LA METTRIE, t. 7, p. 214.

qu'un écoulement de quelques semaines ; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même , et que celle qui sort par la gonorrhée , ne vient que des prostatés , de quelques autres glandes qui entourent l'urètre , des follicules répandues dans toute sa longueur , ou enfin des vaisseaux exhalans dilatés. J'en ai vu d'autres qui avoient , comme les premiers , un écoulement qui les affoiblissoit beaucoup plus , qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien , de toute érection , et par-là même de toute éjaculation , quoique les testicules ne parussent point hors d'état de faire leurs fonctions. Il me paroît démontré que , dans ces derniers , la vraie semence testiculaire s'écouloit sans sensation. Et , quand on connoît la structure des parties génitales , l'on se persuadera aisément que la première maladie doit être beaucoup plus fréquente que la dernière ; mais l'on comprendra très-bien l'existence de celle-ci. Les auteurs exacts ont appelé gonorrhée vraie , celle dans laquelle ils ont cru que la matière de l'écoulement étoit la vraie semence ; et l'autre *gonorrhée bâtarde* ou *catarrale*.

Les dangers de cet écoulement sont très-considérables ; l'on a vu , page 3 , le tableau qu'ARETÉE en fait : » Comment , dit-il au » même endroit , ne seroit-on pas foible , quand » ce qui fait la force de la vie se perd continuellement ? La seule semence est ce qui fait

» la force de l'homme ». CELSE, qui vivoit avant Aretée, dit positivement que l'écoulement de semence sans sensation vénérienne, mène à la consommation (1). JEAN, fils de ZACHARIE, plus connu sous le nom d'ACTUARIUS, dans l'Ouvrage qu'il composa en faveur de l'Ambassadeur que l'Empereur de Constantinople envoyoit dans le Nord, pense comme les auteurs que j'ai déjà cités. » Si l'écoulement de » semence qui se fait sans érection et sans » sensation, dure quelque tems, il produit nécessairement la consommation et la mort, parce » que la partie la plus balsamique des humeurs » et les esprits animaux se dissipent (2) ».

Les Auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. » Tout le corps maigrit, » dit SENNERET, et sur-tout le dos; les malades deviennent foibles, secs, pâles; ils languissent; ils ont des douleurs de reins; les yeux se creusent (3) ». BOERHAAVE range cette gonorrhée parmi les causes de la paralysie; et l'on remarquera que, dans cet endroit, il admet la gonorrhée de véritable semence. » La paralysie, dit-il, qui vient de la » gonorrhée, est incurable, parce que le corps » est épuisé (4) ». On trouve, dans une très-

(1) De Medicinâ, l. IV, c. XXI.

(2) Medicus, sive de methodo medendi. l. I, c. XXII.

(3) Praxis medica, l. III, part. IX, sect. II, c. IV.

(4) De morb. nervor. p. 717. Cet ouvrage, recueilli de ses leçons depuis 1730 jusqu'à 1735, et postérieur

bonne dissertation de KOEMPF, des observations fort intéressantes (1).

Cette maladie peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop tenues et souvent trop âcres, et d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration, qui dépend d'une foiblesse générale, qui exige les toniques, que la foiblesse des organes indique aussi; les circonstances concourantes décident sur le choix. Il seroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs auteurs, et sur-tout dans SENNERT, l'auteur du meilleur abrégé de Médecine-pratique qu'on ait.

Les mêmes remèdes, indiqués dans le courant de cet ouvrage, contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci; le bain froid, le quinquina, le mars, les autres roborans. BOERHAAVE dit que l'hépatique pro-

par-là même de quelques années aux leçons recueillies par DE HALLER, prouve que BOERHAAVE avoit changé de sentiment sur la possibilité de la gonorrhée vraiment séminale; et l'on sait que ce grand homme étoit toujours prêt à abjurer ses anciennes idées pour en adopter de nouvelles, dès qu'il étoit convaincu qu'elles étoient plus justes.

(1) G. L. KOEMPF, de morbis ex atrophiâ. Bâle, 1756.

duit d'excellens effets, *egregios sanè præstat usus*, dans la gonorrhée invétérée, qui dépend du relâchement des organes (1). Quelque fois, pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs sur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs; il y a même de grands Médecins qui leur ont attribué une efficacité presque spécifique contre cette maladie; l'expérience, plus encore que la raison, m'a prouvé le contraire. Et ceux qui se donneront la peine de lire les auteurs que j'ai nommés plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

ACTUARIUS ordonne des choses qui fortifient sans échauffer (2).

ARETÉE, qui veut qu'on y remédie incessamment, vu le danger dont elle menace, n'ordonne que des fortifiens, l'abstinence des plaisirs de l'amour, et le bain froid (3).

CELSE, des ouvrages duquel l'un et l'autre ont profité, ordonne des frictions, et sur-tout le bain d'eau extrêmement froide (*nationesque quàm frigidissimæ*); il veut que tout ce qu'on mange et qu'on boit, on le prenne froid; qu'on évite tous les alimens qui peuvent engendrer des crudités, des vents, et augmenter l'âcreté de la semence. FERNEL

(1) *Historia plantarum*, etc. p. 51.

(2) *Ibid.* l. IV, c. VIII.

(3) *Pag.* 131.

ordonne des alimens succulens , aisés à digérer , et des électuaires restaurans (1).

Si la promesse de LANGUIUS , qui osoit jurer que les purgatifs et la diète guériroient cette maladie , est vraie , ce ne peut être que dans le cas où elle seroit produite par une mauvaise diète , qui auroit donné lieu à des obstructions dans le bas-ventre , et fait dégénérer toutes les humeurs , sans que les solides eussent encore reçu d'atteintes bien considérables ; et il n'a eu en vue que ce cas ; car , s'ils avoient reçu une atteinte un peu considérable , les purgatifs devroient nécessairement être aidés par les roborans. Telle étoit la gonorrhée que REGIS observa , et dont CRAANEM nous a conservé le détail. » Un  
 » homme , dit-il , d'un tempérament pitui-  
 » teux , ayant fait long-tems usage d'alimens  
 » humectans , fut attaqué d'un écoulement  
 » d'une humeur aqueuse , crue , visqueuse ;  
 » qui sortoit sans sentiment. Il maigrissoit ,  
 » ses yeux se cavoient , il perdoit tous les  
 » jours ses forces. REGIS commença par les  
 » purgatifs , pour évacuer ces humeurs pitui-  
 » teuses « ; ensuite il lui ordonna les forti-  
 » fians , et les alimens desséchans ; enfin , si  
 cela ne suffisoit pas , il conseilloit un caustique à chaque jambe (2). Mais cette mé-

(1) Oper. omn. p. 544.

(2) Voyez J. J. MANGETI, Bibliotheca medico-practica, t. 2, p. 625.

thode des purgatifs ne peut jamais convenir, quand cette maladie est la suite des excès vénériens, et qu'elle dépend, comme dit SENNERT, » de la foiblesse que les vessicules séminales ont contractée par les alternatives si fréquentes de réplétion et d'inaction «.

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.

TIMÉE en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. » Un jeune homme, dit-il, étudiant en droit, d'un tempérament sanguin, » se polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, et quelquefois plus souvent : il » tomba dans une gonorrhée, accompagnée » d'une foiblesse de tout le corps. Je regardai » la gonorrhée comme une suite du relâchement occasionné dans les vaisseaux séminaux, et la foiblesse dépendoit de la fréquente effusion de semence, qui avoit dissipé la chaleur naturelle, amassé des crudités, lésé le genre nerveux, abruti l'âme et affoiblit tout le corps «. Il lui ordonna un vin fortifiant, avec les astringens, et les aromatiques infusés dans le gros vin rouge ; un opiat de même nature, et un onguent composé d'huile de roses, de mastic, de nitre, de bol d'Arménie, de terre sigillée, de balaustes et de cire blanche. » Le malade fut » guéri au bout d'un mois de ce mal honteux, » et je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette » infâme débauche, et de se souvenir de la

» menace de l'ÉTERNEL, qui exclut les mous du  
 » Royaume des Cieux. *Cor. I, c. 6 (1)*.

» Un des meilleurs médecins que nous  
 » ayions en Suisse, me marque ZIMMERMAN,  
 » G. M. WEPFER, de Schaffouse, dont l'au-  
 » torité ne peut être que d'un très-grand poids,  
 » assure avoir guéri un écoulement continuel  
 » de semence, suite de la masturbation, par le  
 » secours de la teinture de mars de LUDOVICI.  
 » VESLIN, de Zurzach, m'a confirmé la même  
 » chose sur sa propre expérience. Pour moi,  
 » ajoute mon ami, je n'en ai pas vu d'aussi  
 » bons effets «.

Le professeur STEHELIN, parle d'un homme  
 lettré qui étoit affligé d'une effusion involon-  
 taire de semence, sans idées vénériennes, et  
 qu'il a guérie par l'usage d'un vin avec le mars  
 et le quinquina. Les remèdes, et entr'autres  
 les eaux de Swalbac, et la douche d'eau froide  
 sur le pubis et le périnée, n'eurent pas les  
 mêmes succès chez un jeune homme qui s'étoit  
 attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute  
 que le docteur BONGARS, fameux praticien de  
 Maseyck, a guéri deux personnes attaquées  
 d'une débilité des vésicules séminales, en leur  
 faisant prendre trois fois par jour huit à dix  
 gouttes de laudanum liquide de Sydenham, dans  
 une tasse de vin de Pontac, et en leur faisant  
 boire une décoction de salsepareille. STEHELIN  
 remarque que, quoique l'opium soit un remède

(1) Ibid. p. 624.

contraire aux indications, il a cependant été conseillé par ETMULLER contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux praticien, et en comparant la nature du mal, dans certain cas, avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remède peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les différentes espèces d'écoulemens ; il assigne les causes et le traitement de chaque espèce ; et, passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux causes ; 1<sup>o</sup>. le relâchement des vésicules séminales ; 2<sup>o</sup>. une liqueur séminale trop bouillante, trop spiritueuse et trop abondante ; c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium (1). Mais à quel titre ? L'opium, dont la vertu aphrodisiaque est si bien démontrée ; vertu qu'ETMULLER lui-même indique, et dans son petit ouvrage sur ce remède, et dans l'endroit même où il donne ce conseil, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, et par-là même en aggraver les symptômes. Les cas où il est utile, c'est au contraire quand les humeurs sont crues, tenues, aqueuses, et les nerfs en même-tems excessivement mobiles. L'on sait qu'il remédie à ces différens accidens, qu'il suspend l'irrita-

(1) Colleg. pract. speciale, c. II, t. 1, p. 459.

bilité, et qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration. Mais, on ne peut trop le redire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, sans quoi il deviendrait nuisible. TRALLES, dans son excellent ouvrage sur ce remède, nous fournit une observation, et l'on en trouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit-il, qui dès sa jeunesse avoit eu du penchant aux pollutions, ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, soit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelqu'autre but, qu'il n'eût pendant la nuit, et à son grand dommage, des songes lascifs, accompagnés d'une émission spermatique (1). Qu'on me permette une réflexion qui se présente naturellement ; c'est que l'erreur d'ETMULLER prouve bien évidemment, 1°. combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique, qui, sans son secours, ne peut être que très-souvent fausse et erronée ; 2°. combien par-là même un homme, qui réunit l'un et l'autre, doit avoir d'avantage sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique ; enfin, 3°. combien la lecture des meilleurs auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte, due à notre siècle, peut tromper ceux qui, en les lisant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite,

(1) *Usus opii salubris et noxius*, p. 131.

et qui ignorent ces principes qui doivent servir de pierre de touche pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes observations ; un plus grand nombre seroit superflu.

Un jeune homme de vingt ans, qui avoit eu le malheur de se polluer, étoit attaqué depuis deux mois d'un écoulement muqueux continuel, et de pollutions nocturnes, de tems en tems accompagnées d'un épuiement considérable ; il avoit de fréquens et violens maux d'estomac ; il se sentoit la poitrine extrêmement foible, et suoit très-aisément ; je lui ordonnai l'opiat suivant.

*R. Condit. rosar. rubr. unc. III. condit. anthos. cort. peruv. aa. unc. I. mastices dr. II. cath. dr. olei cinnam. gtt. III. sirup. cort. aur. q. S. f. electar. solid.*

Il en prenoit un quart d'once deux fois par jour. Au bout de trois semaines il se trouva bien à tous égards ; et l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes, qui étoient beaucoup moins fréquentes ; la continuation du même remède, pendant quinze jours, le remit tout-à-fait.

Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connus, attaqués presque dans le même tems, et bien sûrs qu'il n'y avoit point de virus, d'un écoulement accompagné de foiblesse et de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvoient accuser que des excès conjugaux ; l'écou-

ment étoit beaucoup plus considérable chez le mari. Ils avoient essayé différens remèdes très-inutilement , et entr'autres des pilules mercurielles , qui avoient augmenté l'écoulement. Ils me firent consulter. Je leur ordonnai les bains froids , un vin de quinquina , d'acier et de fleurs de roses rouges. Ils prirent régulièrement le remède ; c'étoit dans l'été de 1758 ; les pluies continuelles rendoient l'usage des bains de rivière très-difficiles ; la femme n'en prit que deux ou trois , le mari une douzaine : au bout de cinq semaines , ils me firent dire qu'ils étoient presque totalement rétablis. J'ordonnai la continuation jusqu'à parfaite guérison , qui ne tarda pas.

Ces succès heureux ne peuvent point servir à fonder un pronostic général et favorable ; cette maladie est le plus souvent extrêmement rebelle , quelquefois même incurable. Je n'en donnerai qu'un seul exemple , mais démonstratif. Un des plus grands praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe , et qui enrichit la médecine par des ouvrages tous excellens , est affligé , depuis plus de quinze ans , d'une gonorrhée simple , que tout son art , et celui de quelques autres médecins qu'il a consultés , n'ont pu dissiper ; cette triste incommodité le consume peu-à-peu , et fait craindre de le perdre long-tems avant le terme auquel il seroit à souhaiter qu'il parvînt , et auquel il pourroit parvenir dans le cours ordinaire des choses.

IL SEROIT INUTILE de m'étendre davantage ; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux aux jeunes gens sur les horreurs de l'abîme qu'ils se préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils se sont attirés ; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage , que quelques cures heureuses ne servent pas à leur faire illusion ; le mieux guéri recouvre difficilement sa première vigueur , et ne conserve une santé passable qu'à force de ménagement ; le nombre de ceux qui restent dans la langueur , est décuple de ceux qui guérissent ; et quelques exemples de gens , ou qui n'avoient été que peu malades , ou chez lesquels un tempéramment plus vigoureux a pu se relever plus aisément , ne doivent point être regardés comme faisant une règle générale.

——— Non bene ripæ creditur ;  
Ipse aries etiam nunc vellera siccatur.

F I N.



---

---

T A B L E  
D E S A R T I C L E S.

PRÉFACE.	Page i
INTRODUCTION.	xiiij

---

A R T I C L E P R E M I E R.

L E S S Y M P T Ô M E S.

SECTION I. <i>Tableau tiré des Ouvrages des Médecins.</i>	Page 1
— II. <i>Observations communiquées.</i>	15
— III. <i>Tableau tiré de l'Onania.</i>	18
— IV. <i>Observations de l'Auteur.</i>	22
— V. <i>Suite de la masturbation chez les femmes.</i>	43

---

A R T I C L E I I.

L E S C A U S E S.

SECTION VI. <i>Importance de la liqueur séminale.</i>	Page 51
— VII. <i>Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.</i>	62
— VIII. <i>Causes de danger particulières à la masturbation.</i>	78

## ARTICLE III.

## LA CURATION.

SECTION IX. <i>Moyens de guérison proposés par les autres Médecins.</i>	Page 95
— X. <i>Pratique de l'Auteur.</i>	110
<i>L'air.</i>	114
<i>Les alimens.</i>	118
<i>Le sommeil.</i>	136
<i>Les mouvemens.</i>	140
<i>Les évacuations.</i>	142
<i>Les passions.</i>	145
<i>Les remèdes.</i>	147

## ARTICLE IV.

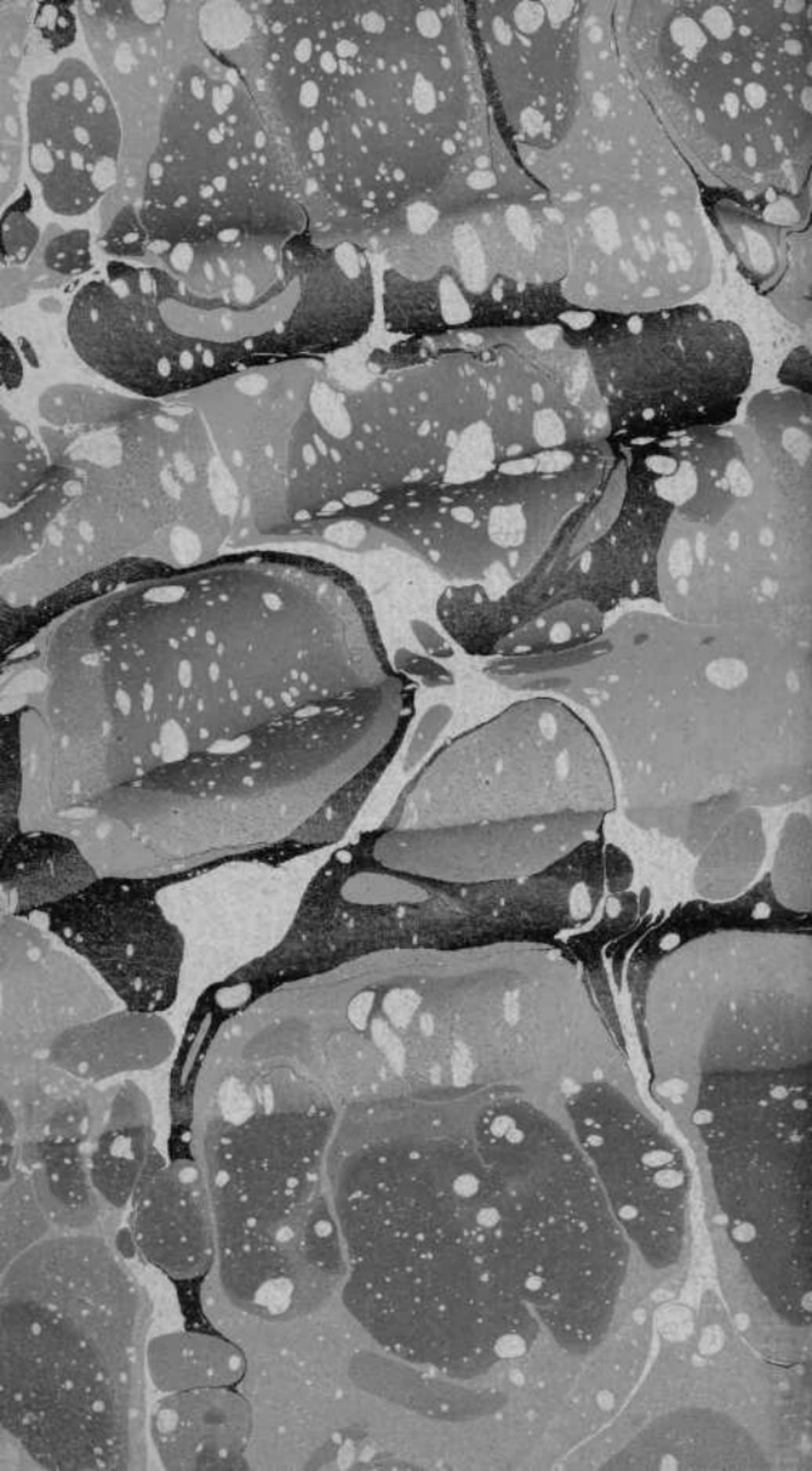
SECTION XI. <i>Les pollutions nocturnes.</i>	177
<i>Digression sur les maladies occasionnées par trop de semence.</i>	179
— XII. <i>Gonorrhée simple.</i>	198

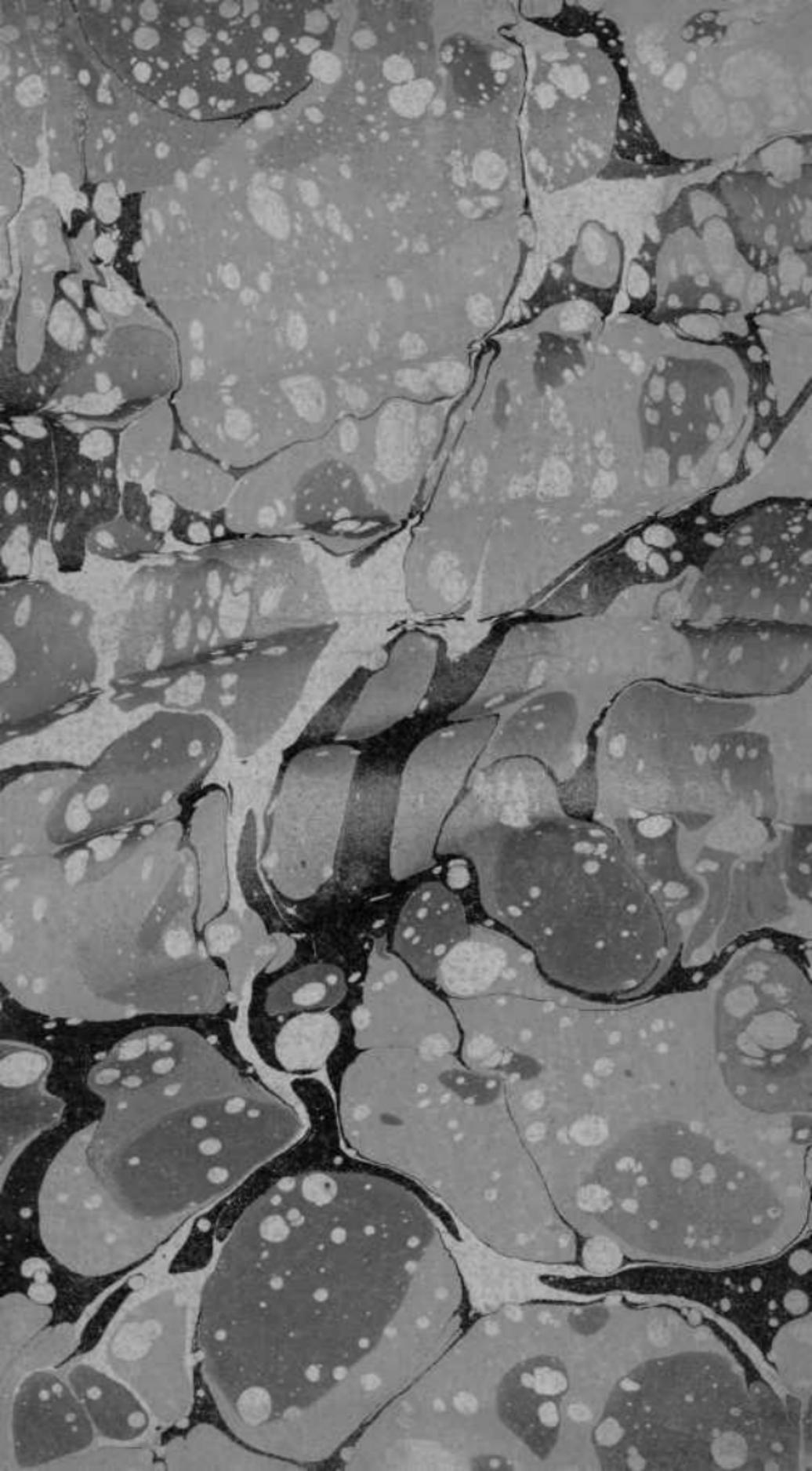
FIN DE LA TABLE.













NEW YORK

NEW YORK



NEW YORK

NEW YORK

A

5114

NEW YORK